6 A 12

This work must be consulted
in the Boston Medical Library
8 Fenway

PRESENTED TO THE 3729.80

Public Library of the City of Boston

SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS.
BOSTONIA
CONDITA A.D.
1630.
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.

By Joshua Bates, Esq.
Received January 15, 1857. No. 26444

ENCYCLOPÉDIE populaire

APERÇU DE LA MÉDECINE

DANS SES RAPPORTS AVEC LES MALADIES INTERNES;

par

L. FALLOT, D. M.
Vice-président de l'Académie Royale de Médecine.

A. JAMAR, éditeur

APERÇU DE LA MÉDECINE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.


J.B. VAN HELMONT.

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE.

APERÇU
DE
LA MÉDECINE
DANS SES RAPPORTS
AVEC LES MALADIES INTERNES;

Par L. Fallot, D. M.

VICE-PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Pour étudier et pratiquer convenablement la médecine, il faut y mettre de l'importance; et pour y mettre une importance véritable, il faut y croire. CABANIS.

BRUXELLES,

Société pour l'émancipation intellectuelle,

A. JAMAR, ÉDITEUR.

PRÉFACE.

Qu'est-ce que populariser une science? C'est en simplifier les notions fondamentales de manière à les mettre à la portée de toutes les intelligences. A ce titre, la médecine peut-elle être popularisée, et, dans l'affirmative, n'y aurait-il pas du danger à le faire? Ce sont deux questions qui surgissent tout d'abord de la matière que nous nous sommes chargé, un peu témérairement peut-être, de traiter dans cet intéressant Recueil, et dont, avant d'y pénétrer davantage, la solution doit nous occuper quelques instants.

Il suffit de songer à l'étendue et à la variété des

connaissances dont l'ensemble constitue la médecine, les unes dites préliminaires ou préparatoires, empruntées à d'autres sciences, les autres plus spéciales, puisées tant dans les cours publics que dans les amphithéâtres et au lit même des malades, pour comprendre l'impossibilité de les faire descendre comme d'emblée dans le domaine public, de les rendre accessibles à tous les esprits. L'étude seule de la langue médicale demande déjà plus de temps que ne peut y consacrer un homme occupé d'un autre ordre de travaux. L'abus qui, chaque jour, en est fait dans le monde prouve combien elle est étrangère à bon nombre de ceux qui se hasardent à s'en servir.

Mais supposons que la médecine puisse se populariser, admettons qu'à l'aide d'une généralisation de ses principes essentiels on puisse en rendre la compréhension prompte et facile, les inconvénients qui en seraient inséparables ne l'emporteraient-ils pas de beaucoup sur les avantages qu'on en retirerait éventuellement?

Remarquons bien que la médecine n'est pas une science spéculative isolée, mais une science essentiellement pratique, utilisant incessamment au profit de l'espèce humaine les matériaux dont elle se compose; une science si intimement liée à l'art, qu'elle constitue avec lui un tout indivisible. Loin de nous la pensée de vouloir renfermer la médecine dans sa sphère purement technique; mais nous ne pouvons y concevoir la partie scientifique, sans celle des applications

qu'elle fournit, ni la partie théorique isolée des préceptes pratiques auxquels conduisent les notions générales qu'elle contient.

En popularisant la médecine, on ne peut pas en changer la nature, on ne peut pas empêcher que ses généralisations les plus étendues ne tendent incessamment à s'individualiser et ne cherchent des cas particuliers dans lesquels elles puissent trouver leur application. Eh bien, en faisant l'acquisition des notions générales dans lesquelles la science aura été résumée, on se croira médecin et on n'hésitera pas à entreprendre le traitement de toute espèce de maladie, en y portant cette confiance aveugle, cette intrépidité de bonne opinion qui sont l'apanage de l'ignorance. Et déjà depuis longtemps l'expérience de ceci est acquise. Qu'est-ce qui a fait tant de demi-médecins, des marchands de recettes ayant pour chaque maladie, pour chaque infirmité, un ou plusieurs remèdes infaillibles? N'est-ce pas la lecture de tous ces livres intitulés *médecine domestique, médecine populaire,* livres fort estimables en eux-mêmes, contenant de très-bonnes choses, susceptibles d'un utile emploi, mais qui, tombant entre les mains d'hommes incapables d'en saisir l'esprit et d'en comprendre la portée et qui en appliquent les préceptes sans choix ni discernement, ont fait plus de victimes que la peste et le choléra. Si, en général, la prétention de savoir ce qu'on n'a pas appris ne constitue qu'un ridicule, en médecine c'est un grave péril, puisqu'elle peut

compromettre à chaque instant la santé ou la vie, deux biens dont la perte est irréparable.

Voilà, sans doute, de sérieuses objections au projet de populariser la médecine... S'ensuit-il qu'il faille l'abandonner définitivement, et qu'au milieu de ce mouvement si marqué à notre époque vers la diffusion des lumières, en opposition aux efforts de tant d'hommes recommandables, pour les faire descendre jusqu'aux dernières classes de la société, il soit utile d'interdire au public tout accès aux connaissances médicales et de lui faire un mystère de tout ce qui y a rapport? Cela serait-il possible d'abord? La médecine n'embrasse-t-elle pas trop étroitement ce que l'homme a de plus précieux, pour qu'il puisse se dégager de ses préoccupations? Les souffrances, auxquelles à tout âge, dans toutes les conditions, il est soumis, ne l'entraînent-elles pas impérieusement à la recherche des moyens propres à les soulager? On sait, et ce n'est pas d'aujourd'hui, que de toutes les professions c'est celle de médecin qui est la plus répandue, et l'anecdote de Roquelaure, vraie ou imaginée à plaisir, est la représentation exacte de ce qui se passe journellement sous nos yeux.

Nous l'avons dit déjà; l'exercice de la médecine par des mains inhabiles enfante les plus funestes conséquences, donne lieu à mille accidents, à mille maux. Quel serait le moyen d'y mettre un terme? Il n'en est pas de meilleur que d'éclairer le public sur ce qu'elles ont de dangereux et de fatal. En ceci comme en beau-

coup de choses, le mal naît de l'ignorance. Comment se mettre en garde contre un écueil dont l'existence nous est inconnue? Le signaler, n'est-ce pas apprendre à l'éviter? Rien n'est moins connu du public que la médecine comme science; rien n'est plus méconnu de lui que la médecine comme profession. Dire où tend la première, à quelles sources nombreuses et variées elle se puise, de combien de connaissances elle exige la réunion, dans quelles relations intimes et immédiates elle se trouve avec ce que l'homme a de plus précieux, c'est faire comprendre que ce n'est pas trop du dévouement d'une vie entière pour se mettre à sa hauteur et aspirer au droit d'en appliquer les préceptes, et que s'y hasarder sans initiation suffisante, c'est commettre un crime de lèse-humanité : faire connaître les qualités nécessaires au médecin, les services qu'il rend, les devoirs qu'il a à remplir, la responsabilité dont il est chargé, c'est le venger de l'injuste oubli dans lequel le laisse la société, et revendiquer pour lui la place qui lui y est due. C'est à ce double point de vue que nous nous proposons de traiter de la médecine, c'est ainsi que nous avons compris la matière qui nous est échue en partage. Plusieurs parties de la science, telles que l'*anatomie*, la *physiologie*, l'*hygiène*, la *chirurgie* devant faire l'objet de traités spéciaux, nous ne devons nous occuper que de la médecine proprement dite, ou *pathologie interne*, considérée d'une manière générale et en tant qu'elle peut intéresser tous les hommes, sans

distinction de rang, de fortune ou de position sociale. C'est une tâche extrêmement ardue, nous ne nous le dissimulons pas, non-seulement à cause de l'absence de toute délimitation précise du terrain que nous avons à explorer, mais encore à défaut de tout modèle fait dans l'esprit où nous avons conçu notre travail. En effet, partout dans les traités de médecine populaire qui auraient pu nous en servir, on s'occupe de maladies spéciales, on en décrit les symptômes, on en indique le traitement, on va jusqu'à en tracer les formules curatives, et c'est ce qu'avant tout nous avons à cœur d'éviter; persuadé que, si exactes que fussent nos descriptions, elles ne pourraient jamais faire connaître aucune de ces maladies à ceux de nos lecteurs étrangers aux études médicales (et pour les adeptes elles auraient été, ou superflues, ou insuffisantes), et que, loin de pouvoir leur servir de guide et de les détourner de la voie de l'erreur, elles leur en ouvriraient une nouvelle, où ils s'engageraient avec d'autant plus de sécurité, que les jalons imprudemment placés par nous leur inspireraient plus de confiance.

Aussi, pour éviter un désappointement aussi pénible que complet à ceux qui s'attendent à trouver ici un recueil de recettes, des remèdes familiers pour tous les maux, nous les engageons fortement à ne pas aller au delà de cette page.

En conformité du plan que nous nous sommes tracé, notre travail se composera de deux parties : dans la première, nous traiterons de la médecine considérée

à son point de vue *scientifique;* dans la deuxième, nous l'envisagerons sous son côté *professionnel.*

Dans quelques lignes d'introduction nous avons cherché à donner une idée de la marche de la médecine à travers les siècles, et posé dans nos prolégomènes quelques principes de philosophie et de méthodologie médicales.

Pour ne pas faire un gros livre, nous avons été obligé de nous borner aux points sommaires et généraux des questions que nous nous sommes posées et de les effleurer plutôt que de les approfondir. Si quelquefois nous nous sommes écarté de cette règle et que nous nous soyons arrêté sur quelques faits particuliers, ce n'a été que pour éclairer notre marche et faciliter la compréhension des principes auxquels ces faits se rattachaient ou dont ils découlaient.

APERÇU

DE

LA MÉDECINE

DANS SES RAPPORTS AVEC LES MALADIES INTERNES.

INTRODUCTION.

La médecine, prise dans sa signification la plus étendue, comme l'art de soulager les souffrances, est aussi ancienne que l'espèce humaine. Sans nier que beaucoup de maladies, dont l'homme est actuellement affligé, sont le résultat des besoins sans cesse croissants, créés par les institutions et les habitudes sociales, et qu'elles sont par conséquent beaucoup plus nombreuses qu'aux premiers temps du monde, il ne nous est pas moins prouvé, qu'en tant qu'inhérentes à sa nature, et résultat nécessaire des lois de son organisation, elles sont contemporaines de sa création. Aucun animal n'est exempt de souffrances physiques, et son premier besoin est d'y chercher un soulagement. Si sauvages que fussent les nations ou peuplades explorées par les voyageurs, si imparfait que fût leur état social, il ne s'en est trouvé aucune chez laquelle il n'existât une médecine telle

quelle. Concluons qu'elle est une des nécessités de notre condition. Aussi, dès les premières époques historiques, nous la voyons figurer avec un certain éclat parmi les autres arts naissants, et, à mesure que se dissipent les ténèbres dont ces époques nous apparaissent entourées, tenir au milieu d'eux une des principales places.

Dans ses développements successifs, la médecine, obéissant à la loi d'évolution de toute science, a passé par trois états; 1° *l'état théologique* ou *mystique;* 2° *l'état métaphysique* ou *abstrait;* 3° *l'état scientifique* ou *positif.*

Pendant le premier, l'homme atteint de maladies, ou témoin de celles des autres et incapable d'en saisir les causes, en attribua la production au courroux des dieux, opinion que les prêtres, dont elle servait admirablement les intérêts et augmentait le pouvoir, soutenaient de leur autorité et exploitaient à leur profit. Détourner la colère des dieux par des dons, en reconnaître l'apaisement par des dons nouveaux, tel était le cercle où une scandaleuse cupidité faisait tourner une crédulité aveugle et superstitieuse. Pour accréditer leur pouvoir et gagner des prosélytes à leur culte, les prêtres annonçaient chaque jour de nouvelles cures, opérées dans leur temple et par leur intercession. Chez les Juifs et les Égyptiens la religion et la médecine ne formaient qu'un seul système dont les prêtres étaient les interprètes et les ministres. En Israël les Lévites étaient à la fois juges et médecins du peuple, personne autre qu'eux ne pouvait s'occuper du traitement des maladies. En Égypte l'art de guérir n'était autre chose qu'un culte absurde rendu aux diverses divinités du pays. Les prêtres déguisaient les médicaments dont ils faisaient usage à l'aide d'un langage allégorique, et la médecine passait pour un secret dont les dieux ne dévoilaient la connaissance qu'à leurs favoris. (*Kurt Sprengel.*) La santé, dont

ils voulaient passer pour les arbitres, se payait d'avance. C'était un grand mal sans doute : rien n'est plus déplorable que les lumières servant d'instrument à la fraude et à l'asservissement des esprits, et cependant il portait avec lui sa compensation. En effet, pour préparer ou assurer leurs succès, les prêtres avaient besoin de rassembler et de comparer des faits nombreux, de se livrer à de sérieuses études sur les efforts salutaires de la nature et sur l'action des facteurs thérapeutiques, en en consignant et conservant soigneusement le résultat. Quel médecin n'est frappé d'admiration à la lecture du code complet d'hygiène que nous ont conservé les livres de Moïse? Tout absurde qu'était cet état de choses, fondé tout entier sur l'autorité et incompatible, à ce titre, avec tout progrès, destructif de toute science, il ne s'en est pas moins longtemps maintenu, et aujourd'hui même, dans un siècle qui se dit de lumières, les vestiges n'en sont pas complétement effacés. N'entend-on pas souvent attribuer à la vengeance céleste ces épidémies qui viennent de temps en temps épouvanter le monde et décimer les populations? Ne va-t-on pas jusqu'à attribuer à une punition divine les suites d'un commerce immoral ou d'une intempérance habituelle? Pensée non moins stupide qu'impie! et cependant tellement enracinée que les efforts d'un clergé instruit, éclairé et probe sont impuissants pour l'extirper. Nous savons que dans sa sagesse et sa justice infinies le Créateur de toutes choses a voulu que toute violation des lois morales et physiques portât sa peine avec elle. Mais prêter à la Divinité les misérables passions des hommes, n'est-ce pas là blasphémer? Une étude philosophique de certaines épidémies n'a-t-elle pas d'ailleurs démontré, que le retour peut en être calculé avec autant d'exactitude que celui des comètes, et que s'il est au pouvoir des hommes d'en adoucir les coups, il ne l'est malheureusement pas de les détourner?

Cependant, se dégageant peu à peu des langes de l'ignorance et de la superstition, la médecine passa aux mains des philosophes. Ceux-ci, révoltés du rôle indigne attribué à la Divinité dans la genèse des maladies, firent subir sous ce rapport une modification importante aux théories en vigueur; mais, sous la même préoccupation que leurs devanciers, à savoir le besoin de connaissances absolues, ils investirent de la direction des phénomènes vitaux quelques forces abstraites, placées au-dessus de la matière, dont ils augmentaient le nombre à volonté et à mesure que surgissaient des faits nouveaux, et créèrent ainsi ce que nous appelons *l'état métaphysique* ou *abstrait* de la médecine. On voit qu'en réalité cette théorie n'était qu'une transformation de celle qui l'avait précédée : seulement, et c'était beaucoup, elle avait de moins l'immoralité, mais n'en différait du reste que par le remplacement d'êtres surnaturels par des forces presque personnifiées. Néanmoins à l'autorité se substituait l'examen, à la foi aveugle la libre discussion, et la transition à l'état scientifique était préparée.

C'est à l'état métaphysique de la science (remarquez bien que nous ne disons pas l'époque, parce qu'il n'en est pas de postérieures à sa fondation, où l'on n'en retrouve des traces plus ou moins profondes) qu'il faut rapporter toutes les sectes médicales, quel que soit leur nom ou leur chef, qui, pour expliquer les phénomènes de la vie, invoquent l'intervention d'agents placés en dehors de l'organisme et y donnant le principe d'activité.

L'idée que se formèrent les médecins de ce principe animateur, quoique différemment exprimée, n'a jamais varié au fond. Depuis la *nature*, dont il est tant parlé dans les écrits d'Hippocrate, jusqu'à la *nature grossière* de Hahnemann, sous combien de noms on l'a vue reproduite, par combien de transfigurations elle

a passé : *air igné* des pneumatistes, *archée* de Van Helmont, *âme intelligente* de Stahl, *esprit de vie* de Paracelse, *principe vital* de Barthez, *force substantielle* de Grimaud, *âme multiple* de Platon, d'Aristote, des Arabes, des scolastiques du moyen âge, c'est toujours un être inconnu, invisible, insaisissable, placé en dehors de l'organisme dont il règle les mouvements et dirige les actions. Il est à remarquer que les chémiâtres et les iatromécaniciens n'ont pas même su s'affranchir de son influence, et qu'en employant un alcali pour saturer un acide, ou essayant de dissoudre un engorgement, d'ébranler des liquides stagnants, d'atténuer des matières visqueuses et épaissies, ce n'était pas à l'organisme que leurs facteurs thérapeutiques étaient adressés, mais à la nature, considérée comme une entité existant séparément de la matière et la dominant.

Nul doute que l'habitude d'isoler complétement la médecine des sciences physiques, et l'application à son étude de méthodes qui répugnaient à sa nature n'aient été en grande partie la cause du retard de l'apparition pour elle de l'état scientifique.

Cependant l'impossibilité d'obtenir en médecine (comme, au reste, dans toutes les sciences) des notions absolues, l'impuissance de l'esprit humain à s'élever à la connaissance de la nature et des causes premières des choses, l'inextricable confusion où jette l'emploi d'explications arbitraires, s'égarant au milieu d'une phraséologie obscure ou vaporeuse, signalèrent à tous les bons esprits le vice de la voie où chaque jour on s'enfonçait davantage et la nécessité d'en sortir, d'abandonner le fictif pour le réel et l'abstrait pour le positif. Renonçant dès lors à la poursuite de cette chimère, nommée tantôt cause prochaine, tantôt essence des maladies, notion inaccessible aux sens, fiction pure de l'esprit, sans application pratique possible, les médecins en revinrent à la méthode *expérimentale*, recommandée par Hippocrate, adoptée, puis

2

repoussée par l'école d'Alexandrie, remise en honneur par les travaux de Bacon et qui, seule, peut conduire à la vérité. Observer itérativement des faits particuliers pour arriver, par une marche lente et graduelle, et sans franchir aucun degré intermédiaire, aux propositions générales ; construire la science en pyramide, dont les faits particuliers constituent la base et les faits généraux le sommet ; ne pas rattacher ces deux ordres de faits au hasard par des liens arbitraires, mais les unir directement par une chaîne non interrompue, n'en déduire que les seules conséquences qui y sont réellement contenues, et remettre incessamment au creuset de l'expérience les résultats obtenus, telle est la marche qu'ils adoptèrent.

Et en effet, c'est en médecine surtout que, pour épurer nos connaissances, il est indispensable de les essayer fréquemment à la pierre de touche de l'observation ; celles-là seules qui résistent à cette épreuve auront le caractère de la vérité. C'est le préliminaire indispensable de toute déduction d'idées générales ou scientifiques. C'est d'elle, souvent et scrupuleusement répétée, qu'on doit en attendre la confirmation ou le rejet. De combien d'opinions accréditées par l'esprit de système, vantés et prônés par leurs auteurs, acceptés de confiance par les adeptes comme des vérités inébranlables, un examen impartial et approfondi, un sévère rapprochement des faits, n'a-t-il pas été de nos jours le tombeau ! Mais ici on est placé entre deux écueils qu'il n'est pas toujours facile d'éviter.

Il faut une grande vigueur et une hardiesse peu commune pour s'élancer vers les hautes régions de la science. Aussi est-il donné à peu de monde d'y atteindre ; à beaucoup moins encore de s'y soutenir. A mesure qu'on s'y élève, l'horizon s'élargit, de nouveaux objets se déroulent à la vue ; malheureusement l'œil qui les aperçoit ne peut pas toujours les distinguer nette-

ment, en saisir tous les accidents et tous les détails, les différencier de ce qui les entoure.

Il est un défaut contraire, également fâcheux, c'est de trop particulariser. Ceux qui se tiennent au terre à terre de la science, qui en explorent successivement la surface dans une plus ou moins grande étendue, en s'arrêtant chaque fois sur un point limité, prêtant aux objets qui s'y rencontrent une attention prolongée et minutieuse, n'en abordant un nouveau qu'après avoir épuisé l'ancien, peuvent y recueillir des faits curieux et intéressants et fournir pour la construction de l'édifice scientifique d'utiles matériaux; mais quand ils veulent en diriger l'emploi, en indiquer l'emplacement, les faire concourir à l'ensemble, ils sont exposés à commettre de graves fautes. En concentrant trop exclusivement leur attention sur chacun des objets isolément, ils n'en ont pas aperçu ou en ont méconnu les rapports : ils ont volontairement circonscrit la portée de leur intelligence, comme on devient myope en attachant sa vue à de trop petits objets.

C'est pour avoir échoué sur l'un ou l'autre de ces écueils que tant de théories sont ou excessives et prématurées, ou trop étroites et incomplètes et par conséquent fautives.

Mais, rentrons dans notre récit. Revenus de l'ambitieuse, et disons la folle prétention d'entrer dans l'étude des maladies par leur principe, bien avertis que, sous peine de tomber dans des hypothèses creuses et gratuites, notre entendement ne peut aller au delà des faits, et que, dans les limites de notre intelligence, l'explication d'un fait n'est rien de plus que l'établissement de la liaison qui existe entre lui et certains faits généraux considérés comme cause; les médecins prirent définitivement pour base de leurs théories l'expérience et l'observation. Ils ne renoncèrent pas au raisonnement, tant s'en faut, car observer, c'est raisonner, mais ils n'admirent plus que celui légitimé par les

faits, ou, pour me servir du langage du célèbre historien Kurt Sprengel, « ils abandonnèrent une routine aveugle, et s'efforçant sans cesse de faire concorder leurs opinions avec l'expérience, ils n'outre-passèrent jamais dans leurs raisonnements les bornes assignées par l'observation de la nature. On n'inventa donc plus de nouvelles théories sur la nature de la force vitale ou sur l'essence des maladies, et s'il en parut quelques-unes, elles furent reçues avec indifférence. »

C'était là fonder l'état scientifique et entrer à pleine voile dans le port du positivisme médical. Espérons que la médecine y jettera l'ancre. Il est, nous le savons, des médecins qui, cédant aux sollicitations d'un esprit aventureux et inquiet, aux entraînements d'une ambition déréglée ou aux suggestions d'une coupable cupidité, s'accommodent mal du calme dont on y jouit, et vont chercher au loin sur le sol mouvant des conceptions *à priori*, au milieu des brouillards des hypothèses, de folles inspirations qu'ils importent comme de glorieuses conquêtes. Mais chaque jour leur nombre va diminuant, et s'ils réussissent encore à éblouir quelques esprits faibles, à séduire quelques imaginations avides de nouveautés, à en imposer à des gens crédules, ces succès sont éphémères et très-voisins de l'oubli ou du dédain.

On nous dira, sans doute, que l'espèce d'anarchie qui règne dans la médecine de nos jours, et les nombreux systèmes qui s'en disputent le domaine démentent notre assertion de la manière la plus éclatante. Mais qu'on veuille bien remarquer d'abord, qu'il n'est pas une seule opinion qui n'en appelle actuellement à l'observation et à l'expérience, que toutes prétendent y avoir leur racine et leur raison d'existence. Non-seulement aucune d'elles n'en conteste l'autorité, n'en décline la compétence, mais toutes les invoquent comme leurs juges en dernier ressort et sans appel. C'est-il assez significatif? Il n'y a pas jusqu'à

l'homœopathie qui, malgré l'impossibilité physique de vérifier l'exactitude d'une de ses expérimentations, et tout en ne nous entretenant que de la nature intime des maladies, de l'action atomistique et spirituelle des remèdes, et des atomes médicamenteux allant s'attacher aux molécules de la partie malade, n'en appelle constamment à l'expérience, et à l'expérience pure. D'ailleurs les divisions entre les médecins ne sont pas aussi réelles qu'apparentes ; elles sont plutôt à la surface que dans le fond, et n'exercent, en général, que peu ou point d'influence sur la thérapeutique. Le *dogmatisme* ou *rationalisme* et *l'empirisme* qui, pour des esprits peu au fait de la réalité des choses, semblent s'exclure mutuellement, se confondent souvent au lit du malade, et, pour nous servir d'une heureuse comparaison de Cabanis, aujourd'hui, comme au temps de Sérapion, les empiriques raisonnent l'expérience et les dogmatiques expérimentent le raisonnement, et le drapeau sous lequel ils se rallient porte pour devise *empirisme rationnel*.

Le dissentiment entre les *solidistes* et les *humoristes*, qui naguère avait encore tant de retentissement, est désormais apaisé; car tous les médecins sont d'accord sur ce point, que les solides et les liquides concourent pour une part égale à l'entretien de la vie et à l'accomplissement de ses fonctions, tant physiologiques que pathologiques. La doctrine née de l'alliance de ces deux systèmes, jadis si exclusifs, doctrine que M. le professeur Forget, de Strasbourg, appela si heureusement *humorisme rationnel*, réunit tous les médecins éclairés sous sa bannière.

L'*animisme* et le *vitalisme*, que, dans leur état grossier et informe, nous avons vus constituer l'état abstrait de la science, transition de l'état théologique à l'état scientifique, ont subi une transformation telle qu'ils peuvent être acceptés par tous les bons esprits. En effet, si séparer la force ou puissance

vitale de l'organisme, « c'est se perdre dans une sorte d'abîme mythologique ou dans les espaces sans bornes d'une mystique ontologie (Brouillaud) » ; nier l'existence dans les corps vivants de certaines conditions dynamiques, d'un principe animateur inhérent à l'économie, qui ne tombe pas sous les sens, c'est nier l'évidence.

La *médecine physiologique*, à laquelle Broussais a attaché impérissablement son nom, a fait son temps, telle que son immortel auteur l'avait conçue et professée. Après avoir porté ses fruits, détruit de nombreuses erreurs, élucidé une foule de points de la science, elle a sombré sur l'écueil d'une généralisation fautive et de la méconnaissance du rôle important dévolu en pathogénie au sang et aux autres liquides organiques. Ceux-là même des médecins, qui l'avaient embrassée avec le plus d'ardeur, en ont reconnu l'insuffisance et ont modifié en conséquence leurs opinions et leur pratique.

L'*hydrosudopathie*, qui a quelque velléité de se poser en système, n'est en réalité qu'une formule thérapeutique, dont l'utilité est aussi incontestable dans quelques cas, que l'universalité de son application serait fatale. Elle ne se renferme pas, comme on le pense communément, dans l'emploi externe et interne de l'eau froide, il faut y faire entrer le régime et l'exercice. Le trouble que son application jette dans l'économie peut avoir les meilleurs résultats quand il est provoqué à propos, mais excité intempestivement, il conduit nécessairement aux plus graves conséquences. Aussi entre les mains des charlatans est-ce une arme très-dangereuse, et jamais il ne faut y recourir sans l'avis et la surveillance d'un médecin instruit et expérimenté.

L'*école*, dite *anatomique*, qui a brillé avec tant d'éclat, et dont nos premiers travaux portent si profondément l'empreinte, a rendu de grands services à la science, aussi longtemps que, se

renfermant dans son véritable objet, savoir la recherche du siége des maladies et la description des altérations qu'elles produisent dans les solides et les liquides, elle n'a fait de l'anatomie pathologique que le complément de l'histoire des maladies; mais du moment où, franchissant ces bornes, elle a voulu en faire un système de nosologie et la donner pour unique base à la médecine, elle a manqué son but, compromis son avenir et fourvoyé ses disciples. Aujourd'hui, rentrée dans ses véritables limites, rendue à sa destination première, elle prête à tous les médecins qui savent s'en servir, son inébranlable appui.

L'*homœopathie* [1], ou système de traitement des maladies par des substances capables de produire dans l'économie la réunion la plus complète possible de phénomènes semblables à ceux que la maladie présente naturellement, compte encore quelques partisans. Ce système se compose des propositions les plus contradictoires, s'appuie sur quelques faits isolés, mal compris, illogiquement expliqués et arbitrairement généralisés. En opposition à ce que nous enseigne la physique, elle admet que la matière est divisible à l'infini, et que plus elle est divisée et atténuée, plus elle acquiert de puissance. Quoique naturellement inerte, la matière se laisse dynamiser, spiritualiser par quelques manipulations conduites d'après une certaine direction et pendant un temps donné. Suivant Hahnemann, un millionième et au-dessous de sulfate de quinine guérit les fièvres d'accès les plus rebelles; un atome de mercure, la syphilis la plus invétérée; le flairer d'un quadrillionième de poudre d'or, la manie la plus furieuse! Tout

[1] Suivant l'ingénieux et savant auteur de l'homœopathie, il n'y a que trois rapports possibles entre les maladies et leurs remèdes, à savoir : l'*opposition*, la *similitude* et l'*hétérogénéité;* de là trois méthodes de traitement : l'*antipathique* ou l'*énantiopathique*, l'*homœopathique* et l'*allopathique* ou *hétéropathique*. Cette dernière, et les médecins qui l'emploient, sont surtout l'objet de la colère et de l'indignation du réformateur.

en mettant en principe, que toute maladie consiste dans son expression phénoménale et que les symptômes disparus le malade est guéri, affectant jusque-là un suprême mépris pour la recherche des causes, le système attribue toutes les maladies chroniques, sans exception, à un certain nombre de virus, qu'il recommande de poursuivre par des spécifiques, administrés à dose infinitésimale dynamisée, quelle que soit la forme extérieure sous laquelle elles se présentent. Remarquons que l'homœopathie, telle que Hahnemann l'a formulée, a subi des modifications à l'infini de la part de ses successeurs, et qu'aujourd'hui il y a bientôt autant d'homœopathies que d'homœopathes, qu'au lit du malade les homœopathes sont loin d'être aussi exclusifs que dans leur cabinet, et que dans leurs propres maladies ils recourent assez généralement aux agents de la médecine vulgaire.

Partant du principe très-fondé que dans chaque système de médecine il y a quelque chose de vrai et d'utile, et qu'il n'en est aucune par conséquent dont on ne puisse tirer quelque parti, une secte médicale s'est formée qui s'est appelée *éclectique*, d'un mot grec qui signifie choisir, voulant dire par là, que pour composer sa doctrine, elle a pris dans toutes les autres ce qu'elles contenaient de bon et de vrai. A ce titre, dira-t-on, tout médecin doit être éclectique. En est-il un qui pourrait supporter l'idée de ne pas professer ce qu'il y a de plus certain, de ne pas faire ce qui est le meilleur? Sans doute, mais entre les éclectiques systématiques et les éclectiques de fait, il y a cette énorme différence, que les premiers, empruntant un lambeau à chaque doctrine, s'en forment un tout, qu'ils représentent comme un modèle de perfection et devant lequel ils exigent que tout esprit s'incline, que toute volonté s'efface; tandis que ceux-ci, plus modestes ou moins intolérants, tout en se flattant de ne suivre en toute conjoncture qu'une manière de voir et de faire conforme

aux lumières de la raison et de l'expérience, n'ont la prétention de l'imposer à personne, et sont les premiers à la modifier, quand des faits nouveaux viennent en démontrer l'erreur ou l'insuffisance. Notez bien ceci : les éclectiques sectaires, n'ayant pour guide dans le triage de leurs matériaux que leur jugement, leur volonté propre, aucun principe consenti en commun ne présidant à cette opération, aucune pensée d'ensemble ne dirigeant leurs recherches, ils ne peuvent avoir en réalité ni théorie, ni système, que leur drapeau n'est qu'un manteau d'arlequin, où chacun intercale ou enlève une pièce, et qu'ils n'ont pour tout titre à la confiance et au respect que l'autorité de leur propre parole.

Ajoutons que, si diverses que soient nécessairement les vues de ces éclectiques, diversité inévitable, puisqu'elle a sa source dans la nature de l'éclectisme même, tous invoquent, en témoignage de la vérité de leurs opinions, le raisonnement et l'expérience, et rendent hommage ainsi au principe de l'état actuel de la médecine.

Nous ne dirons rien du *numérisme*, ou application du calcul à la médecine, parce qu'il ne constitue pas un système, mais un simple procédé emprunté aux sciences exactes et destiné à donner aux résultats de l'expérience plus de précision et de fixité. Malgré l'abus qu'on en a fait en la poussant au delà de sa portée, et l'étendant à des faits dont la complexité et l'extrême mobilité n'en comportaient pas l'application, il peut, renfermé dans sa sphère d'action, rendre des services réels à l'art de guérir.

Le même esprit philosophique qui préside aujourd'hui à la nosologie domine aussi la thérapeutique, point culminant des études du médecin, but auquel tendent et aboutissent tous ses efforts. Nous n'entendons pas parler ici des agents qui y sont fournis par la pharmacie, de tout temps on a compris que l'expérience seule pouvait en faire connaître la vertu, mais des médications

dont la nature changeait avec chaque système. Aujourd'hui les médecins n'immolent plus, comme au temps de la médecine théologique, des victimes pour apaiser la colère des dieux, ou désarmer leur vengeance; ils n'adressent plus, comme le voulait la médecine métaphysique, leurs médicaments à l'archée, à l'âme, au principe vital ; ils ne cherchent plus à augmenter, diminuer ou diriger immédiatement les forces de vie; ils savent qu'il faut modifier les organes pour pouvoir en changer les mouvements vitaux, et que, pour la guérison des maladies, le redressement de la lésion organique, dont elle est l'expression, est indispensable. Les temps sont passés où, construisant des affections morbides avec des groupes arbitraires de symptômes, on dirigeait sur l'entité ainsi formée, des agents pour la combattre et la vaincre. Étant reconnu que les maladies ne sont pas des êtres en dehors de l'organisme, doués d'une existence propre et indépendante, mais une modalité de la vie, née sous l'influence d'agents aussi nombreux que variés, dont chacun y a laissé une empreinte de son concours, s'exprimant par des phénomènes d'une extrême mobilité, on a compris l'énormité de l'erreur de déterminer la médication d'une maladie *à priori* et d'une manière absolue, et la nécessité d'en subordonner le choix aux indications curatives puisées dans chaque cas individuellement. En effet, ce sont des malades qu'on a à traiter et non pas des maladies.

PROLÉGOMÈNES.

Il ne faut pas être grand observateur, il suffit d'avoir des yeux et de les jeter autour de soi, pour constater la multitude et la variété des souffrances auxquelles l'homme est assujetti : il suffit également d'en avoir éprouvé soi-même ou d'avoir été témoin de celles des autres, pour apprécier l'urgence du besoin, l'ardeur du désir qu'on éprouve d'en être préservé, guéri ou soulagé. C'est à ce besoin, ce désir que répond la médecine.

Pour en sentir tout d'abord l'importance, l'utilité, la portée et l'immense difficulté, il suffit de la considérer dans son *objet,* son *but* et ses *moyens.*

Son objet c'est *l'homme,* dans son triple rapport d'être animé, intelligent et moral. C'est l'homme à toutes les époques de sa vie, dans toutes les phases de son existence. Dans le langage médical l'expression *homme* correspond à celle d'*espèce humaine.* Tous les individus de cette espèce, sous quelque ciel qu'ils vivent, à quelque race qu'ils appartiennent, quelque degré de civilisation

qu'ils possèdent, dans quelque classe de la société qu'ils soient placés, quels que soient leur âge, leur sexe, leur état de développement physique, intellectuel et moral, de sommeil ou de veille, de santé ou de maladie, y ressortissent nécessairement, sont l'objet constant et en quelque sorte fatal de son étude. On voit tout de suite, d'après ce simple exposé, en quels points l'homme du médecin touche à celui du métaphysicien, de l'économiste, du législateur, du prêtre, etc., qui eux aussi le prennent pour objet de leurs études, mais ne l'envisagent que partiellement, pour ainsi dire, sous des côtés spéciaux, dans des rapports restreints, tandis que le médecin l'embrasse dans son ensemble. Aussi celui-ci ne se contente-t-il pas de l'étudier isolément, mais après avoir reconnu les lois qui président aux divers actes de sa vie, comme individu appartenant à la famille humaine, il l'envisage comme membre de la société, vivant parmi ses semblables, agissant sur eux et modifié par eux à son tour. Il rencontre là un ordre de phénomènes extrêmement curieux et compliqués, et qui tout en étant au fond les mêmes, ou de même nature, au moins, que ceux de l'individu, prennent un caractère tout particulier, mais variable, suivant l'organisation de cette société. C'est cette partie de la science qu'on appelle la *médecine sociale*.

Son *but*, c'est de prévenir, de soulager, de guérir tous les maux, toutes les infirmités auxquels l'homme est sujet, en tant qu'être animé, intelligent et moral. Pour le mettre à même d'exercer les diverses facultés de cette triple vie, le Créateur dans sa sagesse a pourvu l'homme d'organes matériels dont l'observation nous fait connaître la structure et l'usage. Le médecin, comme tel, ne s'occupe pas du principe vivifiant. Faisant à sa science l'application des règles suivies par les physiciens et les chimistes, qui ne s'enquièrent pas du principe de l'attraction et de l'affinité, mais des lois suivant lesquelles ces propriétés s'exercent dans les corps, il ne cherche pas à pénétrer la nature intime de la vie, mais il s'attache à découvrir, par une sage combinaison de l'expérience et du raisonnement, les modifications déterminées dans l'économie vivante par les agents nombreux avec lesquels elle est incessamment en contact, la subordination dans laquelle

les phénomènes produits sont les uns aux autres, leurs conditions de développement, de décroissance, de régularité, de désordre. Problème extrêmement complexe, et dont la solution complète impliquerait une connaissance exacte de tous les corps de la nature.

Ses moyens sont toutes les influences, de quelque nature qu'elles soient, auxquelles l'homme est sujet. Il n'en est aucune, en effet, dont un usage modéré et opportun ne conduise à multiplier le nombre de ses jouissances et la somme de son bonheur, mais dont, par contre, un emploi intempestif ou déréglé ne devienne une source intarissable de maux et de souffrances. L'étude des milieux ou modificateurs dont l'économie subit l'influence et de leur action sur elle est donc inséparable de celle de la physiologie.

Ce peu de mots suffisent, je pense, pour faire comprendre combien la matière comprise sous le nom de médecine est vaste, quelle infinité d'objets elle embrasse, de quelle foule de connaissances son étude réclame la possession et de quelle application immédiate à la fois et étendue, elle est aux premiers besoins de l'homme. Ils expliquent ainsi la nécessité où l'on se trouve d'en partager le domaine, afin d'en rendre la reconnaissance plus complète, l'exploration plus exacte, la culture plus fructueuse.

C'est ce qu'ont parfaitement senti les savants qui ont dressé le plan et réparti les matériaux de cet ouvrage. C'est pourquoi, après avoir réuni en un certain nombre de groupes les connaissances du ressort des sciences médicales, ils en ont confié l'exposition à différentes mains plus spécialement habituées à manier les matières dont ils se composent.

Déterminons brièvement mais avec précision celle qui nous est échue en partage.

On en a fait souvent la remarque; ce sont les mots le plus généralement usités, les expressions le plus vulgairement employées, dont la définition est la plus difficile. Cela semble bizarre, inexplicable au premier abord, et cependant rien ne l'est moins. On connaît les exigences d'une bonne définition, *toti* et *soli*. Or comment pourrait-il se faire, que des mots, passant journellement par un grand nombre de bouches, attachés aux

idées les plus diverses, signifiassent toujours une même chose et rien qu'elle? S'il m'en fallait des exemples, je n'aurais d'autre embarras que celui du choix. Écoutez les hommes du monde et les gens du peuple, les savants et les ignorants, les publicistes les plus renommés, les journalistes les plus lus employant les mots de *gouvernement, humanité, nature, doctrine,* etc., etc., et vous vous convaincrez aisément de la variété de la signification qu'ils y attachent; et pour ne pas sortir du sujet dont nous avons à nous occuper, sous combien d'acceptions différentes apparaît chaque jour, et dans les conversations, et dans les livres, et dans les dictionnaires même, le mot de *médecine ?* Pour celui-ci, il exprime un art, pour celui-là une profession, pour un troisième une médication. Ici il désigne un système ou une doctrine, c'est ainsi qu'on dit la *médecine hippocratique, galénique,* etc., ou un ensemble d'opinions médicales ayant eu cours dans une nation, comme la *médecine des Hébreux, des Arabes,* etc. : là on l'applique au plus ou moins d'énergie ou de promptitude mise dans l'usage des remèdes, et l'on distingue la *médecine agissante* de la *médecine expectante.* Quelquefois on s'en sert pour exprimer la série des rapports des médecins avec le pouvoir, ou l'ensemble des connaissances médicales qui peuvent diriger les magistrats dans la confection et l'application des lois. Il est des auteurs qui embrassent dans leur définition de médecine toutes les parties de la science qui étudie l'organisme humain dans ses différents états d'existence, dans les différentes influences qui agissent sur lui et les différents arts ou systèmes de règles et d'opérations qui ont pour but la conservation de la santé et le traitement des maladies (Raige-Delorme, *Dict. de médecine,* article *Médecine*); pour d'autres elle n'est que l'étude des maladies affectant les tissus, les organes et les appareils internes de l'homme.

Cependant, et si dans toute question il est désirable d'avoir les termes dont elle se compose bien posés et nettement définis; si, comme on l'a si bien dit, bien des discussions ne sont interminables que parce qu'elles sont mal comprises, c'est une haute et première nécessité dans un *recueil* de la nature de celui auquel ce travail est destiné. En effet, les sciences qu'il renferme, et

dont les sciences médicales font naturellement partie, ont été réparties entre des collaborateurs différents, ayant chacun leur cadre, dont ils ne peuvent sortir sans empiéter sur celui des autres et jeter de la perturbation dans l'ensemble; et comme il y est traité séparément de l'*anatomie*, ou science de l'organisation, de la *physiologie*, ou science de la vie considérée pendant l'état de santé, de l'*hygiène*, ou science ayant pour but la conservation de la santé, de la *chirurgie*, science renfermant la pathologie et la thérapeutique des maladies externes, le cadre où nous devons nous renfermer comprend l'histoire de la science des affections siégeant spécialement dans les organes et viscères placés à l'intérieur, ou la *pathologie interne*.

Nous ne dissimulons pas les défectuosités de cette division, mais elle est dans la nature même des choses et au-dessus, par conséquent, de notre portée. Rien n'est plus mal déterminé, en effet, et plus arbitraire, que les limites entre la chirurgie et la médecine; ces deux branches, sorties du même tronc, se fondent l'une dans l'autre, sur une foule de points, et, aujourd'hui, comme du temps de Pierre Frank, toute division de la médecine, prise de la surface externe et interne du corps, est mal fondée dans une science qui est *une*.

Oui, au point de vue scientifique, la médecine et la chirurgie ne supportent pas de séparation; celle-ci ne peut s'opérer sans violence et entraîne toujours avec elle la mutilation réciproque de ces deux branches d'une même science. Ce n'est pas sans amoindrir la chirurgie, sans la faire descendre en quelque sorte au niveau des arts mécaniques, qu'on voudrait la renfermer dans la sphère des opérations. Il faut sans doute beaucoup de talent, une grande habileté, une réunion difficile de qualités précieuses, pour constituer le chirurgien opérateur; mais il faut plus de talent encore, une somme de connaissances bien supérieure pour former le chirurgien conservateur. Il est bien plus difficile de sauver un membre que de l'enlever. Les temps sont passés, où le chiffre de mérite du chirurgien était fixé par celui des opérations sanglantes qu'il avait pratiquées. On impose au public, nous le savons bien, par la hardiesse, la témérité des coups de couteau ou de bistouri; mais ces succès, si flatteurs pour l'amour-

propre des petits esprits, si profitables aux intérêts des spéculateurs, ne peuvent tenter les hommes supérieurs, les âmes grandes et nobles, les caractères élevés, les vrais amis de la science et de l'humanité.

Nous le disons avec une conviction sincère. Ce n'est pas, sans porter un préjudice essentiel à la médecine et à la chirurgie considérées comme sciences, qu'on tenterait d'en séparer l'étude, en en assignant une part exclusive à chacune. Mais envisagées au point de vue de l'exercice de l'art, des besoins techniques, nous croyons la séparation utile et quelques efforts que les institutions humaines puissent tenter pour la faire disparaître et réunir dans les mêmes mains la pratique de ces deux branches de l'art de guérir, on n'y réussira jamais. L'opinion publique, plus puissante mille fois que ces efforts, maintiendra toujours la distinction que des siècles ont établie, qui est dans la nature même des choses, et dont les conquêtes mêmes faites chaque jour dans le domaine de l'art, établissent et renforcent la nécessité. On comprend des yeux assez perçants pour embrasser ce domaine dans son ensemble, mais pas de mains assez puissantes pour le cultiver dans toute son étendue. Ce n'est pas, comme on l'a dit, parce qu'il existe déjà des médecins, des chirurgiens, des accoucheurs, dont les moyens d'existence sont intimement attachés à la conservation de la division des travaux, que celle-ci se maintient, mais parce que tout homme n'est pas propre à tout, parce qu'il est des bornes à leurs facultés qu'il ne leur est pas permis de franchir, parce que, suivant la pensée d'une si juste et haute portée de Bichat, il faut se résoudre à rester inférieur en beaucoup de choses pour pouvoir s'élever à une grande hauteur dans d'autres. Autant nous croyons nécessaire d'embrasser les sciences médicales dans leur ensemble pour pouvoir en exercer une branche avec succès, autant il nous paraît indispensable de négliger l'exercice d'une partie des branches, si on veut pratiquer les autres avec une grande supériorité. Aussi, dans la sphère technique sommes-nous partisan et grand partisan des spécialités, et si le raisonnement est, comme nous le pensons, en notre faveur, l'expérience s'est depuis longtemps prononcée en ce sens et hautement.

Nous avons qualifié *science* la médecine ou pathologie interne. Voyons si elle peut raisonnablement aspirer à ce titre, qu'on n'a que trop de disposition à lui contester.

En présence de la diversité des opinions dont elle offre l'assemblage, de la variation incessante des théories mises en avant pour en expliquer les faits, et de la multiplicité des révolutions dont elle a été le théâtre aux diverses époques de son histoire, il semble qu'elle soit dépourvue de cette stabilité de principes et de cette harmonie de vues qui donnent à une doctrine le caractère scientifique. C'est sous l'impression de cette pensée qu'elle a été longtemps appréciée, non-seulement par des esprits légers et superficiels, mais encore par des hommes réfléchis et d'une grande valeur intellectuelle. Et cependant nous devons le dire sans détours, ce jugement ne trahit pas moins d'inintelligence de la matière que d'injustes préventions. En effet, ceux qui s'en expliquent ainsi prennent pour point de comparaison les sciences exactes, perdant de vue qu'il en est d'autres, non moins riches dans leurs sources, rigoureuses dans leurs procédés et sûres dans leurs résultats, méconnaissent ce principe que chaque ordre de sciences a sa nature propre et, par conséquent, ses exigences, et que la médecine remplit parfaitement celles des sciences d'observation auxquelles elle ressortit. Essayons de le démontrer, en nous renfermant, autant que possible, dans le cercle des idées familières à nos lecteurs.

Qu'est-ce qu'une science d'observation, considérée de la manière la plus large et la plus générale? C'est la collection et la coordination de faits bien observés. Qu'est-ce qu'observer? C'est bien voir et raisonner juste. Pour y parvenir, que faut-il avant tout? Faire choix d'une bonne méthode en harmonie avec l'esprit de la science. En quoi cette méthode doit-elle consister pour la médecine ? A n'accueillir que les seuls faits dont l'existence peut être reconnue et vérifiée par le témoignage des sens, à comparer ceux dont la réalité a été constatée, à les enchaîner dans un ordre logique, rationnel, philosophique, à en réunir le plus possible, à les classer dans le même rapport qu'ils ont dans la nature, et à n'en retirer que les conséquences qui s'y trouvent expressément contenues. La formule de cette méthode est dans ces deux mots : *obser-*

ver et rationnaliser. En la suivant avec sévérité, on ne s'égare jamais, quelque compliqué que paraisse le dédale où l'on s'engage, et on parvient infailliblement à la vérité, si tortueuses et obscures que soient les voies qui y conduisent. Sans collection et coordination de faits il n'y a pas de science. D'une part, tout système de médecine qui ne repose pas sur des faits accessibles aux sens, est chancelant, car là où les faits manquent, ou là où les sens ne peuvent les atteindre, l'imagination s'empare du terrain, règne en souveraine, et l'imagination, quelle que soit la source où elle s'alimente, n'a jamais la solidité nécessaire pour y asseoir un édifice durable ; d'une autre, toute collection de faits, quels qu'en soient le nombre et la qualité, que l'intelligence n'a pas classés, assemblés, disposés, restant sans liens, sans rapports entre eux, ne formeront jamais cet ensemble coordonné et harmonieux dans toutes ses parties, qui mérite seul le nom de science. Si puissante que soit l'intelligence d'un architecte, si séduisantes que soient ses vues, si riche et féconde que soit son imagination, si ingénieux que soient ses plans, que lui servira cette réunion de rares qualités à défaut de matière première pour en faire l'emploi et l'application ; et par contre, de quelle utilité sera cette masse de pierres, de bois, cet entassement de matériaux de toute espèce, s'il n'arrive une main habile pour les trier, les disposer, les arranger, en tirer parti et y donner une destination ?

Il est bien des gens, nous le savons, qui, réduisant l'observation médicale à l'application immédiate ou médiate de plusieurs sens aux phénomènes capables de les frapper, n'y voient rien de difficile, rien dont le médecin jouisse plus complétement que le premier charlatan venu. L'accélération du pouls, dit-on, la chaleur de la peau, la fréquence de la respiration, la sécheresse, la rougeur de la langue, peuvent se constater par tous ceux dont les sens sont bien organisés. Autant de mots, autant d'erreurs. Pour juger si le pouls est fréquent, la respiration hâtée, etc., il faut savoir comment ils sont dans l'état naturel ; s'ils sont les mêmes dans les deux sexes, à tous les âges, chez toutes les constitutions. Sans contredit, les sens externes sont les agents à l'aide desquels se recueillent les matériaux de l'observation ; sans doute, leur éducation donne à leur exercice plus de rapidité,

de sûreté et de finesse; mais ce n'est pas en eux que réside la faculté qui y préside et qui l'accomplit, car voir, flairer, palper, goûter, ce n'est pas observer. Que d'animaux pourvus de sens externes plus développés, plus parfaits que ceux de l'homme! et chez aucun d'eux l'esprit d'observation s'est-il jamais révélé? Dix hommes s'arrêtent devant un tableau, écoutent une symphonie; tous voient des couleurs, des contours, des figures, entendent des sons; combien y en a-t-il parmi eux qui sachent en juger le mérite et la valeur? Or, observer, c'est juger, évaluer, et ce n'est pas aux sens, mais à l'intelligence que ces fonctions appartiennent.

Pour expliquer et compléter notre idée, lui donner plus de lucidité et de poids, nous ne pouvons mieux faire que de citer le passage suivant de Corvisart : « Qu'il est rare cet observateur accompli qui sait attendre dans le silence de l'imagination, dans le calme de l'esprit et avant de former son jugement, le rapport d'un sens actuellement en exercice; qui compare le rapport de l'un avec le produit de l'autre; qui redresse et fortifie l'un par l'autre; qui en confronte ensuite les résultats avec ceux dont l'observation et l'expérience lui ont imprimé un exact souvenir, pour établir enfin sur ces bases le jugement le moins erroné possible dans la recherche de la nature et des causes des maladies! »

En médecine donc, comme dans les autres sciences naturelles, il ne suffit pas de rassembler des faits, il faut les expliquer, s'assurer de l'ordre dans lequel ils se produisent, démêler leur condition d'être, leur filiation avec les faits qui coexistent et les précèdent, en un mot *théoriser*.

A cet mot, nous entendons de nombreuses clameurs s'élever. Il est de mode depuis quelque temps, non-seulement dans le monde, mais parmi beaucoup de médecins, de déclamer contre les théories, les doctrines, les systèmes en médecine, et les épithètes de théoriciens, de doctrinaires, de systématiques équivalent dans la bouche de ces hommes à celles de songe-creux, de rêveurs, de visionnaires. A les entendre, l'existence d'idées théoriques est incompatible avec celle d'idées pratiques saines et fécondes; il n'y a pas de place pour elles deux dans la même tête, et comme, en définitive, le médecin est fait pour guérir ou soulager les ma-

lades, ce qu'il a de plus pressé à faire, c'est de renoncer à la théorie pour revenir aux faits, car les faits sont toute la médecine, toute la vérité est dans les faits. Voyez, ajoute-t-on, combien de systèmes se sont renversés, en se succédant avec rapidité; les faits sont restés, ils sont toujours les mêmes, donc les théories sont fausses. Certainement, s'il fallait opter nécessairement entre les faits et les théories, s'il y avait nécessairement opposition entre eux, la préférence serait due aux premiers; mais tant s'en faut qu'il en soit ainsi, qu'une théorie, pour être valable, ne peut être qu'une déduction rigoureuse, un extrait substantiel des faits; une théorie n'est qu'une observation bien faite. Sans doute, la vérité est dans les faits, mais elle y est renfermée; pour la posséder et pouvoir en tirer parti, il faut l'en faire sortir; elle y est à l'état de germe, attendant la fécondation de l'intelligence pour éclore et apparaître. N'est-il pas étrange, pour ne pas dire incompréhensible, en présence du besoin si impérieusement senti d'interpréter, de grouper les faits du ressort des autres sciences naturelles pour en fixer la signification et la valeur, qu'on prétende faire une exception pour les sciences médicales qui, se composant d'un nombre plus grand de faits, remarquables chacun par leur plus grande complexité, en ont nécessairement un plus grand besoin? Nous l'avons dit, une science n'est que la collection et la coordination de faits bien observés; nous avons vu ce qu'il fallait entendre par observation. Rejeter la théorisation de la médecine, c'est lui dénier le caractère scientifique, c'est l'effacer du cadre des sciences, c'est la ravaler au-dessous des arts mécaniques, car il n'y en a pas qui n'ait ses règles générales, et qu'est-ce qu'une généralisation sinon une théorie? Nous reconnaissons tout le mérite, toute l'importance des faits; nous nous en sommes expliqué plus haut, mais nous répétons que, quelque nombreux, quelque variés, quelque curieux et intéressants qu'ils puissent être, si on les laisse isolés ou épars, qu'on les entasse sans ordre ou qu'on les rapproche sans motifs, ils seront perdus, stériles pour la science.

« Les observateurs de l'homme, s'écrie Broussais, seront-ils donc les seuls qui ne sachent pas observer? Ne cesseront-ils pas de mériter ce reproche humiliant qui retentit aujourd'hui

jusque dans les écoles : *Toute théorie devient inutile dans la pratique*. Médecins, qui vous frappez vous-mêmes avec les armes de vos adversaires, condamnez, j'y consens, les vaines hypothèses et les fantômes monstrueux de l'imagination ; mais ne les confondez pas avec la véritable théorie ; que la théorie soit pour vous ce qu'elle est pour les autres sciences, *le résultat des faits réduit en principe ;* observez bien, rapprochez avec habileté, concluez avec justesse, et vous aurez une théorie qui ne vous abandonnera pas au lit des malades, et que vous respecterez sans doute parce que chacun de vous aura su l'enrichir et la perfectionner. »

Faut-il s'étonner de ce que des théories conçues d'après d'autres principes, pêchant par des généralisations prématurées ou excessives, par de faux rapprochements, par l'étroitesse de leurs cadres, aient fait successivement naufrage; en faut-il inférer qu'il n'y a pas de bonne théorie médicale possible? La faute n'en est pas aux théories, mais à ceux qui les ont faites.

S'il est une question relative à la médecine vivement controversée, c'est bien celle de sa certitude. S'il fallait en croire les gens du monde, toujours plus prompts à juger qu'à approfondir, à condamner qu'à examiner, toute la médecine ne serait qu'un tissu de conjectures plus ou moins probables, les résultats en seraient abandonnés au hasard, et les succès des médecins dus non à leur savoir, à leur habileté, mais à leur bonheur. Cela se dit et se répète sur divers tons chaque jour, et cependant, chose bien remarquable ! ceux-là même, qui paraissent en être le plus convaincus, ceux pour qui l'incertitude de la médecine est un sujet intarissable de railleries et de brocards, sont les premiers à en invoquer le secours, à en implorer l'assistance dans leurs indispositions les plus simples, pour le plus petit mal de tête, la plus légère colique. Nous ne voulons pas nous arrêter à cette inconséquence et ne la relevons que pour montrer le peu de confiance dont sont dignes ceux qui la commettent. Il n'est aucun de nos lecteurs qui n'ait été à même de la constater bien des fois soit chez d'autres, soit chez lui-même.

Nous ne voulons pas nier que la faute en est en grande partie aux médecins eux-mêmes, et tout en adressant des reproches à

leurs injustes censeurs, il doit nous être permis de leur montrer aussi leurs torts. Il en est beaucoup qui s'en prennent à la science de leur impuissance à savoir en tirer parti ; à défaut d'études suffisamment approfondies et ne connaissant pas les ressources qu'elle possède, ils en incriminent la disette quand ils ne devraient accuser que leur impéritie. D'autres plus coupables encore, puisqu'ils connaissent la valeur de la chose qu'ils affectent de dédaigner, abondent par une lâche complaisance dans le sens des détracteurs de la médecine, sont les premiers à traiter son pouvoir de chimère, font de honteuses concessions qu'ils couvrent du masque du désintéressement, de l'indépendance du caractère, du dépouillement de l'esprit de corps et de l'abnégation de tout amour-propre.

Au reste, de quel droit exige-t-on de la médecine une certitude entière, quand parmi les sciences naturelles il n'en est aucune qui la présente dans toutes ses parties? Pourquoi manquer envers elle seule d'une équité dont on use à l'endroit de toutes les autres? Que peut-on demander raisonnablement de plus des médecins que d'user, pour établir les vérités de leur science, des mêmes voies, des mêmes instruments dont on se sert dans les sciences analogues? Nous ne réclamons pour eux que ce qu'on accorde gratuitement aux naturalistes. Qu'en peuvent-ils si les questions de leur ressort sont infiniment plus compliquées? S'il est de l'incertitude pour les médecins, c'est que la vie, avec laquelle ils ont sans cesse à compter, n'a pas encore révélé le secret de son essence, et se manifeste incessamment sous les formes les plus variées et les plus complexes. Savez-vous comment ils deviendraient reprochables? C'est, si abandonnant la voie qui seule dans les sciences expérimentales peut conduire à la certitude, ils se lançaient dans la région des hypothèses où vous ne pourriez les suivre, et d'où il leur serait si facile de projeter sur vous des feux follets, que, dans votre ignorance, les prenant pour la vraie lumière, vous suivriez en tâtonnant et vous dirigeant vers un abîme. Mais aussi longtemps que vous les verrez, travailleurs infatigables, piochant imperturbablement dans le sillon de l'art, mettant consciencieusement de côté pour être tenu à votre disposition et servir à votre profit, les quelques parcelles de vérité,

qu'ils seront parvenus à mettre à découvert, loin de les poursuivre de vos sarcasmes, de les décourager par vos railleries, applaudissez à leurs efforts, soutenez leur courage, ayez foi en leur conscienciosité et leur dévouement.

Jetez les yeux autour de vous, voyez avec quelle bonne foi les médecins de grande valeur avouent leurs erreurs, avec quel empressement ils y renoncent, et vous conviendrez que ce n'est pas dans le triomphe de leurs opinions, mais dans la découverte de la vérité qu'ils mettent leur ambition. Aussitôt la fausseté de la voie, où ils sont engagés, connue, c'est d'en sortir qui est leur préoccupation, et loin de rougir du retour qu'ils font sur eux-mêmes, loin de chercher, par des manœuvres plus ou moins habilement calculées, à donner le change sur leurs intentions, ils sont les premiers à proclamer leurs méprises, confesser leurs fautes et se réfuter eux-mêmes.

Il ne faut pas, du reste, s'y tromper. La sévérité des méthodes d'investigation est telle aujourd'hui, que les plus opiniâtres, les plus récalcitrants doivent en subir le joug et s'incliner devant elles. On a renoncé à cette dialectique verbeuse, d'autant plus estimée jadis qu'elle était moins comprise. Si disert que soit un orateur, quelle que soit son habileté dans le maniement de la parole, du moment qu'il n'est plus d'accord avec la vérité, qu'il n'en poursuit pas la glorification, il n'inspire aucune confiance. Il peut, nous en convenons, s'attirer les applaudissements de la foule et se placer fort haut dans l'opinion d'un certain monde, mais ces succès éphémères ne le sauveront pas d'une chute certaine, d'autant plus lourde et plus honteuse que l'échafaudage sur lequel il se sera donné en spectacle sera plus élevé.

Nous ne revendiquons pas pour la médecine cette certitude absolue et pour ainsi dire fatale qu'on peut obtenir dans les sciences exactes. Chaque science a son degré de certitude et ses instruments propres pour y atteindre. Si aux sciences mathématiques il faut, à cet effet, les formules fixes, invariables, les sciences expérimentales se servent simultanément de l'observation directe et de l'induction. Pour elle un fait particulier est certain quand il est conforme à l'observation ; un fait général est démontré

quand il découle logiquement des faits particuliers dont il est déduit.

Redressons ici en passant une erreur très-commune. Bien des gens attribuent à l'incertitude de la science ce qui est dû à l'impuissance de l'art, impuissance invincible parce qu'elle tient à la nature des choses. On accuse la médecine d'incertitude quand elle reste désarmée devant une désorganisation pulmonaire, une altération profonde du tissu du cœur ou d'autres maladies incurables. Mais loin d'être une preuve d'incertitude, l'inaction à laquelle elle se condamne est une démonstration qu'elle a bien compris la situation et en a parfaitement apprécié la nature. Pour qu'un fait puisse trouver accès en médecine, l'existence doit en être constatée par l'observation, et pour peu qu'il soit extraordinaire ou qu'il sorte de la règle commune, la vérification en est confiée à des observations ultérieures. En dehors d'un état épidémique de choléra, un homme est brusquement atteint de vomissements et de selles, de cyanose, d'algidité, d'asphyxie, d'extinction de la voix, de suppression des urines. Le public épouvanté crie au choléra asiatique : le médecin se met sur ses gardes. Sachant par sa propre expérience ou par celle des autres, que des affections différentes du choléra de l'Inde se présentent quelquefois sous le même aspect, il attend pour se prononcer qu'une observation ultérieure l'ait éclairé. Appellera-t-on cette conduite incertitude, hésitation? N'est-ce pas plutôt une sage réserve puisée dans un savoir réel? Pendant la durée d'une épidémie de variole, un individu est soudain saisi de douleurs aux reins, d'accablement, de vomissements accompagnés de fréquence et de petitesse du pouls. On exige du médecin une diagnose immédiate et catégorique. Il s'y refuse, demande du temps, et s'il exprime une opinion, c'est sous réserve. En agissant de la sorte, trahit-il de l'ignorance, la science lui fait-elle défaut? Nullement, c'est elle qui l'éclaire, le guide et lui dicte la conduite dans laquelle il se renferme.

Se croira-t-on fondé encore à dire que tout est ténèbres et incertitude en médecine? Sans doute il y existe, et il continuera à y exister des points obscurs jusqu'au moment où les vérités des diverses sciences dont l'organisme humain est l'objet, sciences

où la médecine s'appuie, rigoureusement déduites des faits particuliers, seront généralisées. C'est alors seulement que la *science* médicale se dégagera pure et brillante des nuages qui jusqu'ici l'offusquent en partie ; mais telle qu'elle est aujourd'hui, grâce aux conquêtes importantes dont elle s'est nouvellement enrichie, à la voie philosophique où elle est entrée, au sage et judicieux emploi qu'on y fait du calcul des probabilités, elle suffit aux nécessités de l'art. La diagnose des maladies, dans l'absence de laquelle le médecin erre au hasard à la recherche de ses indications, a pris dans les derniers temps un tel degré de précision et d'exactitude, les modes d'exploration une telle sûreté, que le praticien exercé et habile démêle, jusque dans les replis les plus obscurs de l'économie, les altérations dont ses diverses parties, tant solides que liquides, sont atteintes. La vérification qu'en fait chaque jour l'anatomie pathologique ne laisse pas subsister de doute à cet égard, et la pratique des hôpitaux en fournit une occasion précieuse et bien utilisée. Nous ne voulons pas dire qu'un médecin peut toujours répondre de la guérison ; mais à de bien rares exceptions près, il peut calculer les chances de l'obtenir, ainsi que déterminer les moyens les plus propres pour l'assurer et indiquer, en cas d'insuccès, les raisons qui l'ont fait échouer. Inutile d'ajouter que nous avons ici en vue des médecins dignes de ce nom, à la hauteur de leur mission et au courant de la science.

Le terrain, à l'exploration duquel nous devons procéder, étant bien désigné, plaçons-y quelques jalons, afin de mieux nous y reconnaître et de permettre à nos lecteurs, peu habitués à ces sortes d'excursions, de nous y suivre sans fatigue; et avant d'aborder l'étude des maladies, examinons par la possession de quelles connaissances il faut y préluder pour pouvoir s'y livrer avec succès.

Exposé des connaissances nécessaires à l'étude de la pathologie.

ART. 1er.

Sciences physiques et mathématiques.

§ 1er.

Mathématiques, chimie et physique.

Nous avons vu plus haut que l'objet de la médecine c'est l'*homme*. Or, dans son organisation si merveilleusement compliquée, et reproduisant, en quelque sorte, tous les phénomènes du monde sensible, ce qui a inspiré à quelques philosophes l'idée ingénieuse de le qualifier de *microcosme* ou *monde en miniature*, il se passe à chaque instant des faits mécaniques, physiques et chimiques, dont on ne peut obtenir une explication satisfaisante qu'en les rattachant aux lois générales de la matière, et la vérification qu'en les soumettant à la méthode appliquée au même ordre de phénomènes dans les corps bruts. On comprend d'après cela la nécessité pour le médecin d'étudier les sciences exactes (les mathématiques, la géométrie et l'algèbre). Nous ne sommes pas de ceux qui pensent qu'elles ont le privilége de donner de la rectitude au jugement; il y a manifestement de l'exagération dans cette prétention. Mais il suffit que leur intelligence soit nécessaire à celle de la physique et de la chimie pour nous la faire considérer comme de première nécessité pour le médecin. En effet, n'est-ce pas d'opérations chimiques et physiques que le mécanisme de l'économie se compose en très-grande partie? Il y a plus cependant. Les termes des sciences exactes

étant rigoureusement fixés, ayant une acception invariable, il devient habituel à ceux qui ont approfondi ces sciences de n'employer d'autres expressions que celles dont le sens a dans leur esprit une signification bien précise, chose de la plus haute importance, surtout en médecine.

Nous empiéterions ici sur le domaine réservé au traité *de physiologie*, confié à une si belle intelligence, à un savoir si étendu et si varié, à une habileté si peu commune, jointes à une si rare modestie, si nous énumérions les actes physiques et chimiques de la vie. Qu'il nous soit permis seulement de faire remarquer que la fonction par excellence, celle à laquelle toutes les autres sont subordonnées et à l'accomplissement de laquelle elles semblent toutes destinées, celle qui donne aux êtres organisés leur caractère distinctif, la nutrition enfin, est une succession incessante de compositions et de décompositions, et par conséquent un acte chimique : que sans la connaissance des lois de la pesanteur, de statique, de l'hydrostatique, de l'optique, de l'acoustique, il serait impossible de comprendre le mécanisme des diverses espèces de station, celui du jeu des muscles, des actions circulatoires, des sens de la vue et de l'ouïe.

Les temps sont loin de nous, où par le motif qu'il se passe dans les corps vivants des phénomènes impossibles à expliquer par les lois générales de la matière, on proscrivait de l'étude de l'homme toute espèce d'explication mécanique ou chimique. Sous le prétexte futile, mais dont la vanité de quelques esprits aussi présomptueux que faibles s'accommodait parfaitement, que l'homme est le maître de la création, on séparait son étude de celle du monde extérieur, on le plaçait dans une sphère à part, et mettant à son service des agents immatériels, qualifiés *forces*, dont on variait le nombre au gré de ses caprices, ou suivant les exigences du moment, on le soustrayait complétement aux lois par lesquelles est régie la nature inerte.

Cette manière de voir, qui n'a régné que trop longtemps dans les écoles, a dû être nécessairement, et a été, en effet, un des principaux obstacles aux progrès de la physiologie. Cependant, et tout en reconnaissant que l'économie vivante n'est pas soustraite aux lois qui régissent les autres corps de la nature, admet-

tant même que les phénomènes vitaux n'en sont que de simples modifications, rejetant l'intervention d'une force spéciale, qui ne viendrait d'ailleurs que compliquer la question loin de la simplifier, gardons-nous de croire qu'elle les subit toujours d'une manière absolue et sans les modifier, leur imprimer un caractère particulier et se les approprier en quelque sorte. Tantôt on la voit hâter, tantôt retarder des combinaisons qui en dehors d'elle s'accomplissent toujours de la même manière. Lorsqu'il se passe des phénomènes d'endosmose dans les tissus vivants, ils sont plus lents, plus incomplets que dans des tissus inertes de même nature. Aussi depuis longtemps le langage a-t-il consacré l'expression de chimie *vivante*, lorsqu'il s'agit de combinaisons opérées dans des corps organisés. N'oublions pas d'ailleurs que ceux-ci posent des actes sans analogie dans la nature inorganique; ajoutons que dans les animaux supérieurs, et particulièrement chez l'homme, il est des fonctions, celles du système nerveux par exemple, et spécialement de ses centres, auxquelles aucune donnée du règne inorganique n'est applicable. Peut-être un jour l'obscurité dont elles sont enveloppées pourra-t-elle se dissiper, mais en attendant, soyons sobres d'explications, observons. N'allons pas surtout, admettant en principe que tout se passe dans l'économie suivant les lois générales de la matière, torturer les faits pour en obtenir des aveux en faveur de notre système. Vérifions, constatons d'abord leur intervention dans les actes auxquels elles semblent s'appliquer et tâchons de découvrir ensuite les dispositions particulières de l'organisme, par lesquelles leur expression est dénaturée, leur action modifiée et quelquefois même rendue impossible.

Résumons-nous en deux mots. Il est dans les corps vivants des phénomènes soumis absolument aux lois générales de la matière, sur d'autres elles n'ont qu'une action conditionnelle et relative, d'autres enfin se dérobent entièrement à celles connues jusqu'ici, ou sont au moins inexplicables d'après ce que nous en connaissons. Plus on s'élève dans l'échelle des êtres organisés, plus leur constitution se complique, plus le nombre de leurs organes augmente, et plus aussi diminue leur subordination aux lois générales de la matière.

C'est l'individualisation des corps organisés, établie sur les caractères dont eux seuls sont investis et qu'ils ne partagent avec aucun autre corps de la nature, qui nous a fait sentir depuis longtemps la nécessité de former de l'étude des corps organisés une science distincte, et manifester le désir de voir fonder dans une de nos universités une chaire spéciale de biologie.

§ 2. — *Botanique.*

Avant d'abandonner cette partie de notre sujet, il nous reste à dire quelques mots de la botanique dans ses rapports avec les études médicales. En présence de la haute utilité dont elle est au médecin, comme science, tant spéculative qu'appliquée, il n'est pas moins étonnant que regrettable de la voir négligée ou du moins cultivée avec si peu de soin par un grand nombre d'entre eux. Il est à remarquer d'abord que la botanique est, de toutes les sciences naturelles, la plus avancée vers la perfection. A cause même de sa simplicité, l'organisation des êtres qui y ressortissent a pu être plus complétement, plus foncièrement étudiée, et l'usage des différents organes qui la constituent plus exactement déterminé. Plusieurs faits de physiologie dont celle de l'homme s'est plus tard enrichie ont été découverts, d'autres vérifiés dans les plantes. Les lois de l'endosmose et de l'exosmose, dont on a fait plus tard une application, malheureusement beaucoup trop exagérée, au règne animal, ont été révélées par elle.

Mais c'est dans les applications surtout que le médecin peut en faire dans sa pratique, que des connaissances phytologiques lui sont impérieusement nécessaires. On sait de combien de substances le règne végétal enrichit la matière médicale, mais on n'apprécie pas assez l'avantage de pouvoir remplacer dans la thérapeutique par des espèces indigènes des végétaux exotiques d'un accès souvent fort difficile, surtout pour les habitants des campagnes. Qui n'a pas par devers lui quelques exemples des méprises grossières, souvent fatales, dues à l'ignorance en fait de botanique? Combien de fois ne prend-on pas la petite ciguë

pour du persil ou du cerfeuil? Ainsi on a vu vendre la racine de phellandrie aquatique pour celle du panais. Il se passe peu d'années sans quelques cas d'empoisonnement par des baies de belladone prises pour des espèces de cerise par les consommateurs. Et si le médecin appelé dans une semblable circonstance ignorait lui-même les caractères de cette solanée, comment pourrait-il diriger avec connaissance de cause le traitement à y opposer?

Art. 2.

Sciences médicales.

Après avoir indiqué parmi les sciences physiques celles dont la connaissance est la plus nécessaire au médecin, disons quelques mots des sciences médicales dans leurs rapports avec l'étude des maladies.

On a distingué celles-ci en sciences essentielles et en sciences accessoires; mais, ainsi que l'observe avec pleine raison M. Bégin, cette division est arbitraire ; elle ne repose sur aucun principe fixe, chacun l'établit à sa manière, elle doit donc être rejetée. Il n'y a rien d'inutile ni même de secondaire dans le mécanisme de l'animalité. Toutes les branches de la médecine sont utiles ; elles peuvent l'être à des degrés différents suivant le point de vue où se place celui qui en poursuit l'étude, mais il n'existe pas entre elles de limites assez tranchées pour autoriser leur séparation absolue en deux ordres, et l'importance relative de chacune d'elles doit être appréciée d'après le nombre et la nature des secours qu'elle fournit pour reconnaître et guérir les malades.

§ 1er. — *Anatomie et physiologie.*

En partant de ce principe on ne saurait contester le premier rang à l'anatomie et la physiologie. Nous savons bien que ce n'est pas l'opinion générale. Les gens du monde font, en général, peu de cas des médecins de cabinet et d'amphithéâtre. Celui-là est pour eux le vrai, le grand médecin qui traite beaucoup de malades, en guérit quelques-uns, fait sonner bien haut ses cures et ne quitte jamais une maison sans y laisser une ordonnance. Cependant si on demandait à ces mêmes hommes, qui traitent avec certaine indifférence les travaux anatomiques, s'ils choisiraient un horloger ignorant du nombre, de la disposition, de l'usage et du jeu des pièces entrant dans les montres, une réponse négative accompagnée d'un sourire de pitié ne se ferait pas attendre, et pour réparer les désordres d'une machine aussi compliquée que le corps humain, ne faut-il pas savoir comment il est construit, et comment s'agencent, s'engrènent, se meuvent les nombreux rouages dont elle se compose? Mais, dit-on, (car que n'avance-t-on pas pour défendre une mauvaise cause?) pour prouver que le médecin peut se passer d'anatomie c'est que tous les anatomistes sont loin d'être bons médecins. Eh ! mais c'est tout simple, toute la médecine n'est pas dans l'anatomie, mais celle-ci est la base sans laquelle un édifice médical, si élégamment qu'il soit construit, si pompeusement qu'il soit décoré, est vacillant et croule sur lui-même. Malgré notre répugnance pour les comparaisons, parce que toutes clochent plus ou moins, nous risquons d'en produire une parce qu'elle explique bien notre pensée. De ce que tout maître de carrière, tout forestier, tout chaufournier, n'est pas architecte, est-on en droit d'inférer qu'une connaissance approfondie des matériaux propres à la construction n'est pas indispensable à l'architecte? Pas de certitude en médecine sans connaissances anatomiques exactes et profondes. Il ne suffit pas de posséder la connaissance des formes, de la situation et des connexions de toutes les parties du corps, ou l'*anatomie descriptive;* il faut y joindre celle de leur texture, de leurs éléments organiques, ce qu'on appelle l'*anatomie générale;* c'est la réunion de ces deux

branches qui sert de fondement à la *science de l'organisation.* Pour la compléter, il faut y joindre celle de l'usage de ces diverses parties, des relations où ils se trouvent relativement les unes aux autres, ainsi que des lois [1] qui en règlent les mouvements, ce qui constitue la physiologie.

Disons ici que malgré l'usage contraire, admis dans les écoles, de séparer les cours d'anatomie de ceux de physiologie et de les conférer à des professeurs différents, le point de vue anatomique se rattache si intimement, et dans l'étude et dans la pratique de la médecine, à celui de la fonction, qu'en réalité ils n'en forment qu'un. Il ne peut exister de physiologie sans anatomie; privée de cette alliance, la prétendue science qui porterait ce nom ne serait qu'un fantôme sans réalité, un champ offert aux hypothèses les plus gratuites, aux jeux les plus désordonnés de l'imagination. De même, sans application physiologique, l'anatomie est sans caractère scientifique, sans utilité, un corps sans âme. Ce n'est plus une branche de la médecine, c'en est une de l'histoire naturelle. Cette vérité est rendue par Haller dans cette phrase aussi concise qu'heureuse : La physiologie n'est autre que l'*anatomie animée.*

§ 2. — *Anatomie et physiologie comparées.*

Cependant il ne suffit pas au médecin désireux de bien connaître l'anatomie et la physiologie de les étudier dans l'homme seulement. L'étude de la structure et de l'usage des parties du corps humain est singulièrement facilitée par celle de l'organisation des êtres placés aux différents degrés de l'échelle de l'animalité. Quelque prodigieuse que soit la différence entre l'huître et l'homme au point de vue de la disposition matérielle de leurs corps et des fonctions qu'ils remplissent, quelle que soit la distance qui semble les séparer, il existe entre eux une chaîne, dont les anneaux ne laissent ni interruption ni lacune, et à chacun desquels

[1] Chaque fois que dans le cours de cet écrit nous nous servons du mot *loi*, il ne faut entendre par là que l'expression d'un fait, celui de la relation constante et invariable de succession et de similitude entre deux ou plusieurs phénomènes,

sont attachés, si nous pouvons nous exprimer ainsi, des animaux dont l'organisation va toujours en se perfectionnant à mesure qu'on s'éloigne du mollusque. Moins sont nombreuses et compliquées les fonctions des êtres des degrés inférieurs, moins elles sont difficiles à saisir et à comprendre ; et comme dans toutes les branches de science, en général, il faut, pour en faciliter l'intelligence, s'élever du simple au composé, de même dans l'étude de la vie. Le flambeau de l'anatomie et de la physiologie comparées projette de vives clartés sur l'anatomie et la physiologie humaine.

§ 3. — *Anatomie pathologique.*

Une des sources les plus fécondes de lumières pour la science des maladies, c'est l'anatomie pathologique, cette branche des sciences médicales qui étudie les altérations produites dans les organes par les processus morbides. En débarrassant la définition de la vie du futile assemblage des rêveries métaphysiques, en l'étudiant dans la longue série des êtres vivants, on reconnaît que, pour éviter toute confusion, pour y donner quelque précision, il faut la réserver pour la désignation du mode d'activité spécialement propre aux corps organisés, de manière qu'*organisation* et *vie* ne sont que deux termes corrélatifs, deux notions connexes, deux abstractions de l'esprit réveillant par un seul trait deux côtés d'un grand tableau, la matière animée en action étant représentée par le mot *vie*, et en repos, par le mot *organisation*. Si nous disons ces choses qui, au premier abord, peuvent paraître obscures, ou au moins abstruses, c'est que l'exposition nous en a paru nécessaire pour l'intelligence de ce qui suit. La vie n'étant que la matière animée en action, il s'ensuit nécessairement qu'aussi longtemps qu'il n'y aura aucun changement dans l'organisation ou texture de la matière, les mouvements vitaux ne subiront aucun dérangement et que toute perturbation dans le jeu de ceux-ci présuppose, implique une altération dans le support. Cette altération, si réelle qu'elle soit, peut passer inaperçue à cause de sa légèreté ; elle peut disparaître après avoir existé et ne laisser aucune trace de son passage ; les tissus

accessibles à nos sens en présentent chaque jour des exemples. Mais en général quand le processus morbide a persisté quelque temps ou qu'il a été marqué par quelque gravité, il laisse à sa suite des altérations durables, quelquefois indélébiles dans les tissus où il s'est passé. C'est sur la connaissance de ce fait qu'est fondée l'anatomie pathologique.

Cette branche d'étude n'est pas nouvelle, mais c'est dans ces derniers temps seulement qu'elle a pris un caractère scientifique. L'application du microscope aux travaux de son ressort en a sensiblement agrandi la sphère et assuré la marche ; des altérations dont jusque-là l'existence était restée inconnue, ou la signification ignorée, ont été découvertes et leur expression précisée. La constatation de ce fait que chaque nature d'affection impressionne les tissus à sa manière et en change d'une façon constante la forme, la couleur, la consistance, a fait faire un grand pas au diagnostic en assignant à chaque maladie son caractère anatomique.

On dit que les lésions produites par les maladies n'étant reconnues que par l'inspection des cadavres et lorsque la mort a rendu tout traitement inutile, la science dont elles sont l'objet est nulle pour celle des maladies et surtout pour sa partie la plus importante, savoir la thérapeutique. Autant de mots, autant d'erreurs. Ce n'est pas dans l'autopsie cadavérique seule que l'anatomie pathologique puise ses matériaux, ni aux recherches faites après la mort que se borne son domaine. Pendant la durée de la vie, les maladies engendrent des produits, dont il importe au plus haut point de bien constater la nature avant de recourir à un traitement curatif. Qu'il suffise d'avoir cité les affections tuberculeuses, cancéreuses, cancroïdes, les différentes espèces de kystes, la matière d'un grand nombre de sécrétions maladives, etc. Mais en acceptant le reproche dans les termes où il est formulé, en admettant les limites dans lesquelles il renferme l'anatomie pathologique, encore serait-il injuste, à force d'être absolu. Sans doute, si on la sépare de la pathologie, et qu'on la réduise à la partie purement graphique, si les lésions occasionnées par l'état de maladie ne sont pas rapprochées des troubles fonctionnels, par lesquels elles se sont exprimées pendant la vie, quelque

exactitude qu'on apporte dans la description des organes altérés, avec quelque soin, quelque précision qu'on détaille les changements de toute nature qu'ils peuvent avoir subis dans leur situation, leur aspect, leur composition, la science de l'homme malade ne peut en tirer aucun profit. Nous avons vu qu'il en serait de même pour l'anatomie de l'homme sain, et que, séparée de la physiologie, celle-ci perdrait toute sa valeur pratique. Redisons-le, l'anatomie et la physiologie, tant hygiologiques que pathologiques, ne sont pas deux sciences distinctes, mais deux éléments d'une seule et même science.

Nous en convenons ; l'anatomie pathologique, en tant que simple investigation cadavérique, n'a aucun rapport *direct* avec la thérapeutique. Comment, en effet, changer, à l'aide d'organes modificateurs, l'état de parties qui, privées de vie, ne peuvent en ressentir l'influence? Mais il s'en faut de beaucoup toutefois, que, même envisagée à ce point de vue étroit, réduite à ce rôle subalterne, elle serait sans utilité pour le traitement des maladies.

En effet, comme nous l'établirons plus bas, pour attaquer une maladie avec connaissance de cause, il faut en connaître le siége et la nature. La perturbation fonctionnelle suffit d'ordinaire pour faire reconnaître l'organe affecté, car s'il n'y a pas de fonction saine sans instrument, il n'y a pas de fonction malade sans support. Cependant plusieurs modifications organo-dynamiques différentes peuvent, en pervertissant l'action d'un organe, s'exprimer phénoménalement d'une manière analogue ; plusieurs organes souffrant ensemble peuvent, par l'expression simultanée de leur douleur, y jeter de la confusion, ou au moins, de l'incertitude, au milieu desquelles l'esprit le plus attentif, l'oreille la plus exercée, peut s'égarer et prendre le change. Justifions ceci par quelques exemples. Des palpitations du cœur accompagnées de bruits anormaux annoncent un trouble dans l'action de ce viscère ; si rien n'était dérangé dans l'état du cœur, ses battements ne seraient pas précipités, violents, désordonnés, les sons avec lesquels ils se produisent ne seraient pas altérés. Jusque-là cependant on reste incertain sur la cause prochaine de cette anomalie, et cependant c'est de la connaissance de la nature de cette cause que devra dépendre le traitement. Une névrose du cœur

ne cédera pas aux mêmes moyens qu'une affection organique de ce viscère; les moyens qui conviennent aux palpitations chlorotiques sont tout à fait opposés à ceux par lesquels il faut combattre les palpitations dues à une hypertrophie ou à une surnutrition du cœur. Que savait-on de l'endocardite avant que l'anatomie pathologique n'en eût ouvert l'histoire? A quelles nombreuses et fatales erreurs de diagnostic et de traitement les affections si diverses de l'estomac n'ont-elles pas donné naissance avant que l'anatomie pathologique ne fût venue y porter la lumière. C'est avec raison que Frédéric Hoffmann l'a appelée le flambeau et en quelque sorte l'œil de la médecine et qu'après avoir cité ce passage, M. Bouillaud y ajoute : Ce flambeau éclaire le médecin même dans l'application des moyens thérapeutiques. En effet, c'est par le rapprochement des perturbations fonctionnelles observées pendant la vie avec les désordres matériels offerts par les cadavres de ceux qui avaient présenté les signes propres à ces diverses affections, qu'on a pu parvenir à en déterminer la nature et à indiquer ainsi la voie qui peut mener à leur guérison. Cependant, et tout en comprenant la haute importance de l'anatomie pathologique, et les services que, bien appliquée, et renfermée dans la sphère de son action, elle est encore appelée à rendre à la pathologie, nous pensons avec M. le professeur Bouillaud, dont nous transcrivons les paroles, que si les maladies ne nous révélaient leur existence que par l'anatomie pathologique, la médecine serait la plus aveugle et la plus misérable de toutes les sciences. « Mais il n'en est pas ainsi : c'est par l'étude des causes qui ont agi sur les malades, par l'analyse des signes physiques et des lésions fonctionnelles, par la considération de la marche de l'affection, de son mode de réaction sur le système de l'économie, que le médecin s'élève au diagnostic de la maladie, et l'anatomie pathologique n'est pour ainsi dire que le complètement de nos connaissances. »

§ 4. — *Pathologie comparée.*

La médecine puise encore de hauts et utiles enseignements dans la physiologie pathologique ou pathologie des animaux, soit que les actions morbides se soient spontanément déclarées en eux, soit qu'elles aient été produites artificiellement et à dessein. Il parle de soi qu'une saine et sévère critique doit présider aux conclusions à déduire de ces faits, et qu'avant d'en faire l'application à l'homme il faudra tenir compte des différences d'organisation.

Voilà l'indication sommaire des connaissances introductives à l'étude de la médecine ; nous disons introductives et non accessoires, parce que de toutes celles que nous avons énumérées, il n'en est aucune qui ne soit essentielle et indispensable au pathologiste.

PREMIÈRE PARTIE.

SCIENCE.

CHAPITRE Ier.

NOSOLOGIE OU DOCTRINE DES MALADIES EN GÉNÉRAL.

> Il est dans la nature de souffrir et de mourir, comme de vivre et d'avoir des sensations agréables : il est dans la nature d'être malade comme d'être sain.
>
> CABANIS.

ART. 1er.

De la définition de la maladie.

Qu'est-ce qu'une maladie, qu'est-ce qu'être malade? Ces questions sembleront peut-être par trop niaises à nos lecteurs, et ne leur donneront pas une haute idée de notre compétence dans la matière. Qu'ils sachent toutefois que nous les posons sérieusement, en les sollicitant de nous indiquer une solution que nous confessons humblement être incapable de donner. Il ne manque pas, nous le savons, de définitions des mots de *maladies*, de *malade*, mais il n'en est aucune jusqu'ici à l'abri d'une critique fondée. M. le professeur Chomel, qui nous paraît avoir le plus approché de

la vérité, fait consister la maladie « dans une altération *notable*, survenue soit dans les dispositions matérielles des solides ou des liquides, soit dans l'exercice d'une ou de plusieurs fonctions. » Mais aussi longtemps que le degré de l'altération auquel répondra l'épithète de *notable* ne sera pas déterminé, qui pourra décider exactement *à priori*, où cesse l'état de santé et commence l'état de maladie? Fodéré dit qu'on appelle *malades* tous ceux qui éprouvent quelque altération dans la santé. Mais la notion santé n'est pas absolue; la santé parfaite est un idéal que personne jusqu'ici n'est parvenu à réaliser; il y a, pour ainsi dire, autant de santés que d'individus. Toute déviation de l'état de santé n'est pas d'ailleurs une maladie; la personne du sexe pendant l'époque de ses règles, les femmes en couche ne sont pas malades et cependant elles ne jouissent pas d'une parfaite santé. Dire avec Reil que toute maladie est une réaction accidentelle de l'organisme contre une cause de trouble, c'est s'exposer à y comprendre des faits qui ne sont pas de son ressort. La présence de quelques gouttes de liquide dans le larynx provoque la toux; celle d'un corps nauséabond dans l'estomac, le vomissement; il y a là réaction accidentelle contre une cause de trouble et jusque-là cependant il n'y a pas de maladie. Une analyse exacte et sévère des cas pathologiques pris dans leur plus grande généralité conduit toujours, nous en convenons, à la reconnaissance de ces deux conditions : contact de l'organisme avec une cause perturbatrice, réaction de l'organisme contre cette cause. Mais il faut que cette réaction ait acquis un certain degré de violence pour mériter le nom de réaction morbide, et c'est toujours ce degré qui reste à déterminer. Substituer au mot d'accidentelle celui d'*anormale* ou poussée au delà de la mesure physiologique, c'est tomber dans le vague, l'arbitraire, puisque la limite du normal, la capacité de la mesure physiologique ne peuvent être nettement déterminées. D'ailleurs, au point de vue philosophique, il n'y a rien d'anormal dans les maladies, puisqu'elles sont une conséquence inévitable des influences dont elles dérivent, qu'elles y sont enchaînées d'une manière aussi étroite, aussi fatale, que l'état de santé l'est lui-même aux conditions de son maintien, qu'elles sont en harmonie avec les lois qui les

régissent et constituent par conséquent, dans la rigoureuse acception du mot, un état normal.

Appeler maladies toutes lésions quelconques survenues dans les conditions mécaniques, physiques, chimiques, que le corps possède en commun avec les autres corps et dans les conditions vitales qui lui sont propres (Bouillaud), c'est donner à ce mot une extension excessive et condamnée par l'observation. Il est, en effet, des lésions de cette nature par trop insignifiantes et passagères pour mériter le nom de maladies, et c'est justement la détermination du degré de gravité et de durée que doit posséder la lésion pour entrer dans le domaine de la pathologie qui reste à désirer.

Il est permis d'éprouver et de témoigner quelque surprise de la persévérance, pour ne pas dire de l'opiniâtreté avec laquelle, même de nos jours, des auteurs recommandables poursuivent encore la tâche de trouver une bonne définition de la maladie. Qu'à l'époque peu éloignée où on la considérait comme un combat livré par la vie contre un ennemi acharné à sa perte, tantôt y suscitant des mouvements désordonnés dont la continuation aurait bientôt amené sa ruine, tantôt y introduisant des matières empoisonnées, dont un séjour prolongé aurait tari sa source; lorsque la maladie était considérée comme un être malfaisant, venant du dehors fondre à l'improviste sur l'économie, y prenant racine, ayant son individualité, ses lois propres, son existence indépendante, on cherchât à saisir et à tracer les caractères auxquels cet ennemi, cet être malfaisant pouvait être reconnu, c'est ce qui était dans la nature des choses, c'était en harmonie avec les idées reçues, cela pouvait avoir son but d'utilité; mais qu'aujourd'hui, où des observations mieux dirigées, des raisonnements déduits rigoureusement des faits ont fait reconnaître que la maladie n'est qu'une modalité de la vie, une de ses manières d'être et d'exprimer son activité, on s'attache encore à en trouver une définition, c'est irrationnel, c'est illogique. En effet, les physiologistes sont depuis longtemps convenus de l'impossibilité de donner une bonne définition de la vie, comment les pathologistes pourraient-ils espérer d'en découvrir une appropriée à une de ses modalités?

Cependant, et tout en soutenant que, considérée abstractivement, la notion maladie se refuse à une définition irréprochable, nous savons parfaitement, qu'au concret, et surtout dans son application aux cas individuels, il y en a peu de mieux connues et de plus exactement appréciées. Il n'est pas un de nos lecteurs, pensons-nous, qui ne soit d'accord avec nous sur ce point, car il n'y en a probablement pas un qui, dans le cours de sa vie, n'ait été malade. Aussi leur épargnant toute discussion sur la valeur des définitions, nous les renvoyons à ce qu'ils ont alors ressenti et aux souvenirs qu'ils en ont conservés. Ils connaîtront exactement en quoi la maladie diffère de la santé et ce que c'est d'être bien portant ou malade. Contentons-nous de la constatation de ce fait dont chaque jour nous offre malheureusement tant d'exemples, qu'il est une des modalités de la vie, où ses fonctions perdent leur régularité, où les réactions de l'économie sont perverties ou exprimées par des actes désordonnés, et dont la continuation la menacerait de destruction. C'est l'étude de cette modalité qu'on appelle *pathologie* et, lorsqu'elle est considérée dans ses rapports avec les dérangements des viscères, *pathologie interne*. C'est elle, comme nous l'avons exposé avec plus de détails dans nos *prolégomènes*, que nous avons à examiner.

Présentée dans un sens général et abstrait, cette sentence *la vie ne s'entretient que par les stimulants* est de la plus exacte vérité; mais dans son application elle perdrait ce caractère, si l'on ne corrigeait ce qu'elle a de trop absolu. En effet, si la vie, considérée dans son ensemble et en masse, ne s'entretient que par les stimulants, la vie considérée dans ses détails et comme expression de l'activité des différents organes, a besoin d'autant de stimulants particuliers qu'il y a de fonctions à accomplir. Les ondes sonores n'exciteront pas plus l'œil à l'action, que les rayons lumineux l'oreille; les intussusceptions alimentaires ou gazeuses sont indispensables pour l'acte de la digestion ou de la respiration. Toute substitution de stimulus entraîne la perturbation ou la cessation de l'activité organique locale.

L'organisme humain partage avec tous les êtres vivants la faculté de réagir sur une stimulation appliquée. Nous n'admet-

tons pas d'autre propriété *vitale*, parce que c'est la seule commune et exclusive à tous les êtres organisés. Les différentes formes sous lesquelles cette propriété se manifeste constituent les propriétés vitales des physiologistes. Organisation et vie n'étant qu'une même chose, on comprend que la différence de texture implique nécessairement celle des fonctions.

La condition de l'exercice régulier des différents organes, ou de la santé, est le rapport entre leur vitalité et leur stimulant, une réciprocité de convenance entre l'un et l'autre, un équilibre, variant dans une certaine étendue impossible à déterminer absolument, parce qu'elle est individuelle : on pourrait la nommer *latitude hygiénique*. Du défaut de ce rapport, de la destruction de cette convenance, de la rupture violente, soudaine, étendue de cet équilibre résultent les maladies.

On voit tout d'abord que si l'étude de l'anatomie est inséparable de celle de la physiologie, comme nous avons cherché à le démontrer plus haut, celle de ces deux branches des sciences médicales est indispensable au pathologiste. En effet l'homme est toujours constitué par les mêmes organes; l'état de maladie peut être marqué par des dérangements dans leur position, l'altération de leur composition, de leur couleur, de leur forme, etc., mais comment reconnaître ces changements d'aspect et d'organisation, si l'on ne connaît pas exactement leur état primitif, leur situation normale? C'est l'action régulière ou troublée de ces organes qui constitue prochainement la santé ou la maladie, or comment apprécier la perturbation de ces rouages, sans savoir à quoi on reconnaît la régularité de leurs mouvements?

Il y a plus encore. Si compliquée que soit la machine humaine, si variés et nombreux que soient les phénomènes dont son jeu s'accompagne, à quelque ordre qu'ils appartiennent, aussi bien ceux que provoquent des influences naturelles, que ceux produits par des causes accidentelles, ceux de l'état de santé comme ceux de maladie, tous émanent du même principe, sont soumis aux mêmes lois. La pathologie n'est qu'une suite, qu'un complément de la physiologie, ou, plus exactement, c'est la physiologie de l'homme malade. C'est pourquoi il est nécessaire de faire précéder l'étude des maladies par celle de l'état sain.

Ce n'est pas que la pathologie, à son tour, ne fournisse à la physiologie des données précieuses. Il est même des parties de l'économie vivante dont la destination serait encore inconnue ou douteuse, si leur état de maladie ne l'avait révélée. La pathologie est souvent une physiologie expérimentale mille fois plus sûre et plus concluante que les vivisections. Nous ne voudrions sans doute pas rejeter ces dernières de l'étude de la physiologie, nous savons les services qu'elles ont rendus à la science, mais il n'en est pas moins vrai, que les grandes perturbations dont elles s'accompagnent souvent, la multitude des phénomènes plus ou moins tumultueux survenant à leur occasion et que, dans un grand nombre de cas, les mains, même les plus habiles et les plus exercées, ne peuvent prévenir ni éviter, en rendent fréquemment la signification douteuse et les conclusions hasardées. L'expérimentation pathologique est exempte de ces inconvénients, mais il faut en attendre l'occasion, il n'est pas en notre pouvoir de la faire naître à notre volonté et suivant nos besoins.

Art. 2.

De la division des maladies.

On trouve dans les auteurs un nombre considérable de divisions parmi les maladies. Rappelons succinctement celles usitées dans le langage vulgaire et dont, à ce titre, la connaissance peut être de quelque utilité pour nos lecteurs.

Au point de vue de leur *étendue*, on les distingue en *internes* et *externes*, suivant qu'elles siégent à la surface ou à l'intérieur du corps : on nomme *innées* ou *congénitales* celles qu'on apporte en naissant; *acquises*, celles qui surviennent après la naissance; *héréditaires*, celles qui sont transmises des parents aux enfants par la voie de la génération ; ces dernières tiennent de la nature

des innées, en ce qu'à l'époque de sa naissance l'enfant en apporte la prédisposition, et des acquises en ce que, dans un temps plus ou moins éloigné de la naissance, sous l'empire de circonstances favorables, cette prédisposition se convertit en maladie. Certaines maladies sont dues à des causes particulières agissant isolément sur chaque individu, on les appelle *sporadiques;* d'autres sont l'effet de causes générales, mais passagères, attaquant un grand nombre de personnes à la fois; ce sont les maladies *épidémiques;* lorsque l'action de ces causes est permanente, mais leur effet circonscrit à certaines localités seulement, elles portent le nom d'*endémiques*. En les envisageant au point de vue de leur durée, on les divise en *éphémères*, *aiguës* et *chroniques*, selon qu'elles durent un à trois jours, qu'elles persistent jusqu'à quarante jours ou qu'elles se prolongent au delà de ce terme, division singulièrement arbitraire, mais trop généralement répandue et familière pour pouvoir être passée sous silence. Une distinction beaucoup plus réelle, plus importante et plus scientifique, et par là même moins connue des gens du monde, c'est celle des maladies en *idiopathiques* ou *primitives*, à savoir celles qui sont produites d'emblée et de toutes pièces par les causes pathogénésiques, et en *deutéropathiques* ou *secondaires*, celles qui sont l'effet d'une autre maladie. C'est ainsi qu'une fluxion de poitrine survenue sous l'empire d'un refroidissement soudain ou d'un coup reçu sur la poitrine sera une maladie idiopathique, l'embarras gastrique ou la congestion cérebrale survenue à sa suite et due à la gêne de la circulation, à l'accumulation du sang dans le système veineux du bas-ventre ou de la tête seront des maladies *deutéropathiques*. Au point de vue de leur intensité, on les divise en *graves* et *légères*, et du danger dont elles menacent l'existence en *bénignes* et *malignes*, ces dernières sont appelées *pernicieuses*, lorsque avec un caractère insidieux elles occasionnent promptement la mort. On continue à se servir dans le langage commun des dénominations de maladies *simples* ou *compliquées*, mais pour éviter tout malentendu, il serait à désirer qu'on en fixât d'avance la signification et cela n'est pas aussi facile à faire qu'il semblerait au premier abord. En donnant le nom de *simples* à celles qui n'affectent qu'un seul organe, un seul appareil, et à

plus forte raison, un seul tissu élémentaire, et celui de *conpliquées* à celles qui en envahissent plusieurs, on aurait bien rarement l'occasion d'appliquer le premier, car il n'arrive presque jamais de rencontrer des maladies locales dans toute la rigueur de l'expression.

ART. 3.

De la localisation des maladies.

Et c'est ce qui nous conduit à dire quelques mots sur une question fort controversée, actuellement encore en suspens, mais dont nous croyons que la solution sera obtenue dès qu'on en aura bien défini les termes, nous voulons parler de celle des maladies *génerales* et *locales*. Toute maladie est-elle primitivement locale et ne se généralise-t-elle que par son extension, ou bien y a-t-il des maladies primitivement générales, qui se localisent pendant leur durée? Voilà, pensons-nous, la question dans son expression la plus claire et la plus simple.

En étudiant la manière d'agir des causes nosogènes, nous verrons, qu'à l'exception des corps impondérables, dont le mode d'action sur l'économie est encore peu connu, il n'en est aucune qui n'exerce son action immédiate et directe sur une partie, soit solide, soit liquide, du corps. A ce point de vue, la perturbation dont elle est la cause est bien certainement primitivement locale, et si elle se propage à d'autres parties ce sera par diverses voies que nous aurons bientôt l'occasion d'étudier. Nous n'admettons pas jusqu'ici (et si nous faisons cette réserve, c'est parce que ce point de doctrine ne nous paraît pas encore suffisamment éclairci, et que de nouveaux faits pourraient bien nous conduire à modifier notre opinion actuelle), nous n'admettons pas jusqu'ici, disons-nous, de maladies primitivement générales,

c'est-à-dire où toutes les parties soient attaquées à la fois. Nous ne croyons pas d'abord que les deux systèmes, dits généraux, le sanguin et le nerveux puissent être malades, tout d'abord dans toute leur étendue. Nous comprenons parfaitement que par suite de sa régénération imparfaite, de l'introduction de substances étrangères ou de la rétention de matériaux excrémentitiels, la masse du sang soit viciée et que le contact de ce liquide altéré avec les divers organes dont l'ensemble constitue l'économie provoque chez chacun d'eux une réaction anormale et par suite une perturbation générale ; mais si nous voyons bien, cette généralité de phénomènes morbides résulte de la réunion d'un plus ou moins grand nombre de phénomènes morbides locaux successivement développés. C'est pourquoi dans les fièvres éruptives ou typhiques, où sans contredit le sang est vicié, à côté des phénomènes pathognomoniques de ces affections, on en voit survenir bon nombre, variant suivant les individus, et dus, sans doute, à la part accidentelle que prend à la maladie principale, chez l'un, tel organe, chez l'autre, tel autre. Si nous comprenons bien ce fait, c'est que chaque principe malfaisant charrié par le sang, et ce liquide même vicié dans sa constitution sous l'action d'un principe malfaisant, a avec certains tissus ou organes une affinité élective spéciale et y provoque de préférence et d'abord un trouble fonctionnel. C'est ce trouble qui donne à la maladie sa physionomie propre. Injectez de la strychnine dans les veines d'un animal, chez tous les sujets de vos expériences vous verrez naître des mouvements convulsifs; on remarque la même chose chez ceux auxquels on injecte du pus ou de la sanie, et même chez des hommes qui ont contracté la variole ou le typhus dans des foyers d'infection.

Veut-on maintenant appeler ces maladies générales parce que le sang, qui abreuve et excite toutes les parties de l'économie, est affecté, et considérer la réaction anormale survenue à cette occasion dans les solides comme autant de localisations de la maladie générale, rien de meilleur, il suffira pour cela de s'entendre; mais il n'en sera pas moins vrai : 1° que la maladie a été primitivement localisée dans le sang, et cela par la raison toute simple que les agents morbides y avaient exercé leur première influence; 2° que c'est en troublant successivement l'action de

divers organes avec lesquels le sang vicié s'est trouvé en contact, que la maladie s'est généralisée.

Le même raisonnement peut s'appliquer au système nerveux, qui, lui aussi, pousse ses ramifications dans toutes les parties de l'économie. Seulement il y a à remarquer ici, que tout en portant le nom de système général, il se compose d'un grand nombre de parties distinctes, offrant une notable différence de couleur, de consistance, de volume, agissant indépendamment les unes des autres, souvent en opposition les unes aux autres et remplissant chacune des fonctions spéciales et déterminées. Aussi n'y a-t-il pas un seul des modificateurs de l'économie vivante connus qui modifie tout d'abord le système nerveux dans sa totalité et d'une manière uniforme. La foudre elle-même, celui de tous les agents dont l'action sur le système nerveux est la plus soudaine et la plus générale, ne paraît briser la trame de la vie que par les désordres qu'elle occasionne dans le cerveau et les nerfs qui en dépendent. On ne peut par conséquent admettre une maladie générale de ce système, se localisant ensuite dans d'autres systèmes, appareils ou tissus. Nous nous occuperons plus bas du rôle qui lui est dévolu dans la généralisation des maladies.

Ce que nous venons de dire de la localisation des maladies n'est pas moins applicable aux chroniques qu'aux aiguës. Les diverses cachexies, par exemple, dues au mauvais état du sang, ne constituent pas par elles-mêmes des maladies. Combien n'en rencontre-t-on pas sans autre lésion fonctionnelle que celle de la nutrition générale! C'est seulement lorsque la composition vicieuse du sang excite de la réaction dans les organes que de véritables maladies se déclarent.

On comprend que la masse du sang ne peut être altérée sans perturbation des fonctions qui lui sont dévolues; on comprend que le liquide nourricier ne pouvant plus suppéditer aux solides les matériaux réparateurs nécessaires à leur intégrité, la réaction de ces organes au contact d'un stimulant impuissant, soit incomplète et irrégulière et le devienne incessamment davantage; mais on ne comprendrait pas que ces perturbations eussent lieu tout d'un coup, dans tout l'ensemble de l'économie. L'analyse des faits de cette nature démontre d'ailleurs qu'elles ont lieu suc-

cessivement à mesure qu'un plus grand nombre d'organes s'affectent.

Heureusement la question de la généralité ou localité primitive des maladies est plutôt théorique que pratique, et la solution dans l'un ou l'autre sens n'exerce *plus* une grande influence sur la thérapeutique.

Art. 4.

De la propagation des maladies.

La propagation des maladies de leur siége primitif à d'autres parties du corps se fait de plusieurs manières dont toutes ne sont pas également faciles à démontrer. Nous indiquerons seulement les principales, celles dont l'observation a fait connaître la réalité. Elle se fait quelquefois par simple extension aux parties voisines, par une espèce de diffusion, pour ainsi dire : c'est ainsi qu'un rhume de cerveau devient un rhume de poitrine en descendant de la membrane muqueuse du nez et des fosses nasales à celle du larynx, de la trachée-artère et des bronches. En pareils cas la maladie s'étend en surface en progressant le long du tissu de même nature. D'autres fois, la maladie gagne en profondeur en s'élançant d'un tissu organique sur un autre, comme lorsqu'une inflammation du poumon se complique de pleurésie, l'inflammation de la muqueuse intestinale de celle du péritoine. Quelquefois c'est par suite de la solidarité qui existe entre les tissus similaires, que la modification morbide se transporte de l'un sur l'autre sans égard à la distance qui les sépare : c'est ainsi probablement que les rhumatismes articulaires se compliquent de péricardite, que plusieurs cavités articulaires s'affectent successivement. On voit quelquefois le produit d'une maladie locale servir d'agent de son extension ; c'est ainsi que l'écoulement âcre des yeux ou du nez dans un catarrhe oculaire ou nasal, attaque

et excorie les joues ou les lèvres ; la bile altérée par un dérangement du foie irrite ou enflamme la surface interne des intestins. Il arrive que par suite d'un changement de volume, de consistance, de situation, un organe malade trouble pour ainsi dire mécaniquement le jeu des organes voisins, ou qu'un produit morbide accidentel détermine des effets semblables : c'est ainsi qu'un foie hypertrophié ou induré comprime l'estomac ou la rate, refoule les intestins et jette dans les fonctions digestives la plus grande perturbation, qu'une tumeur située sur le trajet d'un vaisseau sanguin ou d'un canal excréteur, entrave le cours du sang ou s'oppose à la sortie de substances excrémentitielles. Quelquefois le système nerveux est l'agent du transport : celui-ci peut s'effectuer avec la plus grande soudaineté, s'accomplir dans un éclair de temps. On sait avec quelle promptitude les impressions reçues par les nerfs périphériques parviennent aux centres nerveux et combien sont rapides les réactions qu'elles y déterminent; on connaît les mouvements réfléchis, les sensations réfléchies. Or, ces phénomènes s'observent, mais avec des nuances plus prononcées, dans l'état de maladie et l'étendent considérablement. Les convulsions tétaniques, choréiques, les crampes cholériques n'ont pas d'autre source. Les sensations réfléchies, si peu prononcées dans l'état de santé, que des physiologistes renommés en méconnaissent encore l'existence, s'échappent souvent avec abondance des centres nerveux irrités et répandent dans toute l'économie de vives souffrances : c'est ainsi qu'un sentiment de lassitude, d'impuissance, d'anéantissement, les douleurs qui accompagnent les crampes, les contractures, les paralysies, douleurs qui ne se bornent pas aux muscles affectés, mais se font sentir à la peau qui les recouvre ou les avoisine, la suspension de la volonté sur ces appareils de locomotion accompagnent les affections des centres nerveux qu'ils contribuent à généraliser. Mais c'est surtout comme principal agent des sympathies que le système nerveux concourt à cette généralisation. Constatons d'abord un fait ; c'est qu'entre les organes congénères, ou entre ceux qui concourent aux mêmes fonctions, quel qu'en soit au reste l'éloignement de texture et de position, il existe certains rapports, en vertu desquels l'état pathologique de l'un se

répète sur l'autre. On a fait remarquer qu'entre ces parties il n'y a pas toujours de relation anatomique, et contesté, en conséquence, au système nerveux d'y servir de lien d'union. Mais sans compter qu'il serait difficile de concevoir le jeu des sympathies indépendantes de l'exercice insolite de l'innervation et de l'intervention du cerveau, des recherches consciencieuses sur l'irradiation organique et les mouvements réflexes faites dans ces derniers temps ont découvert des communications matérielles, soit immédiates, soit indirectes, entre les organes sympathisants, inconnus et non soupçonnés jusqu'ici, et nous croyons ne pas trop avancer en prédisant qu'il en sera bientôt de même pour ceux où le scalpel n'est pas encore parvenu à en démontrer.

Mais de tous les agents de transmission et d'extension des maladies, il n'en est pas de plus prompt et de plus sûr que le sang, par la rapidité avec laquelle il fait ressentir aux organes qu'il abreuve et pénètre les maladies dont il est lui-même atteint (on sait que la masse du sang accomplit son circuit entier en moins de cinq minutes) et les met en contact avec les matières nuisibles qu'il peut charrier.

En résumant et rapprochant toute les circonstances où l'altération du sang peut donner lieu à des maladies générales, nous proposons d'en admettre quatre principales auxquelles les autres peuvent être ramenées.

1° Une altération primitive, idiopathique, consistant, selon toute probabilité, dans une combinaison imparfaite entre ses éléments constitutifs, un vice d'organisation, ce qui implique une lesion de sa vitalité. En s'habituant à ne voir dans le sang qu'un liquide inerte formé de l'agrégation de quelques substances dont le défaut de proportion serait la cause de toutes ses maladies, on en a méconnu la véritable nature et fourvoyé l'hémathologie pathologique dans une impasse sans issue. Est-ce ainsi qu'on en agit dans la recherche des maladies des solides? demande-t-on ce qu'un cerveau ramolli, un poumon hépatisé, un foie granuleux, un estomac épaissi contiennent de fibrine, d'albumine, de graisse, de sels et d'eau avant de décider qu'ils sont malades? Pourquoi adopter dans l'étude des maladies du sang une autre méthode que celle suivie pour les solides? Est-elle

d'abord bien fondée cette distinction entre les solides et les liquides du corps? La prédominance de l'un ou l'autre des éléments, eau ou carbone, la détermine seule. Qu'a de fondé, de constant une distinction n'ayant pour base qu'un peu plus ou un peu moins de consistance? Le caillot du sang n'en a-t-il pas d'ailleurs autant que la pulpe cérébrale? le *punctum saliens* en a-t-il plus que lui? Celui qui le premier appela le sang une *chair coulante* exprima d'une manière neuve, mais aussi piquante que pittoresque, une grande vérité. Que possède-t-elle, en effet, la chair qu'elle ne partage avec le sang? Celui-ci n'a-t-il pas comme elle de la fibrine et de l'albumine? N'est-il pas, à ce titre, irritable et contractile? Si le scalpel et le microscope n'y ont pas encore découvert de matière nerveuse, n'est-ce pas que, sous la fâcheuse préoccupation de son inertie, on n'en a pas cherché? Combien y a-t-il de temps qu'on en a trouvé dans les membranes du cerveau, dans la cornée, et a-t-on jamais contesté la vitalité de ces parties? Au reste c'est assez que le sang compte parmi ses principes constituants des substances organiques, qu'il soit chargé de fonctions propres et indépendantes, qu'il s'y passe sans cesse des mouvements de composition et de décomposition, qu'il reçoive des impressions et y réagisse, qu'il soit modifié par elles et les modifie, qu'il présente en un mot toutes les conditions propres aux êtres vivants, pour que nous le jugions susceptible d'une altération primitive et idiopathique. En effet, si par l'insuffisance ou l'imperfection de réparation ou par défaut de dépuration, le sang était changé dans sa composition, n'en résulterait-il pas la même conséquence que pour le poumon, le cœur, le foie qui se trouveraient dans des conditions semblables, savoir une altération notable dans ses dispositions matérielles et dans l'exercice de ses fonctions, en d'autres mots une maladie?

Maintenant il suffit de réfléchir à la diversité de ses éléments constitutifs, dont le nombre est constant et dont les variations au delà de certaines limites impliquent un état de maladie, pour comprendre combien celles-ci peuvent être nombreuses. L'étude de l'hématologie n'est encore ni assez ancienne ni assez avancée pour qu'on ait pu les observer toutes et en faire l'histoire. Ce qu'on a recueilli n'en constitue guère que le cadre. Nous avons des raisons

pour croire, qu'en dehors de celles décrites jusqu'à présent, il en est où le sang est modifié de manière à ce que son passage de l'état veineux à l'état artériel devienne impossible. C'est cette condition du liquide que nous proposons d'appeler son état asphyxique. Du moment qu'il nous a été donner d'observer le choléra, nous avons cru reconnaître qu'il est le caractère essentiel et fondamental de cette maladie.

2° L'altération produite par l'introduction dans sa masse de corps étrangers nuisibles. Les voies par lesquelles cette introduction peut se faire sont nombreuses, puisque ce sont toutes les surfaces de rapport. Il est de ces substances qui, réfractaires à toute espèce d'assimilation, circulent seulement avec le sang qui leur sert de véhicule jusqu'à ce qu'ils soient éliminés du corps par l'un ou l'autre émonctoire, ou que, retenus dans l'économie, ils y suscitent des troubles variés, qui vont toujours en s'augmentant et s'aggravant et amènent la mort, soit immédiatement, soit au bout d'un temps plus ou moins long. La rupture profonde, irréparable de l'équilibre organique explique parfaitement le mécanisme de ces deux espèces de morts. Le degré de leur influence sur l'économie est généralement en raison directe de la masse introduite. On en reconnaît la présence par des réactifs appropriés dans les liquides et les solides des cadavres de ceux qui y succombent. C'est ainsi que se comportent la plupart des poisons minéraux. D'autres se mêlent au sang et s'y combinent peut-être, mais n'en altèrent pas cependant tout d'abord la composition, circulent avec lui, sans pouvoir y être reconnus par les réactifs, mais semblent s'en séparer successivement, en produisant une série de mouvements déterminés, dont la spécificité de leur nature peut seule fournir une explication, tels sont les miasmes paludeux, etc. Leur degré d'activité ne paraît pas proportionnel à la quantité de matière introduite. Il en est d'autres enfin qui, se mêlant au sang et se combinant avec lui, semblent s'y reproduire, jettent la perturbation dans le jeu de ses affinités vitales, en vicient la crase (composition) augmentent outre mesure sa fluidité ou sa densité, le rendent impropre à la respiration, à la circulation et remplacent ses qualités vivifiantes par des propriétés délétères.

Tels sont les poisons septiques, le principe typhique, le venin de la vipère, etc.

3° L'altération produite par la rétention dans le sang des matériaux destinés à en être éliminés, tels que la matière colorante de la bile, l'urée, la graisse, etc. Sans contredit la perturbation organique sera d'abord locale; mais il est évident que le sang, surchargé de substances impropres à la reconstitution des organes ne peut les pénétrer sans en troubler l'exercice, et que plus s'accroîtra le nombre des organes lésés, plus la maladie gagnera en étendue. Nous croyons pouvoir en dire autant de l'hydrohémie ou excès d'eau dans le sang.

4° L'altération due à l'arrêt, suspension, ou ralentissement du cours du sang dans une partie de l'arbre circulatoire, toutes conditions dont l'effet immédiat est l'accumulation et la stase du liquide, s'étendant de proche en proche et mettant ainsi entrave aux fonctions des organes où elles naissent et d'où elles se propagent.

Il nous reste encore une observation à faire au sujet de l'extension des maladies, c'est que tout en étant l'effet de la lésion primaire, naissant après elle, d'elle, pour ainsi dire, et disparaissant dans les premiers temps avec elle, la lésion secondaire s'en affranchit par la succession du temps, la complique, l'aggrave, et souvent lui survit.

Et c'est ce qui nous conduit à dire un mot de la coexistence des maladies et de leur antagonisme.

Art. 5.

De la coexistence et de l'antagonisme des maladies.

Une maladie, qui s'étend et se propage, ne change pas pour cela de caractère. Sans doute les perturbations fonctionnelles par lesquelles elle exprime son existence varient sui-

vant la destination des organes qu'elle envahit. La goutte aux pieds n'a pas la même expression phénoménale qu'à l'estomac, le rhumatisme dans les articulations et au cœur. Mais leur nature cependant n'est pas changée pour cela. C'est une même maladie affectant des formes différentes. Il n'y a pas la coexistence de deux maladies ; il ne peut donc y avoir de complication. D'une autre part, on rencontre quelquefois chez le même individu des affections simultanées, mais indépendantes l'une de l'autre dans leur développement, leur marche et leur terminaison ; par exemple, une cataracte chez un calculeux, une ophthalmie chez un hydropique. Il y a ici coïncidence de deux affections morbides distinctes, mais pas encore de complication. Pour que celle-ci existe, il faut qu'à cette simultanéité d'existence se joigne l'exercice d'une influence réciproque. En effet, nous savons par l'expérience de tous les jours, qu'il est des affections dont la simultanéité est fort commune, d'autres dont la coexistence est plus rare, d'autres enfin qu'on ne rencontre jamais ensemble et qui semblent s'exclure mutuellement. Ce dernier point, qui a reçu d'intéressants développements sous la savante et ingénieuse plume du Dr Boudin, a pris place dans la science sous le nom d'antagonisme des maladies. Ce que l'expérience enseigne encore, c'est que la survenance d'une maladie nouvelle, tantôt enraye la marche de celle qu'elle vient compliquer, c'est ainsi qu'une fistule anale retarde les progrès de la tuberculose pulmonaire, tantôt l'aggrave, comme quand un érésipèle envahit un membre œdémateux et y provoque la gangrène, tantôt enfin, n'y exerce aucune influence, chaque *processus* maladif accomplissant sa destinée, ainsi qu'on l'observe fréquemment dans la complication de deux fièvres éruptives.

Art. 6.

De la marche des maladies.

On entend par marche des maladies l'ordre chronologique suivant lequel se développent, se succèdent les changements et les phénomènes observés dans l'organe ou les organes altérés, depuis le moment de leur déviation pathologique jusqu'au retour de la santé ou jusqu'à la mort. Le mode suivant lequel cette succession s'opère constitue leur *type* et leurs *périodes*. On appelle maladies à type *continu*, celles dont les symptômes apparaissent, augmentent, diminuent ou restent stationnaires sans interruption aucune; dans les maladies *intermittentes* les symptômes disparaissent pour se reproduire de nouveau après des intervalles variables; dans les maladies *périodiques*, les symptômes reviennent à des intervalles réglés entre eux ; ces retours sont appelés *accès ;* dans les maladies intermittentes sans périodicité on les nomme *attaques :* dans les maladies *rémittentes*, les symptômes, sans éprouver d'interruption ou de suspension complète, présentent des intervalles réguliers ou irréguliers d'augmentation ou de diminution, appelés *rémissions* ou *redoublements*. On nomme *périodes* d'une maladie les phases qu'elles doivent parcourir successivement. On en admet généralement quatre, savoir : *l'invasion*, *l'accroissement*, *l'état* et le *déclin*. Il est juste de remarquer toutefois, malgré l'accord qui règne entre les pathologistes sur la convenance de maintenir cette division, qu'il est une foule d'affections tant aiguës que chroniques, et parmi elles de très-graves, auxquelles elle n'est pas applicable. Il faut bien se garder, comme cela n'a lieu que trop souvent, de confondre les degrés avec les périodes; les premiers sont l'expression de l'intensité, les secondes de la durée. Le type intermittent peut se présenter sous les formes les plus variées : les plus communes sont le type *quotidien* quand les accès ont lieu tous les jours, et sont tous semblables entre eux, pour la durée et la violence;

tierce, quand les accès se correspondent de deux en deux jours; *quarte*, quand ils reviennent tous les trois jours. Ces types peuvent, en se mêlant, offrir de nombreuses variétés. Les pathologistes se sont beaucoup occupés des causes de cette intermittence et en ont hasardé des explications ingénieuses et séduisantes; mais toutes sont jusqu'ici hypothétiques et privées d'une base appuyée sur des faits et des raisons solides.

Art. 7.

De la terminaison des maladies.

Les maladies guérissent, se convertissent en une autre maladie, passent à l'état chronique ou se terminent par la mort. Quelquefois la guérison survient promptement et sans que la maladie ait acquis son complet développement. Quand ce résultat est dû aux seuls efforts de la nature, on dit que la maladie a *avorté;* s'il a été obtenu par l'art, qu'elle est *jugulée;* d'autres fois, après une durée plus ou moins longue, les phénomènes s'évanouissent tout d'un coup et brusquement, ce qui ne s'observe guère que dans les cas où la maladie est déterminée par la présence d'un corps étranger, comme par exemple des vers intestinaux, ou un déplacement des parties, comme dans les hernies ; d'autres fois enfin, parvenues à leur plus haut degré d'intensité, après avoir offert quelques oscillations, elles se terminent d'une manière plus ou moins prompte, après des évacuations copieuses, dont les relations avec l'amélioration obtenue ne pourraient être mises en doute. C'est la terminaison par les *crises*. Considérées anciennement comme causes de l'amélioration qu'elles accompagnent, elles en sont aujourd'hui plutôt envisagées comme les suites ou l'expression. Cependant il règne encore sur ce point quelques incertitudes, et la raison nous ordonne d'accepter le fait tout en constatant cette fréquente coïnci-

dence entre l'apparition d'évacuations copieuses, très-souvent altéreés dans leurs qualités physiques et celle d'un amendement sensible dans l'état du malade, sans déterminer la nature des rapports qui lient les deux faits. Observons seulement que ces évacuations critiques ont leur corrélatif dans l'état de santé, où le libre exercice des excrétions normales est indispensable à l'entretien de la régularité des fonctions, de manière que rien ne répugne à admettre que les évacuations abondantes et même excessives survenues dans le cours d'une maladie soient un moyen de guérison. Rappelons ici un fait connu que nous avons déjà eu l'occasion ailleurs de rapprocher de celui-ci auquel il se rattache étroitement, c'est que chez les animaux empoisonnés par l'injection dans les veines de substances putrides, la survenance d'abondantes évacuations retarde et prévient même quelquefois la mort.

Le retour à la santé, ou guérison, est marqué par le rétablissement du jeu harmonique des fonctions; si, après la disparition des symptômes d'une maladie, il s'en manifeste d'autres différents de la sienne, on dit que la première affection s'est terminée par une autre maladie, expression évidemment impropre, mais consacrée par l'usage.

La terminaison par la mort est précédée dans presque tous les cas par un état appelé *agonie*, pendant la durée duquel les fonctions, en commençant par celles de la vie de relation, s'éteignent successivement. Il n'y a guère que les morts dont le point de départ est le cœur, qui se terminent d'une manière réellement subite ou instantanée.

Le seul signe certain de la mort est la putréfaction. On sait avec combien de précipitation et de légèreté dans bien des cas on procède aux inhumations. Les mesures les plus sévères de police contre cet abus devraient être prises partout, mais surtout dans les campagnes, où, faute de constatation suffisante des décès, ils sont beaucoup plus à craindre encore que dans les villes.

Art. 8.

De la classification des maladies.

Si nous parlons de la classification des maladies, c'est pour faire remarquer l'importance qu'on y attachait encore naguère dans les écoles et les efforts faits alors par les meilleurs esprits pour en trouver une exempte de reproche. Tout l'avenir de la médecine paraissait être dans le problème de savoir à quel compartiment du casier nosologique un genre, une espèce de maladie appartiendrait. Dieu sait combien de mutilations on a fait subir aux faits pour les réduire à la mesure de la case destinée à les recevoir! Quoique, nominalement, il ne reste plus grand'chose de cette manie, elle est loin d'être guérie en réalité, et pour tous les gens du monde et du peuple, et pour un bon nombre de médecins, le nom de la maladie est encore tout. Dès qu'il est prononcé, il semble que la médication en soit toute trouvée. S'il nous en fallait des preuves, nous en trouverions dans ces ardentes polémiques sur le traitement de la fièvre typhoïde, du rhumatisme, etc., comme si les maladies appelées ainsi étaient des entités, des individualités toujours identiques, existant par elles-mêmes et cédant toujours aux mêmes remèdes, et non des modifications organiques ayant, à côté de quelques caractères communs fondamentaux, une foule de différences dont le médecin doit tenir compte dans le traitement sous peine de tomber dans le plus grossier empirisme. Nous connaissons les nécessités de la position du médecin; nous savons que celui qui hésiterait un seul instant à répondre à cette question faite à brûle-pourpoint par les indiscrets ou les curieux de la maison : Mais qu'a-t-il donc votre malade? courrait risque de compromettre sa réputation et sa clientèle, tandis que prononçant imperturbablement fièvre muqueuse, rhumatisme, goutte ou diarrhée ou tel autre nom qui lui viendra à la bouche, il satisfera aux exigences de son interlocuteur et aux besoins de sa situation. Que de fois ne nous est-il pas arrivé, en pareille circonstance, à nous qu'aucun souci de

clientèle ne préoccupait, de dire : Mais quand je vous aurais appris le nom de la maladie en seriez-vous plus avancé, en auriez-vous une idée plus claire ? Il est vrai que de semblables répliques ne font ni amis ni prôneurs. Cependant il est bon que le monde sache, et nous serions trop heureux si, ayant foi à nos paroles, il se tenait pour averti, qu'en fait de maladie le nom ne fait rien à la chose. Si dans la description d'une affection morbide, il est permis aux médecins, à l'exemple des algébristes, de négliger dans leurs calculs quelques particularités en apparence insignifiantes, au lit du malade et dans le traitement il lui faut compter avec toutes. C'est par une appréciation raisonnée, sévère et complète de toutes les circonstances du cas actuel, analyse faite sans esprit de système et sans opinion préarrêtée, qu'il est seul possible de venir à la connaissance de son siége et de sa nature. Or, c'est la nature et le siége d'une maladie, et non sa qualification, qui doivent décider le traitement.

CHAPITRE II.

ÉTIOLOGIE OU DOCTRINE DES CAUSES.

> Ne doit-on pas prendre pour les causes d'une maladie ce qui, étant d'une certaine façon, est invariablement suivi de cette maladie, et qui en changeant amène aussitôt un changement dans l'état du malade, qui enfin, en disparaissant, laisse celui-ci sans maladie ?
>
> HIPPOCRATE.

Nous appelons indifféremment *causes*, *facteurs*, *agents*, *influences nosogènes* ou *morbifères* tous les modificateurs, tant internes qu'externes, de l'économie, capables, non-seulement de favoriser, hâter, ou déterminer le développement des maladies, mais encore de les entretenir, prolonger ou aggraver.

Toute déviation de l'état harmonique des parties constituantes de l'organisme implique l'intervention préalable de certains agents. Il est souvent difficile, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, de déterminer avec exactitude le point où cette déviation commence et surtout où elle doit être considérée comme maladive. En effet, elle touche souvent de si près

à l'état normal, elle est caractérisée dans le principe par des aberrations si peu marquées, que le point de départ échappe à l'observation. D'autres fois, lorsque la maladie éclate, les conditions qui ont présidé à son évolution ont depuis longtemps cessé d'agir, ce qui les a fait considérer comme *spontanées*, ou existant sans cause, ce qui est une véritable absurdité. « Il est évident, dit Laplace, qu'une chose ne peut pas commencer d'être, sans une cause qui la produise. Cet axiome, connu sous le nom de principe de la raison suffisante, s'étend à tout. »

M. Dubois (d'Amiens) dit avec pleine raison que « si l'étiologie pathologique remplissait réellement son objet, c'est-à-dire si elle devait nous faire connaître réellement toutes les causes des maladies, elle formerait une série d'études immense, tellement même que l'esprit a peine à les concevoir; il ne s'agirait de rien moins que de connaître la nature entière, puisque, ainsi que le remarquent les auteurs, les modificateurs de l'économie existent partout, autour de nous et en nous. » Or, c'est sous l'influence et par l'action de ces modificateurs que les maladies sont produites.

On conteste, à la vérité, la haute importance de cette étude par la raison que parmi ces causes il en est de tellement mobiles ou momentanées qu'il n'en reste rien au moment de leurs effets; que d'autres sont enveloppées d'une obscurité si profonde qu'on ne sait les y démêler; que d'autres enfin étant placées en dehors de notre sphère d'action, leur connaissance est sans utilité pratique.

Si nous convenons de la justesse de ces observations, c'est pour regretter la lacune qu'elles signalent, car, quoi qu'on puisse dire, pour avoir de la nature d'une maladie une idée complète, il faut y faire entrer celle des facteurs sensibles ou déductibles qui l'ont produite ou ont concouru à la produire. Ensuite c'est la recherche seule des causes qui pourra nous révéler le degré d'influence qu'elles ont encore actuellement sur la maladie formée, la situation dans laquelle elles sont par rapport à nous, si elles tombent sous notre portée ou si elles sont placées en dehors, et si, par conséquent, nous pouvons encore en détourner ou atténuer les effets, ou si nous devons nous

abstenir de vaines tentatives, d'impuissants efforts pour y parvenir.

Mais en y regardant de près, il nous semble que la froideur avec laquelle on traite la recherche des causes tient à un peu de confusion et à ce qu'on n'a pas assez distingué celles qui prédisposent aux maladies de celles qui les déterminent immédiatement. Chaque cas pathologique individuel est un problème complexe, dont la cause déterminante n'est qu'un des termes, et dont la solution complète est subordonnée à l'appréciation de certaines circonstances qui sont absolument indépendantes de cette cause. Pour nous qui considérons les maladies, non comme des êtres, mais comme des modalités, nous devons tenir nécessairement un grand compte des facteurs qui prédisposent aux maladies, attendu que, par la persistance même et la continuité de leur action, ils modifient profondément l'économie et donnent nécessairement à sa réaction sur les agents morbifères un caractère particulier.

Ce qui nous le fait croire, ce sont les exemples, mêmes en faveur de l'opinion contraire, qu'on invoque. Un homme reçoit un coup d'épée, dit-on; l'arme arrachée, c'est de la blessure seule que le médecin a à s'occuper, la nature de la cause n'a rien de commun avec ses indications curatives : qu'une pneumonite ait été contractée sous l'influence du froid ou au coin du feu, qu'elle soit survenue pendant la course ou au lit, peu importe ; c'est une inflammation des poumons ; on n'a, pour le traitement, à se préoccuper que de cela.

Tout beau ; mais avant de procéder au pansement, le médecin ne se fera-t-il pas représenter l'arme pour mesurer la profondeur où elle peut avoir pénétré, en examiner la forme, si elle est plate ou triangulaire, si elle est bien fourbie ou rouillée, lisse ou âpre ? N'aura-t-il aucun souci de l'âge du blessé, de sa constitution, de son état de santé général, de la question de savoir si c'est à jeun ou après avoir mangé, sobre ou pris de liqueur, calme ou emporté, qu'il a reçu sa blessure, et ces circonstances seront-elles sans influence sur la prognose et le traitement ? Quant à la pneumonite, instituera-t-il la même médication dans la même mesure chez le vieillard décrépit et chez le jeune homme vigoureux, chez la femme enceinte et chez la jeune fille, chez

l'homme ardent et plein de cœur et chez l'être chétif et pusillanime? Quand, appelé près d'un malade, un médecin consciencieux s'informe avec tant de sollicitude et de détail de l'âge, de la constitution, du tempérament, de la position sociale, des habitudes, de l'état de santé général de son malade, de celui de ses parents, si ceux-ci sont morts jeunes ou vieux ou s'ils vivent encore, croit-on que ce soit pour la satisfaction d'une vaine et indiscrète curiosité ? Non sans doute, mais parce qu'il n'y a aucune de ces circonstances qui ne doive influer et sur son diagnostic et sur son pronostic, attendu qu'elles ont apporté chacune leur part à la modification de l'économie à laquelle le médecin est appelé à remédier. En envisageant la question sous ce point de vue, qui est à notre sens le point vraiment pratique, et par conséquent utile, on voit combien serait injuste l'oubli dans lequel on laisserait l'étude des causes, et la grande part qui lui appartient dans la nosogénie.

Nous venons de nous servir de l'expression facteurs *sensibles* ou *déductibles*. Cette dernière épithète a peut-être besoin d'être expliquée pour être bien comprise. A la question si une maladie est réellement l'effet de certaines circonstances antérieures, si celles-ci en sont réellement les causes déterminantes, on ne pourrait à la rigueur répondre affirmativement que lorsqu'il existe entre les deux faits une corrélation causale nécessaire, immédiate, évidente, comme, par exemple, entre une violence extérieure et une plaie, une fracture, une contusion. Or, dans l'immense majorité des cas, le rapport entre les facteurs, considérés comme causes, et les maladies, considérées comme effets, n'a pas cette nécessité, cette connexité étroite, cette évidence ; on y conclut souvent par analogie. De ce que certaine réunion de circonstances a été suivie de l'apparition de certaines formes maladives, on infère, quand ces deux faits se présentent encore dans la même succession, qu'ils sont entre eux dans des rapports de causalité. C'est alors sur des déductions et non sur une rigoureuse démonstration que nos conclusions sont appuyées. Notre ignorance, non-seulement de la manière d'agir de plusieurs agents de la nature, mais encore de la part qui peut revenir à chacun des agents, d'ailleurs connus, dans la production

d'une maladie à laquelle plusieurs d'entre eux ont simultanément concouru, doit nous rendre très-réservés dans l'assignation du rôle qui leur y revient, et dans l'étiologie pathologique il ne faut jamais perdre de vue que les conditions infiniment compliquées et variables de l'organisme peuvent faire varier à l'infini l'expression des facteurs nosogéniques.

On admet comme un axiome que dans la nature les causes et leurs effets sont dans un état de subordination tel, que l'apparition et l'anéantissement des premières emporte nécessairement ceux des derniers, et cependant dans le domaine pathologique il se passe chaque jour des faits qui semblent y être autant d'exceptions. Faut-il en conclure que chez les êtres malades il y a perversion des lois générales du monde et que tout y est abandonné au hasard, à l'imprévu? Nullement : M. Bouillaud le dit avec raison : « Les causes qui président au développement des diverses maladies sont aussi constantes dans leurs effets que celles qui régissent les phénomènes physiques les plus simples.» C'est notre impuissance à suivre dans la profondeur de l'organisme les réactions qui s'y opèrent, à démêler, au milieu des complications infinies de son jeu, l'agencement de ses rouages, qui nous empêche d'y saisir toujours l'enchaînement des facteurs aux produits. Croit-on qu'entre l'exposition au froid et la pleurésie qui y succède, il n'y ait aucun intermédiaire; que la misère, les écarts de régime puissent de toutes pièces engendrer le typhus qui vient quelquefois à leur suite? Il est plus facile et plus commode de placer l'économie vivante dans une sphère à part que de rechercher dans son organisation la cause de ces prétendues déviations de l'ordre général.

En envisageant les causes au point de vue de leur nature, on peut les diviser en *physiques*, *chimiques* et *physiologiques*. Les premières agissent mécaniquement ou par simple affinité. Il semblerait qu'elles dussent se comporter avec le corps vivant, à peu près de la même manière que sur le cadavre, et cependant cela n'a lieu qu'exceptionnellement. Quel que soit l'agent mis en conflit avec l'économie vivante, il provoque une réaction, qui, sans en changer le mode d'agir, en modifie et dénature l'expression.

Arrêtons-nous un instant à un fait digne de toute notre attention. Les changements produits dans l'organisme sous l'influence de ses modificateurs ne sont pas subordonnés uniquement à la nature ou à la somme de ces modificateurs, mais surtout à l'état de l'organisme, ou, pour parler plus exactement, des organes qui en reçoivent l'impression. Pour que les mouvements organiques s'exercent avec régularité, il ne faut pas seulement qu'ils soient sollicités dans une mesure convenable par des agents appropriés, mais que l'économie soit dans de bonnes conditions pour réagir ; on pourrait même dire que cette dernière condition est la plus importante, la plus nécessaire, et que, jusqu'à un certain point, dans l'exécution de ses actes, l'organisme est indépendant des agents extérieurs. Si variée que soit l'alimentation chez les différents hommes ou chez le même à des époques différentes, le sang présente à peu de chose près la même composition, et les fonctions importantes dont il fournit les matériaux, savoir : la nutrition et les sécrétions, s'accomplissent complétement. Malgré le nombre et l'activité des mouvements affectifs et passionnels au milieu desquels vit l'homme de la civilisation et par lesquels les centres nerveux supérieurs sont incessamment remués et tourmentés, aussi longtemps que ces émotions n'excèdent pas certaines limites, l'économie n'en est nullement troublée.

L'état de maladie ne déroge aucunement à cette loi ; elle la met seulement plus en évidence. L'action immédiate du froid humide est parfaitement connue ; elle est la même sur les êtres organisés que sur les corps sans vie, le bois, les métaux, etc. Cependant plusieurs hommes s'y exposent, et tandis que celui-ci échappe complétement à son influence, celui-là contracte un rhume, un autre une ophthalmie, un autre une diarrhée. Pourtant le facteur n'a pas changé, son mode d'action a été sur tous le même. Ce sont les conditions organiques, différentes chez chacun d'eux, qui en ont fait varier les résultats. Le même médecin inocule le même jour, à la même heure, à deux enfants se trouvant dans les mêmes conditions d'âge, de force, de position, du vaccin pris dans le même bouton ; il leur fait un nombre égal de piqûres, et tandis que l'un est à peine incommodé des suites de l'opération, il survient à l'autre une fièvre violente, des con-

vulsions, etc. La cause, c'est-à-dire l'introduction du virus vaccinique, était la même pour tous les deux, il a produit ses effets sur tous les deux, mais quelle différence dans la manière dont ceux-ci se sont développés ! — Ce point de fait, de la plus haute importance en pathogénèse, en a plus peut-être encore en pharmaco-dynamique. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus d'une fois.

Un autre fait acquis à l'observation, dépendant de la même loi et se rattachant étroitement à celui dont nous venons de traiter, c'est la puissance avec laquelle l'économie résiste aux agents de destruction auxquels elle est sans cesse en butte. Remarquons tout d'abord que ce ne sont pas les individus appelés vulgairement vigoureux et robustes, qui possèdent cette force de résistance au plus haut degré; on la voit exister souvent chez des sujets chétifs, maigres et en apparence souffreteux. Nous ne pensons pas qu'il soit possible d'en donner jusqu'ici les caractères physiques. Lorsque nous disons qu'elle provient de la justesse, de l'équilibre entre les diverses fonctions de l'économie, nous n'en présentons qu'une paraphrase qui n'explique rien.

Un troisième fait qui n'est en quelque sorte qu'une extension du précédent, c'est la tendance de l'économie vivante à maintenir l'ordre et la régularité dans ses fonctions et à les rétablir quand elles sont bouleversées, de manière à revenir ainsi à l'état normal, sans autre secours que ceux qu'elle puise dans son sein. Considérée dans ses rapports avec le maintien de la santé, on l'appelle force conservatrice, et force médicatrice quand on l'envisage dans ses relations avec la curation des maladies. Jusque-là, et en tant que simple expression d'un fait, ces dénominations peuvent être acceptées, pourvu qu'on se garde bien de désigner par là, comme cela se fait trop communément, des agents placés en dehors de l'économie, doués d'intention, de raisonnement, de libre arbitre, et choisissant avec discernement, parmi les moyens propres à amener la guérison, ceux qui répondent le mieux à son but. Pendant l'ère théologique de la médecine, on se représentait l'économie comme ballottée entre deux êtres surnaturels : l'un bienfaisant, animé des meilleures intentions, une espèce de génie tutélaire, d'ange conducteur, veillant sur sa conservation et son

bien-être, écartant les dangers semés sous ses pas; l'autre, au contraire, véritable démon, malfaisant, hostile à son bonheur, l'entourant d'embûches, lui suscitant sans cesse de nouvelles peines, acharné à sa destruction. C'est au milieu des luttes de ces deux êtres que se passait la vie de l'homme, tantôt calme, tranquille, pleine de douceur, quand son bon ange avait le dessus, tantôt agitée, tourmentée, féconde en toute espèce de souffrances quand le malin esprit triomphait. Lorsque la raison humaine eut fait justice de cette mythologie, et qu'on eut compris tout ce qu'avait d'outrageant pour la Divinité et de dégradant pour l'homme cette réduction de l'organisme humain à l'automatisme, l'ère métaphysique ayant remplacé l'ère théologique, génie et démon disparurent, mais ce qu'on mit à leur place n'avait pas plus de réalité que ce qu'on avait détruit. Considéré comme une masse inerte, incapable de mouvement propre et de spontanéité, l'organisme fut mis sous la tutelle et la direction d'un certain nombre de forces dont le rôle était réglé arbitrairement. Pour les uns, c'étaient des forces spéciales; pour les autres, de simples modifications de la force générale des corps vivants, appelée à cause de cela force vitale. Faisons remarquer tout d'abord qu'en présence de cette création métaphysique de forces pour chaque phénomène, toute recherche scientifique devient inutile. Celui-là serait le plus avancé qui, y découvrant le plus d'attributs, y adapterait le plus d'agents surnaturels. Nous comprenons parfaitement que les faits auxquels nous venons de nous arrêter sont dus à une propriété de l'organisme, mais propriété inhérente, inséparable de son organisation, et variant, en conséquence, avec les modifications qu'elle éprouve. Voilà pourquoi la même substance qui est digérée sans gêne quand l'estomac est sain, est rejetée avec effort quand il est malade; que le même degré de lumière qui plaît à des yeux bien portants, cause une intolérable souffrance à ceux qui sont enflammés. Ces faits au reste ont leur correspondant dans la nature morte; si là ils sont plus faciles à saisir, c'est qu'ils sont moins compliqués, et s'ils n'ont pas été utilisés pour l'éclaircissement de ceux qui nous occupent, c'est pour avoir échappé à l'attention. Le même coup de bâton est donné sur une motte d'argile mouillée et sur un

coussin de crin : là l'empreinte du coup est conservée, ici il n'en reste pas de trace. Tirez une flèche sur un morceau d'étoffe tendue, elle la percera; laissez flotter l'étoffe au vent, et la flèche tombera devant elle impuissante. Les facteurs dans ces cas sont les mêmes, c'est du changement de l'état des corps qui en ont reçu l'impression que dépend la différence des effets.

Non, le Créateur, en douant l'homme de son admirable organisation, ne l'a pas soustrait aux lois générales de la nature, mais dans la prévoyance des dangers auxquels il allait être exposé, il l'a pourvu des ressources nécessaires pour pouvoir y résister, ou en triompher. Plus on pénètre avant dans l'étude de l'organisation de l'homme, plus on s'incline devant la haute sagesse et l'infinie bonté de Dieu. Cependant, et tout en reconnaissant cette puissance de l'organisme, il faut bien se garder d'en exagérer la portée et de s'y abandonner aveuglément. En effet, l'expérience nous apprend que si dans un grand nombre de cas, et dans certaines limites, les efforts de la nature suffisent pour rétablir les fonctions et réparer quelques lésions organiques, bien souvent, laissée à elle-même, elle languit impuissante et meurt à la peine. Rappelons-nous que tout en respectant sa puissance, le médecin doit toujours être en mesure de la seconder et de joindre ses efforts aux siens pour obtenir une guérison.

Mais sortons de cette digression que nous ne pouvons pas cependant considérer comme déplacée, et rentrons directement dans l'étude des causes des maladies.

Nous ne nous arrêterons pas sur l'exposition et la discussion des nombreuses classifications des causes présentées par les auteurs. Si toutes sont reprochables en tant qu'incomplètes et arbitraires, c'est que pour pouvoir en présenter une vraiment méthodique et complète, et assigner à chaque agent dans le cadre arrêté la place qui lui revient, il faudrait bien connaître la nature de toutes et leur manière d'agir, et on est bien loin d'y être parvenu. Parmi les agents physiques mêmes, ceux dont l'influence pathogénétique semblait pouvoir être le mieux appréciée et a été le plus étudiée, il en est, tels que l'électricité, sur lesquels nous ne savons rien de positif. C'est à cette igno-

rance qu'il faut attribuer l'admission de cette foule d'agents occultes dont l'imagination de nos pères peupla l'étiologie, et qui n'en ont pas entièrement disparu. Aussi, à mesure que par une observation attentive et éclairée on parvient à dissiper les ténèbres au milieu desquelles cette étude a longtemps langui, le nombre de ces agents diminue, et à leur intervention invisible, insaisissable, se substitue celle d'agents matériels, tangibles, et par là même susceptibles d'être écartés ou modifiés.

Quelque généralement adoptée que soit la division des causes en *prédisposantes* et en *déterminantes* ou en *occasionnelles*, distinction fondée sur ce que ces dernières, par la vivacité, la soudaineté, l'étrangeté de leur action, réaliseraient un état maladif, que la continuité, la lenteur, le peu d'intensité des premières auraient préparé, nous ne croyons pas pouvoir l'adopter, par la raison que les mêmes agents nosogéniques peuvent tous avoir sur l'économie une action, tantôt lente et inappréciable, tantôt soudaine et brusque. Si quelquefois ils impressionnent sourdement et modifient insensiblement l'économie, d'autres fois ils l'agitent et la secouent vivement et rapidement. Quelle que soit l'origine de l'agent morbifère, quelles qu'en soient, du reste, les propriétés, il ne peut produire des effets qu'en imprimant à l'économie une modification insolite, par suite de laquelle l'équilibre, qui doit exister entre elle et ses stimulants naturels pour l'accomplissement régulier de ses fonctions, soit rompu. Que maintenant cette action soit lente ou rapide, apparente ou insensible, que cette modalité vitale qu'on appelle maladie y succède plus ou moins immédiatement, cela n'en change en rien la nature.

En considérant les causes des maladies de la manière la plus générale, on peut les ramener à deux classes, suivant qu'elles viennent du dehors ou qu'elles naissent de l'organisme même. La manière d'agir des premières est plus facile à constater que celle des secondes, et tout en admettant l'existence de celles-ci, nous devons convenir qu'à l'exception toutefois de la rétention dans l'économie des matériaux des excrétions, il ne nous en est connu aucune à la réalisation de laquelle il ne faille faire

concourir quelque agent extérieur. — Nous savons bien que des altérations sécrétoires sur les surfaces de rapport ou dans les cavités closes peuvent devenir causes de maladies, mais si elles se présentent jamais sans avoir été provoquées par des influences venues du dehors, ces cas sont rares et toujours difficiles à vérifier.

Nous connaissons aussi les émotions violentes, les mouvements passionnels impétueux qui surgissent dans le cerveau, mais c'est toujours sur des impressions ou actuellement ou précédemment perçues par le *moi* que ces réactions s'opèrent, et ce ne serait que par un abus de mots, ou sur de fausses conceptions qu'on pourrait les qualifier d'internes.

Sans attacher aucune importance à la classification des causes des maladies, toutes nous paraissent bonnes, pourvu qu'elles remplissent la double condition de n'opérer de rapprochement qu'entre des facteurs analogues, et de n'en négliger aucun de quelque valeur, nous proposerons de les diviser en *internes* ou *individuelles*, *externes* ou *générales* et *spécifiques*. Les premières sont spécialement *prédisposantes*, les secondes peuvent être *prédisposantes* ou *occasionnelles*, les troisièmes sont plus particulièrement *déterminantes* et sont marquées d'ailleurs par des caractères spéciaux que nous ferons connaître plus bas.

Art. 1er.

Des causes internes.

Les agents par l'examen desquels nous allons commencer l'étude des causes nosogéniques ont pour caractère distinctif d'être particuliers, et, en quelque sorte, personnels : ils ont leur raison d'existence, non en dehors des individus qu'ils modi-

fient, mais dans leurs conditions mêmes d'organisation; avec quelque promptitude, quelque intensité qu'ils opèrent, ils ne déterminent jamais de maladie; ils y prédisposent seulement, mais quand une fois avec l'assistance d'une cause externe ou spécifique ils en ont constitué une, ils en influencent profondément la marche et l'issue. Ce sont le *sexe*, l'*âge*, le *tempérament*, la *constitution*, l'*idiosyncrasie*, l'*hérédité*, les *professions* et les *habitudes*. Jetons-y un coup d'œil rapide.

Mais avant d'aller plus avant, fixons la signification du mot *prédisposition*. Quoiqu'elle constitue beaucoup moins une cause de maladie qu'une condition propre à favoriser l'action de ces causes, elle, et les agents qui l'établissent dans l'économie, n'en jouent pas moins un rôle très-important dans la pathogénèse, et l'étude en est pour le médecin de la plus haute nécessité.

On peut formuler dans les termes suivants la loi des prédispositions pathologiques : *Prédominance d'activité, absolue ou relative, dans un tissu, un organe ou un appareil organique.*

Plus la disposition est prononcée, moins il faut d'activité et de persévérance dans les causes occasionnelles pour produire une maladie. Lorsque la disposition a acquis un tel degré de développement, que tout ébranlement, toute commotion organique, quels qu'ils soient, donnent naissance à une maladie, on l'appelle *diathèse*. — Par contre, moins la disposition est marquée, plus aussi il faut de puissance et de durée à l'action des causes efficientes pour la convertir en maladie.

§ 1er. — *Des sexes.*

Si ce que nous avons dit jusqu'ici est exact et fondé, si la maladie n'est qu'une des modalités de la vie, une fonction anormale, exécutée par ses organes propres, les individus des deux sexes n'étant pas organisés de la même manière, ayant chacun leurs organes particuliers pour l'accomplissement des fonctions qui leur sont exclusivement dévolues, doivent être sujets à des maladies différentes : si aux deux extrémités

de la vie cette différence d'organisation est peu sensible, et qu'elle acquière sa plus grande évidence seulement à l'époque où les deux sexes sont aptes et appelés à remplir leur destination spéciale et respective, c'est à cette époque aussi que la différence de leurs maladies sera le plus sensible : enfin, si la prédisposition aux maladies a sa source et sa raison d'être dans la prédominance d'activité d'un ou de plusieurs appareils, et que pendant la période de la vie de la femme, commençant à la puberté et se terminant au retour d'âge, période appelée si heureusement *utérine* par M. Dubois, la matrice et ses annexes sont doués d'une *exubérance de vitalité*, il s'ensuit qu'alors aussi ses maladies seront le plus fréquentes et qu'elles emprunteront à la participation des dérangements de l'appareil générateur un cachet tout spécial de particularité. — Or ces inductions sont pleinement justifiées par l'observation. Depuis l'époque où l'enfant devient jeune fille jusqu'à celle où la femme cesse d'être propre à la génération, quelle série d'incommodités et de souffrances pour elle inconnues à l'homme! Renfermant, par une pensée philosophique, l'existence de la femme dans la période de sa destination toute spéciale, Hippocrate l'appelait avec raison une longue et pénible maladie. L'apparition des règles, leur retour régulier, la grossesse, la parturition ne sont pas des maladies, il est vrai, mais comme elles y avoisinent de près, à combien d'autres elles prédisposent! Disons, pour être juste envers la nature, que ces incommodités, ces souffrances portent leur dédommagement avec elles, car ce sont autant de signes de fécondité ; or la fécondité est la joie, l'orgueil et la source principale de la félicité de la femme.

Cependant, et tout en reconnaissant que les influences nosogéniques sexuelles sont infiniment plus marquées pendant l'âge moyen de la vie qu'à ses deux extrémités, époques où les caractères physiques extérieurs propres aux deux sexes sont à peine appréciables et s'effacent en quelque sorte, notons qu'à tous les âges il existe chez la femme une extrême mobilité du système nerveux et une disposition très-prononcée pour les affections de ce système. Si c'était le lieu d'exposer avec détail le tableau des maladies, dont une statistique consciencieuse a constaté

la fréquence relative dans les deux sexes, on y trouverait la confirmation complète de la donnée générale où je crois devoir me renfermer. Chez l'homme au contraire les inflammations sont plus fréquentes, surtout celles des organes respiratoires et de l'appareil locomoteur, différence dont celle du genre de vie, des occupations, des habitudes, peut contribuer à donner l'explication, mais à laquelle celle de l'organisation n'est certainement pas étrangère.

§ 2. *Des âges.*

Il est dans la nature de l'homme, comme dans celle de tous les êtres organisés, de passer successivement par des phases d'accroissement, d'état et de décroissance, qu'on a nommées *âges*, et que, pour en faciliter l'étude, les médecins ont partagées en plusieurs périodes, en leur assignant, autant que possible, pour caractères distinctifs, les modifications organiques dont elles s'accompagnent. Or, ces modifications étant déterminées par une prédominance d'activité dans divers organes, constituent autant de prédispositions à des maladies.

On admet généralement quatre *âges médicinaux*, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse. Dans la première enfance le système lymphatique est toujours très-développé, l'encéphale est prédominant puisque son poids équivaut au septième de la masse totale du corps, tandis que chez l'adulte il n'atteint que le quarante-cinquième. Aussi cet âge est-il sujet aux engorgements glanduleux, à l'endurcissement du tissu cellulaire, aux gourmes et aux convulsions. « Il y a toujours, dit Cabanis, quelque chose de convulsif dans les maladies de l'enfance. » L'éruption des dents, qu'accompagne souvent une irritation assez intense, donne lieu fréquemment à des inflammations graves du cerveau et de ses membranes. Pendant la seconde enfance, le système sanguin se développe et diminue d'autant la prédominance du système lymphatique. La seconde dentition s'accompagne de gastro-entérites simples ou accompagnées d'arachnoïdites ou d'éruption cutanées, mais déjà les convulsions sont plus rares.

La prédominance fonctionnelle pendant l'adolescence appartient aux poumons et aux organes de la génération ; ces derniers, entrant alors en exercice, réagissent sur toute l'écocomie et y introduisent un nouveau principe qui en accroît la chaleur et la force. L'activité cérébrale, si exaltée dans l'enfance, s'émousse; le cerveau gagne en force ce qu'il perd en vivacité. Les organes thoraciques, avec lesquels, dit Cabanis, ceux de la génération ont une relation cachée mais intime, deviennent le centre de fluxions souvent soudaines et tumultueuses et d'abondantes hémorragies. C'est à cet âge aussi que la phthisie pulmonaire s'annonce le plus communément. L'accroissement trop rapide du corps, une imagination mise en jeu par des sensations nouvelles ou la satisfaction de besoins jusque-là inconnus, donnent souvent lieu à des fièvres accompagnées d'une vive irritation gastro-intestinale et d'un amaigrissement rapide, dont l'étiologie est parfois méconnue et le traitement mal dirigé.

L'âge adulte ou viril, étant marqué par un juste équilibre dans le jeu des fonctions, ne présente pas par lui-même de prédisposition à des maladies déterminées. Ce que nous avons dit de l'influence nosogénique du sexe, ce que nous allons dire de celle du tempérament ôtera à cette proposition ce qu'elle peut avoir de trop absolu. Plus l'homme avance dans cette troisième phase de la vie, plus aussi les organes perdent de leur susceptibilité, le système nerveux ne s'émeut plus que lentement, la circulation artérielle perd de son ampleur et de son énergie et cède la prédominance à la circulation veineuse, d'où résulte de l'embarras et de la paresse dans le cours du sang et stase de ce liquide dans le bas-ventre, accidents dont le flux hémorroïdaire constitue le remède.

A compter de cette époque, l'action vitale s'alanguit toujours davantage, l'économie ne répond plus que faiblement aux stimulations appliquées, les sens deviennent chaque jour plus obtus, la digestion se fait imparfaitement, la nutrition ne parvient plus à réparer les pertes, les facultés cérébrales s'affaiblissent, l'appareil locomoteur, à défaut d'innervation suffisante, n'affermit les brisures du corps que difficilement, les membres tremblent, et enfin les organes usés dans leurs ressorts, épuisés dans leur

activité cessent d'agir, et la mort survient. Il est donné à un très-petit nombre d'hommes d'y arriver par cette douce pente et de succomber par la seule décadence inévitable et naturelle du corps vivant. Tous prennent pour y venir *un de ces mille chemins qui y conduisent toujours* et en tête desquels il faut citer les maladies. Mais ici encore la loi des prédispositions n'a rien perdu de sa force, et les maladies dont souffrent et auxquelles succombent les vieillards sont presque toujours l'effet d'une prédisposition datant déjà de loin, et constituée par la prédominance relative d'un organe ou d'un appareil organique. C'est à cela que sont dues les affections organiques du cœur, de l'estomac, des voies urinaires, du foie, maladies dont les premiers développements remontent souvent déjà haut dans la vie et dont l'existence s'est manifestée longtemps avant de se terminer fatalement. C'est à un arrêt dans la nutrition du cerveau qu'il faut attribuer la cause de ce ramollissement de sa substance qui précède généralement les nombreuses apoplexies, et cette paralysie des poumons, souvent accompagnée de raréfaction de leur tissu ou d'accumulation de la matière noire, qui produit ces pneumonies hypostatiques, ces engouements et ces œdèmes pulmonaires si funestes à tant de vieillards.

Au sujet des âges, je me permettrai une remarque. Pendant sa marche ascensionnelle, la vie avance avec lenteur ; mais quand arrive l'époque du déclin, le temps s'écoule avec tant de rapidité qu'il n'est pas possible de le suivre dans sa chute. Je ne sache pas que le fait ait été expliqué, quoiqu'il ait été remarqué souvent. Cabanis l'a signalé d'une manière aussi pittoresque que saisissante. « Après être parvenu à son plus haut sommet, dit-il, la vie roule et se précipite avec une vitesse toujours accélérée vers un abîme, dans lequel toutes les existences passagères viennent s'engloutir. » Serait-ce qu'à mesure qu'on descend dans la vie, la matière nerveuse où s'enregistrent les sensations, véritable chronomètre de l'homme, prend comme les autres solides trop de fermeté, de densité, et ne reçoit plus l'empreinte de celles qui lui arrivent ?

§ 3. *Des tempéraments.*

Les tempéraments étant prochainement constitués par la prédominance d'un organe ou d'un système organique, doivent nécessairement prédisposer (au moins si nos principes sont vrais) à des maladies différentes, et c'est, en effet, ce que confirme l'expérience. Les détails sur la doctrine des tempéraments étant donnés dans les traités de PHYSIOLOGIE et d'HYGIÈNE de ce recueil, il serait aussi superflu qu'inconvenant de s'y arrêter. Remarquons qu'avec la plupart des physiologistes français nous admettons quatre tempéraments fondamentaux, le sanguin, le bilieux, le lymphatique et le nerveux. Voici comme M. le professeur Chomel s'exprime à l'endroit de l'influence qu'ils exercent sur la production des maladies : « Le tempérament prédispose à diverses affections et imprime à celles qui se développent une couleur particulière. Dans le tempérament sanguin, il y a prédisposition à la pléthore, aux phlegmasies profondes, aux hémorragies , etc., et la plupart des maladies aiguës qui se développent sont accompagnées des phénomènes propres à la fièvre inflammatoire. Le tempérament bilieux prédispose aux fièvres bilieuses, aux exanthèmes, aux phlegmasies membraneuses, aux maladies organiques, et en particulier à la dégénérescence cancéreuse. Les individus d'un tempérament lymphatique sont particulièrement exposés aux affections catarrhales, aux écoulements chroniques, à l'hydropisie, aux scrofules, au scorbut, et la plupart des maladies dont ils sont atteints offrent une réaction faible et une marche lente. Le tempérament nerveux prédispose particulièrement à l'hystérie, à l'hypocondrie, aux convulsions, au trouble des sensations et des facultés intellectuelles, à la mélancolie, à la manie, etc. ; une partie de ces phénomènes se joint aux maladies aiguës, les modifie d'une manière remarquable, en rend la marche irrégulière et la terminaison moins certaine. Les tempéraments mixtes disposent à la fois, mais en général avec moins d'énergie, aux affections propres à chacun des tempéraments réunis chez le même individu. »

§ 4. — *Des constitutions.*

Nous entendons par constitution tout l'ensemble de l'organisme. Il ne s'agit plus, comme dans les tempéraments, d'un état constitutionnel dont l'existence se fait sentir sur tous les points de la machine animale, parce qu'il dépend de la prédominance de développement et d'action de l'un des systèmes qui pénètrent dans tous les tissus, les animent et président à leur fonction et à leur nutrition (Bégin), mais de la réunion de toutes les conditions organiques sans distinction de principales et d'accessoires, de prédominance et de subordination. La constitution est à la modalité hygiologique de la vie ce que la nature de la maladie est à la modalité pathologique. Ce sont l'un et l'autre des états complexes, formés d'éléments divers, variant en nombre et en proportion suivant les individus, de façon qu'à la rigueur il y a autant de constitutions que d'hommes, autant de maladies que de malades.

Mais comme la science ne peut exister qu'à la condition d'embrasser dans une idée commune, sous une commune dénomination, le plus grand nombre de cas particuliers rapprochés d'après leurs analogies, en négligeant quelques nuances différentielles qui donnent à chaque cas sa physionomie individuelle, on sent le besoin, dans l'étude des constitutions comme des maladies, de comprendre dans quelques grandes catégories le nombre infini des faits y relatifs. — Ce sont de véritables abstractions qui ne sont pas réalisées dans la nature.

A cet effet, nous admettons dans leur plus grande généralisation, trois constitutions auxquelles les autres peuvent se ramener: 1° la constitution *forte,* 2° la constitution *molle,* 3° la constitution *irritable.* Il est inutile d'ajouter que les proprietés de ces trois constitutions ne sont pas rigoureusement exclusives les unes des autres.

1° La constitution *forte* est surtout l'apanage de la jeunesse, de l'âge viril et du sexe mâle. Elle se caractérise principalement par la fermeté et la coloration des chairs, l'ampleur de la poi-

trine et le développement de l'appareil locomoteur. La tête est généralement petite, proportionnellement au reste du corps. — Elle prédispose aux inflammations intrathoraciques, aux affections aiguës du cœur, aux hémorragies actives, aux fièvres typhoïdes. — On admet qu'elle résiste mieux que les autres aux influences nosogéniques. Il semblerait, en effet, que les fonctions organiques s'accomplissant d'une manière si parfaite, la respiration ayant tant d'ampleur, la nutrition tant d'énergie, il dût en être ainsi ; et cependant l'observation dément ces inductions. On remarque d'abord que les hommes de cette constitution supportent mal la fatigue et les privations. Il semble que la masse cérébrale étant en disproportion avec l'appareil locomoteur, elle ne puisse pas y fournir une quantité nécessaire d'innervation pour en animer dans ces cas et en entretenir le jeu, et qu'à moins d'une réparation immédiate de ses pertes, l'économie soit au dépourvu de ressources.

2° La constitution *molle*, plus commune chez les enfants et les femmes que chez les hommes ; chairs flasques, mates ; tissu cellulaire abondant, souvent chargé de graisse ; formes rondes, amples ; muscles peu développés. — Cette constitution prédispose aux maladies lentes, chroniques, aux flux muqueux, aux hydropisies, etc.

3° La constitution *irritable*. Nous avons vu plus haut qu'elle est naturelle aux enfants, et commune chez les femmes ; on la rencontre de préférence dans la haute société, au sein du luxe, de la mollesse, des plaisirs. On la trouve aussi chez les individus livrés aux travaux de l'esprit, surtout ceux qui demandent le concours de l'imagination, les poëtes, les artistes, etc. ; ses caractères extérieurs sont : formes grêles, peau pâle, muscles minces, chairs sèches, etc. Elle prédispose aux affections spasmodiques, aux convulsions, à l'épilepsie, et en général aux maladies nerveuses. Elle est une espèce de garantie contre les maladies aiguës. Il semble que la mobilité et l'activité des mouvements nerveux dissipe les actes pathologiques qui tendraient à se fixer sur les viscères.

§ 5. — *Des idiosyncrasies.*

Les *idiosyncrasies* consistant dans une différence individuelle, souvent locale, c'est-à-dire bornée à un seul organe, mais qui est telle qu'elle imprime à la fonction de cet organe, ou à d'autres fonctions par l'influence sympathique de celui-ci, un caractère insolite, qui frappe aussitôt par sa singularité (Adelon), prédisposent spécialement aux maladies des organes à la spécialité organique desquels elle est due.

§ 6. — *De l'hérédité.*

C'est avec raison qu'on admet l'hérédité au nombre des causes prédisposantes : seulement il faut s'entendre et se garder de toute exagération, ne pas surtout croire, avec Baillou, qu'on hérite des maux de ses parents comme de leurs biens, et que ce funeste héritage se transmet d'une manière plus sûre que l'autre. — Ce qu'il y a de vrai, c'est que, tout comme les enfants ressemblent souvent à leurs parents par leur conformation extérieure, la coupe de leur figure, la couleur de leurs yeux, ils peuvent leur ressembler par leur conformation intérieure, apporter en naissant des modifications organiques plus ou moins prononcées, semblables à celles que présentaient leurs parents, et constituant une prédisposition à la même maladie dont ils ont été attaqués. — On en a des exemples dans la transmission des tempéraments, des idiosyncrasies. — Quant aux cachexies qui des parents peuvent passer à leur progéniture, transmissions dont nous ne voyons que trop d'exemples chaque jour, et dont on ne se préoccupe malheureusement pas assez lorsqu'il s'agit de contracter des alliances, ce n'est plus une prédisposition qui passe de l'un à l'autre, c'est une véritable maladie.

§ 7. — *Des professions.*

Il serait long le catalogue des maladies auxquelles prédisposent ou que peuvent produire les *travaux professionnels,* s'il fallait les énumérer toutes. Et cela se conçoit. La diversité de leur objet impliquant la mise en jeu d'organes différents; y en ayant qui, tout en en condamnant plusieurs au repos, en sollicitent d'autres à une activité immodérée, elles doivent, d'après la loi établie ci-dessus, favoriser le développement d'autant de maladies différentes qu'elles créent de prédominances organiques. On peut cependant, dans leur plus grande généralité, ramener les professions à deux classes, selon qu'elles exercent plus particulièrement les facultés de l'entendement, auquel cas elles prédisposent surtout aux maladies aiguës et chroniques des centres nerveux, ou qu'elles exigent de grandes fatigues corporelles, un grand développement de forces physiques, ce qui entraîne à la longue des altérations graves dans les appareils circulatoire, respiratoire et locomoteur.

§ 8. — *Des habitudes.*

Ce que nous venons de dire des professions s'applique également aux *habitudes,* ou fréquente répétition des mêmes actes dans un temps donné. On sait quel en est l'empire. C'est avec raison qu'on les a nommées une autre nature. Cabanis dit que la force de l'habitude est telle qu'on ne passerait pas sans danger du plus mauvais régime au régime le plus sage et le meilleur. Rappelons qu'il est des habitudes détestables, dont la satisfaction répétée conduit directement aux plus graves maladies, aux plus repoussantes infirmités : telle est celle de l'onanisme.

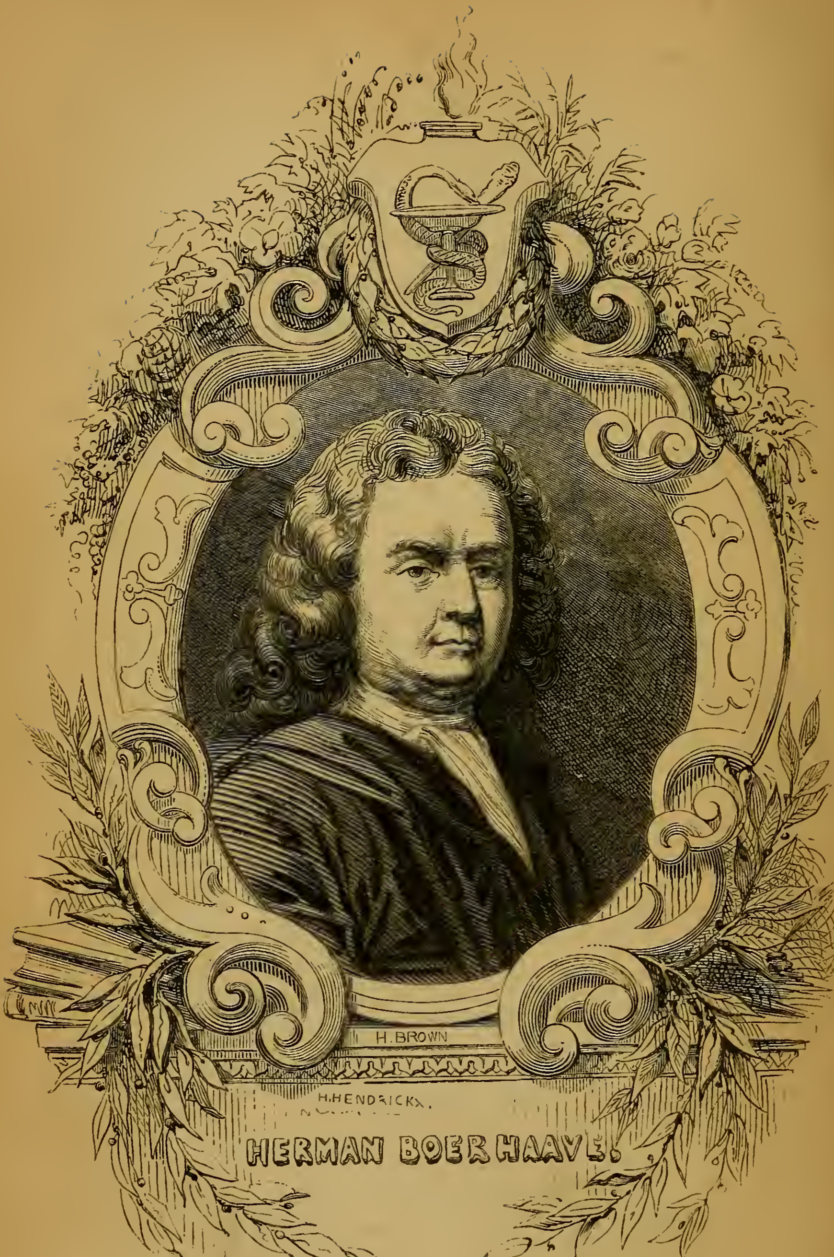
Arrêtons-nous un instant à la part que l'excès ou le défaut d'exercice peuvent revendiquer comme agents pathogénésiques. On comprend qu'il ne serait pas possible de l'assigner d'une

manière absolue. Cependant on peut dire d'une manière générale qu'une fatigue trop grande de corps et d'esprit énerve, conduit à l'épuisement, et communique aux maladies qui y succèdent le caractère le plus grave. Un exercice partiel excessif, en appelant, au détriment des autres, quelques parties du corps en activité, en produit à la longue l'usure et l'altération. Autant un exercice modéré et bien équilibré est favorable, comme cela s'enseigne dans l'hygiène, au maintien de l'harmonie entre les différentes fonctions, autant un exercice violent ou poussé trop loin est incompatible avec elle. Le défaut d'exercice affaiblit aussi les organes; il est une négation de cette première nécessité de la vie, savoir, l'activité. Les veilles trop prolongées, considérées en elles-mêmes et abstraction faite de leur but et de leur destination, ont les mêmes effets que les trop grandes fatigues; seulement par la surexcitation qu'elles entretiennent dans le cerveau, elles prédisposent spécialement aux lésions de cet appareil. Le sommeil trop prolongé congestionne le cerveau, l'engourdit, en diminue l'impressionnabilité, en alanguit les fonctions. On sait quelle opiniâtre insomnie accompagne les affections irritatives du cerveau, quel impérieux besoin de sommeil précède les apoplexies.

Si nous ne traitons pas de la civilisation, des religions, des diverses sortes de gouvernement, de la misère, considérées comme causes de maladies, et si sous ce rapport nous nous écartons de l'exemple donné par des hommes dont nous respectons l'autorité, c'est que ces facteurs nous paraissent être très-complexes, et qu'ils peuvent se décomposer en d'autres facteurs que déjà nous avons examinés et dont nous avons cherché à fixer la valeur nosogénique.

APERÇU DE LA MÉDECINE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.


H. BROWN
H. HENDRICKX.
HERMAN BOERHAAVE.

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE.

APERÇU
DE
LA MÉDECINE
DANS SES RAPPORTS
AVEC LES MALADIES INTERNES;

Par L. Fallot, D. M.
VICE-PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Pour étudier et pratiquer convenablement la médecine, il faut y mettre de l'importance; et pour y mettre une importance véritable, il faut y croire. CABANIS.

II



BRUXELLES,
Société pour l'émancipation intellectuelle,
A. JAMAR, ÉDITEUR.

Art. 2.

Des causes externes en général.

Les agents nosogéniques dont l'étude va nous occuper à présent ont plusieurs propriétés communes par lesquelles ils se distinguent de ceux dont nous venons de traiter et de ceux que nous avons à examiner ensuite. 1° Ils sont généraux, et tous les hommes, en tant que membres de la famille humaine, en subissent indistinctement l'influence ; 2° ils sont extérieurs à l'homme; 3° ils agissent tantôt comme causes prédisposantes, tantôt comme causes occasionnelles, suivant qu'ils agissent avec plus ou moins d'intensité, isolés ou en combinaison avec ceux des autres classes.

Nous divisons les causes générales ou externes en *simples*, n'agissant qu'en vertu d'une seule propriété, et *composées*, influençant l'économie par plusieurs propriétés réunies. Les premières sont peu nombreuses. Indépendamment des corps impondérables et de la pression atmosphérique, on ne peut guère y ranger que les agents mécaniques qui sont plus spécialement du ressort de la chirurgie.

A. DES CAUSES EXTERNES SIMPLES.

§ 1er. — *De la pression atmosphérique.*

Les physiciens ont évalué de 15,000 à 18,000 kilogrammes le poids de l'air atmosphérique que, sous une pression de 0m,760, supporte le poids d'un adulte; chaque variation barométrique d'une ligne augmente ou diminue le poids de 50 kilogrammes. On trouve dans un mémoire de M. Junod (*Revue médicale*, 1834, t. III, p. 350) des recherches très-intéressantes sur les effets de l'air comprimé, d'où résulte qu'une augmentation modérée de

pression, celle, par exemple, d'une demi-atmosphère, donne aux actions organiques plus de facilité, de vigueur et d'énergie; par contre, la raréfaction de l'air s'accompagne d'un sentiment de fatigue, de bourdonnements d'oreille, de vertiges, d'oppression, d'accélération et d'affaiblissement du pouls, de soif et d'hémorragie. Si l'absence complète de vibration sonore, comme au reste celle de toute impression sensoriale, prédispose au sommeil, leur trop grande intensité, surtout quand elle est soudaine, peut causer de graves accidents, rompre la membrane du tympan, paralyser le nerf acoustique et ébranler le cerveau. Les mouvements rapides de l'air, qu'on appelle vents, n'exercent pas comme tels d'autre action que l'air comprimé. Il est à remarquer qu'un faible courant, un vent coulis, impressionne l'économie d'une manière plus sensible que les coups de vent impétueux, les ouragans, etc.

§ 2. — *Du soleil, de la lune et des astres.*

Nous ne nous arrêterons pas sur les influences pathogénésiques que peuvent avoir le soleil, la lune et les astres, non par ignorance ou dédain des curieux travaux auxquels ils ont donné lieu, mais parce que tout se borne jusqu'ici à d'ingénieuses conjectures. Les temps sont passés où, sous le prétexte que tous les grands corps de la nature ont leurs correspondants et leurs subordonnés dans le microcosme humain, le cœur était directement soumis au soleil, le cerveau à la lune (d'où le nom de *lunatiques* donné à ceux dont la cervelle est détraquée), où Mercure présidait aux fonctions génératrices, où Vénus réglait celle des reins, Saturne celles de la rate, etc. Si on les rappelle, c'est pour montrer à quels écarts peut entraîner l'imagination quand elle abandonne la voie des faits, et combien il importe de revenir à ceux-ci pour vérifier les idées que nous puisons à sa source. Sans contredit, comme foyer de lumière et de chaleur, le soleil exerce une immense influence sur la nature organisée; mais en dehors de cette sphère d'action, on ne lui connaît jusqu'ici aucune action nosogénique. On aurait été tenté dans ces derniers temps de rendre à la lune quelque pouvoir spécial sur les phé-

nomènes organiques, mais la haute raison, la vaste science, l'imposante autorité d'Olbers et de M. Arago ont fait taire ces velléités.

§ 3. — *De la lumière.*

La lumière, en tant que lumière, et abstraction faite de la chaleur dont s'accompagne la concentration de ses rayons, n'a guère été étudiée, comme cause pathogénésique, que dans ses rapports avec l'organe de la vue. On sait quelle impression désagréable ou douloureuse une lumière trop vive ou trop soutenue fait éprouver dans l'œil et au pourtour, mais on ne sait pas les accidents extrêmement graves qui peuvent en être la conséquence. J'ai vu plusieurs militaires, revenant de Java, chez lesquels un éclat de foudre avait produit la nyctalopie ou des amauroses complètes. On connaît l'effet de la privation de la lumière sur les plantes ; leur partie verte blanchit, les fleurs languissent, les couleurs pâlissent, la plante s'étiole. Nul doute qu'un effet analogue se produise chez l'homme. On a constaté la fréquence des scrofules chez des individus habitant des lieux obscurs. Pendant le séjour que j'ai fait dans les pontons de Portsmouth, à mon arrivée en Angleterre comme prisonnier de guerre, j'ai eu l'occasion de remarquer que, quelle que fût, à l'époque de leur admission dans ces cachots flottants, la vigueur de la constitution, la force du tempérament des malheureux détenus, il en était peu chez lesquels une captivité prolongée ne produisît des affections strumeuses. La phthisie pulmonaire, qui en était une des expressions, produisait parmi eux les plus effrayants ravages. On comprend que je ne voudrais pas attribuer ce fait au seul défaut d'insolation suffisante, parce que l'humidité et le défaut de renouvellement de l'air, l'insuffisance de la nourriture, le chagrin et d'autres affections dépressives de l'âme pouvaient revendiquer une bonne part dans sa production.

§ 4. — *Du calorique.*

On sait le rôle important que cet impondérable joue dans l'économie vivante, dont, sous forme sensible, il est le plus

énergique stimulant. Les expressions de *chaleur* et de *froid*, n'ayant rien d'absolu se refusent à toute définition.

Le corps humain se complaît le mieux dans une température de + 15 à 22° c. Cependant sans en ressentir aucune incommodité réelle, l'homme bien portant peut en affronter de beaucoup plus élevées; on va jusqu'à le porter à + 35° c. — La chaleur comme le froid peuvent devenir causes de maladie : 1° par leur intensité, 2° par leur durée, 3° par la soudaineté de leur échange. Généralement une chaleur élevée exalte au plus haut degré l'excitabilité des nerfs, fluxionne la peau, provoque la transpiration, accélère le pouls, et donne lieu en conséquence ou prédispose à une foule de perturbations nerveuses et aux maladies de la peau. — Un degré modéré de froid (depuis + 15° c. jusqu'à 0° et même un peu au-dessous) est en général favorable à l'exercice des fonctions chez les personnes bien portantes, mais s'il s'abaisse davantage, il repousse le sang des surfaces externes de rapport, fluxionne les parties sous-jacentes, les viscères, les appareils cellulo-dermeux, ralentit la circulation, donne lieu à de la somnolence, à des oppressions, prédispose aux inflammations pulmonaires, aux rhumatismes, aux hémorragies.

Au reste, il n'est pas possible d'étudier pratiquement l'action du chaud et du froid sur l'économie, en les séparant de cet ensemble d'influences qu'on appelle *climat*. Nous y reviendrons.

§ 5. — *De l'électricité.*

On s'est beaucoup occupé dans les derniers temps de l'électricité et du galvanisme dans leurs rapports avec l'économie vivante, et leur influence sur le système nerveux a été approfondie avec succès. Ces recherches n'ont cependant pas eu jusqu'ici pour la pathogénie les résultats qu'on s'en était promis. On sait que pendant les temps orageux des personnes bien portantes, mais, proportion gardée, beaucoup plus de malades, éprouvent du malaise, des inquiétudes, que d'anciennes douleurs se réveillent, que des phénomènes morbides s'exaspèrent. Du temps du règne de l'ophthalmie dans l'armée, les médecins militaires, qui se sont attachés à l'étude de cette maladie avec

tant d'intelligence, de soins, de dévouement, et en ont poursuivi l'extirpation avec tant de persévérance, de courage et de bonheur, ont eu l'occasion d'en constater quelquefois une grande extension et une aggravation marquée après des nuits d'orage. — La thérapeutique a été plus favorisée que la pathogénie, et chaque jour les médecins font de nouvelles et heureuses applications de ces agents au traitement des maladies.

§ 6. — *Du magnétisme.*

L'influence du magnétisme sur la production, la marche et la guérison des maladies a dans le temps beaucoup occupé le grand monde, toujours avide du nouveau et du merveilleux; mais en dehors des points où le magnétisme touche à l'électricité, rien d'utile n'a été découvert et les adeptes en ont été pour leurs espérances deçues.

B. CAUSES EXTERNES COMPLIQUÉES.

§ 1. — *De l'air atmosphérique.*

S'il fallait prendre au pied de la lettre tout ce qu'on a dit de l'influence de l'atmosphère sur la production des maladies, on serait dispensé, en quelque sorte, d'y chercher une autre source. C'est une espèce de boîte de Pandore, moins le fond. En effet, il n'est pas de maladie, ou peu s'en faut, dont on ne l'ait accusée d'être l'auteur ou le complice. Et cependant, remarquez-le bien, malgré l'universalité et la spontanéité de cette opinion chez les masses, elle est bien loin d'être prouvée. Sans doute il est beaucoup de maladies auxquelles il serait impossible d'assigner une autre cause qu'un principe malfaisant, ou plutôt une condition morbifique, invisible, intangible, impossible à constater physiquement et chimiquement, recélée par l'atmosphère. Sans doute, à la suite de variations atmosphériques brusques et soudaines, on a vu survenir des affections épidémiques qu'il était permis logiquement de leur attribuer. Et cependant des médecins célè-

bres, faisant à juste titre autorité, après avoir voué une partie de leur existence à noter et recueillir les changements survenus dans l'air ont déclaré à la fin de leur carrière n'avoir jamais pu établir, entre eux et les maladies survenues à leur suite, la moindre corrélation plausible.

Quoi qu'il en soit, et sortant d'une voie entourée d'obscurité, voyons quelles sont parmi les modifications de l'air celles qui peuvent prédisposer ou exposer à des maladies.

Elles peuvent se réduire à quatre : la température, dont nous avons déjà parlé ; l'état hygrométrique ; celui de mouvement et de repos ; le mélange avec des corps étrangers.

Tout au rebours de l'opinion généralement reçue, la statistique nous apprend que par les temps humides les maladies, quoique fort communes, sont moins graves et moins fatales que par un temps sec, et que c'est surtout pendant la réunion du froid à la sécheresse que les épidémies les plus meurtrières s'observent et que la mortalité est la plus grande. Souvent on a vu survenir des maladies graves à la suite d'un passage brusque et rapide d'un temps pluvieux et sombre à un temps sec et serein. — D'autre part on connaît l'influence funeste exercée, surtout dans les régions équatoriales, par la succession de pluies abondantes à une longue sécheresse. Du rapprochement de ces faits il sera permis peut-être de conclure que toute variation brusque de l'état hygrométrique de l'air est nuisible à la santé.

Un air enfermé, stagnant, se vicie. Les éléments qui le constituent n'étant pas à l'état de combinaison, mais à celui de simple agrégation, ne pourrait-il pas se faire qu'en vertu de la différence de leur pesanteur spécifique, ils se séparassent à la longue par le repos? Une agitation modérée de l'air est salutaire, non-seulement en favorisant le mélange de ses éléments constitutifs, mais encore en remplaçant par une quantité nouvelle et pure celle qui était viciée. L'action, légèrement excitante, qu'elle produit sur l'appareil tégumentaire externe appelle les fonctions de celui-ci à l'exercice.

On manque jusqu'ici d'observations exactes sur l'action des vents au point de vue nosogénique; cependant dans nos climats on sait que les vents humides et froids, ceux du nord et

de l'ouest, sont les plus contraires aux organes respiratoires.

On connaît la composition de l'air atmosphérique (= 79 azote + 21 oxygène + quelques atomes en quantité variable d'eau et d'acide carbonique). Tout ce qui en change la composition en diminue la respirabilité. On conçoit que par l'effet de l'électricité une partie de son oxygène puisse se combiner à son azote, d'où résulterait un gaz irrespirable, mais cela n'a pas encore été constaté. — L'air peut servir de véhicule à une foule de corps qui en altèrent la pureté. Tous ne sont pas également à craindre. Il en est dont l'effet est topique et se borne à l'irritation de la membrane muqueuse des voies respiratoires ; telles sont les poussières de toute espèce : d'autres sont absorbés dans les poumons, transportés par le torrent circulatoire et produisent des effets variables suivant leur nature : d'autres enfin, en arrivant en contact avec le sang, s'y attaquent, en dissocient les éléments et y communiquent une action délétère. — Le séjour prolongé d'un grand nombre d'hommes dans un espace relativement étroit imprime à l'air les propriétés les plus nuisibles. On connaît l'histoire de ces malheureux prisonniers renfermés dans un cachot à Calcutta, en 1756, et dont il en périt 122 dans la seule nuit que dura leur reclusion. Percy rapporte un fait analogue ; des prisonniers russes entassés dans une cave pendant la nuit qui suivit la bataille d'Austerlitz y périrent au nombre de 260. On sait la catastrophe arrivée aux assises d'Oxford, à celles d'Old-Bailey. — Et malgré l'évidence de la participation de la viciation de l'air dans des cas semblables, les analyses n'ont pas encore pu découvrir quelle en est la nature, et ne fût-ce l'odeur nauséabonde et suffocante qu'il répand et qui révèle à nos sens la présence d'un principe hétérogène, on serait encore à se demander si c'est à la privation d'oxygène qu'en sont dues les propriétés léthifères.

Le méphitisme des fosses d'aisance, des cloaques, des égouts, des corps en putréfaction, celui qu'exhalent les cimetières ou les caveaux mortuaires fermés depuis longtemps, produisent quelquefois une mort instantanée. C'est une conquête de la raison sur le préjugé, d'avoir éloigné les lieux d'inhumation de l'intérieur des villes et surtout des églises.

§ 2. — *Des saisons.*

En disant quelques mots du rôle des saisons dans la production des maladies, nous tâcherons d'éviter les erreurs qu'on commet souvent dans son appréciation et dans l'adjonction par trop gratuite de facteurs insignifiants ou accidentels.

On pourra voir dans le traité D'HYGIÈNE l'influence que les saisons exercent sur l'économie saine. Au *printemps*, l'homme est généralement plus allègre, plus dispos, plus impressionnable, doué d'un plus grand appétit que dans les autres temps de l'année. Seulement, quelle qu'en soit d'ailleurs la cause (car on peut en mettre plusieurs en avant), il est plus vite fatigué. En *été*, il devient pesant, paresseux; les impressions ont moins de vivacité, le sommeil est plus court, la respiration moins large, l'appétit moins pressant. L'*automne* renferme tous ces phénomènes; on croit avoir remarqué qu'il dispose aux affections tristes, à la mélancolie, au suicide. L'*hiver* est marqué par un besoin impérieux de mouvement et de nourriture, le sommeil est plus long, la respiration plus complète, la nutrition plus active et par là même la force de résistance au froid accrue.

L'influence des saisons sur les maladies et sur la mortalité est incontestable. Résumons ce que nous apprend l'observation [1]. Cette influence n'est pas également évidente pour tous les âges. C'est aux deux extrémités de la vie, chez l'enfance et la vieillesse, qu'elle l'est le plus. Certaines maladies paraissent affectionner surtout certaines saisons. Dans nos climats on remarque au printemps les catarrhes, les rhumatismes, les angines, et en général toutes les affections qui semblent dépendre des changements brusques et étendus de la température et de l'état d'humidité du sol et de l'atmosphère, la mortalité est surtout grande en avril. En été règnent les fièvres éruptives, les dérangements des organes digestifs; pendant les fortes chaleurs on voit apparaître les affec-

[1] Suivant Hippocrate, les peuples habitant des contrées où les changements des saisons sont peu marqués et les variations de température peu étendues, sont énervés, chargés d'embonpoint; leurs articulations sont grosses, mais faibles; toutes les cavités humides, surtout le bas-ventre, etc.

tions du cerveau, le trousse-galant, etc. L'automne offre assez généralement le même ensemble de maladies que le printemps. On dit que pendant sa durée les fièvres typhoïdes dominent et s'exaspèrent. La mortalité est cependant, toutes choses égales d'ailleurs, à m'en rapporter aux statistiques que j'ai sous les yeux, moins forte que pendant la saison estivale. En *hiver*, les maladies sont très-communes, mais en général, si on en excepte toutefois les affections pulmonaires chroniques, peu graves. C'est dans cette saison que les pneumonies catarrhales et les apoplexies font tant de victimes parmi les vieillards. Inutile, sans doute, d'ajouter qu'une foule de conditions locales et personnelles font varier à l'infini, suivent les endroits et les époques, ces résultats généraux, d'ailleurs approximatifs. J'ai vu la fièvre typhoïde régner avec une intensité égale pendant une année entière; la plus meurtrière dont j'aie été témoin éclata en hiver. Le choléra paraît se jouer de tous les changements de saison. D'après M. Quetelet, ce scrupuleux et consciencieux observateur, cet intelligent et fidèle statisticien (*Annales d'hygiène*, VII, p. 384), la plus grande mortalité commune a lieu au mois de janvier, la plus petite en juillet.

§ 3. *Des climats.*

L'effet de la *climature*, par où nous entendons l'ensemble des circonstances physiques attachées à chaque localité, la nature et les productions du sol où elle repose et des eaux dont il est arrosé, cet effet, comme cause nosogénique, a été reconnu dans tous les temps. Nous devons au père de la médecine des observations sur ce sujet, qui malgré leur ancienneté n'ont rien perdu de leur justesse et de leur à-propos. Il suffit de comparer les individus de l'espèce humaine répandus sur la vaste surface du globe pour se convaincre que les habitants de climats à peu près semblables se ressemblent toujours au point de vue physique, quelle que soit la distance qui les sépare. « C'est, dit Blumenbach, dans la structure des continents, la distribution et le cours des eaux fluviatiles, l'étude des phénomènes atmosphériques connus sous les noms de météores aqueux, celle des vents et des débor-

dements des grands fleuves, enfin dans la nature du sol et l'ordre des saisons que le médecin doit chercher les causes générales de la diversité des êtres et des modifications qu'ils éprouvent. »

Non-seulement il est des maladies exclusivement bornées à telle ou telle contrée (la fièvre jaune, la plique, le pian, etc., etc.) et leur permanence aux lieux où se trouve leur berceau dit assez qu'elles sont dues à des causes locales; mais celles qui sont communes à toutes les latitudes empruntent aux influences propres aux pays où elles éclatent d'importantes modifications de phénoménisation et d'intensité, tandis que les endémiques, transportées accidentellement au dehors et sous un autre ciel, ne tardent pas à se dénaturer. « Il en est des maladies comme des végétaux, dit Reydellet, qui ne supportent qu'avec peine les changements de température, et qui, d'abord forts et vigoureux, ne nous offrent bientôt plus que des espèces dégénérées. »

Si nous insistons un peu sur ce point, c'est qu'il nous semble être d'une utilité pratique immédiate. Supposons qu'un médecin exerçant dans notre pays, soit appelé près d'un malade arrivé d'une région équatoriale ou polaire. Comment pourra-t-il instituer un traitement rationnel s'il ne connaît pas les modifications que le climat de l'équateur ou des pôles fait éprouver à l'économie, les changements internes que sous leur influence subissent les organes? Il ne serait pas possible à un médecin, quelque habile et expérimenté qu'il fût, d'exercer son art avec bonheur dans un pays dont il ne connaîtrait pas les localités. Cela dit assez combien sont déraisonnables et ennemis de leur bien-être ces personnages qui, dédaigneux de ce qu'ils ont près d'eux et à leur portée, fatiguent de leurs mémoires à consulter les célébrités de tous les pays.

Il n'y a pas fort longtemps qu'un jeune homme, dont l'inconduite avait décidé les parents à le laisser partir pour les colonies, en revient avec une tuméfaction du foie, de la dyspepsie, de la diarrhée et une éruption squammeuse sur une grande partie du corps. Les moyens employés n'ayant pas produit un effet immédiat assez satisfaisant, il fut convenu qu'on consulterait à..... Le médecin traitant traça aussi exactement qu'il le put le tableau

de la maladie, mais en s'abstenant soigneusement d'émettre une opinion à son égard. Le mémoire à consulter fut soumis séparément à trois célébrités médicales. Tous répondirent dignement à la confiance dont on les avait honorés et firent des réponses, on ne peut mieux raisonnées et irréprochables au point de vue dont chacun d'eux avait envisagé la maladie. L'un déclara la maladie une duodéno-hépatite des pays chauds, et subordonnant le traitement de l'affection cutanée à celui des organes digestifs. recommanda le repos, la diète féculente et lactée, quelques sangsues, des bains tièdes, les gommeux et l'opium; l'autre se prononça pour une simple congestion sans phlogose, et jugea qu'on en triompherait par l'alternative sagement combinée des purgatifs dans lesquels devaient entrer le calomélas, des opiacés et des absorbants; du reste les bains, les frictions, quelques douches sur la tumeur, etc. Un troisième enfin n'y vit qu'une syphilis dégénérée, et, après avoir savamment disserté sur la nature protéique de cette maladie, et avoir cité quelques guérisons de faits analogues, traça au long le traitement qu'on aurait à suivre, et précisa l'époque de l'emploi successif des médicaments qu'il prescrivait dans les diverses phases que la maladie aurait encore à parcourir. Avant le retour de ces réponses, le médecin traitant, persistant dans la médication tonique et analeptique, dont il avait tout d'abord apprécié l'utilité et recommandé l'emploi, avait obtenu une amélioration qui ne tarda pas à conduire à une guérison complète.

On ne peut traiter une maladie rationnellement, car on ne peut l'attaquer dans sa nature, si on ignore les causes sous l'empire desquelles elle est née, et comment les connaître si on ignore l'ensemble des circonstances qui en ont précédé et accompagné l'apparition. « La première chose, dit Hippocrate, que doit faire un médecin en arrivant dans un lieu où il doit exercer son art, c'est d'examiner avec soin son exposition par rapport aux vents, et au lever et au coucher du soleil, etc. » C'est avec la même attention qu'il doit examiner les eaux dont les habitants font usage, si elles sont crues, jaunâtres, etc.; il doit de plus considérer si le sol est sec et nu, ou couvert d'arbres et humide, s'il est enfoncé ou brûlé par des chaleurs étouffantes

ou si c'est un lieu élevé et froid : il doit enfin examiner le genre de vie auquel les habitants se plaisent davantage ; savoir s'ils sont grands mangeurs et grands buveurs et en même temps adonnés à la paresse, ou s'ils aiment au contraire le travail et l'exercice..... Le médecin, poursuit-il, qui sera instruit de toutes ces circonstances, ou du moins de la plupart d'entre elles, sera en état de bien connaître la nature des maladies qui sont particulières à l'endroit qu'il habite, de manière qu'il ne sera ni embarrassé dans son traitement ni exposé aux erreurs que doivent commettre ceux qui négligent ces connaissances.

En resserrant dans le tableau le plus sommaire les maladies auxquelles les climats prédisposent ou qu'ils déterminent, nous trouvons pour la zone torride les éruptions malignes de la peau, les encéphalites dans toutes leurs nuances, les maladies du foie avec toutes leurs complications, les fièvres graves, les diarrhées, les dyssenteries, le choléra ; ces maladies y ont pour caractère d'y faire une explosion plus soudaine et d'y parcourir leurs périodes avec plus de rapidité ; — dans les zones boréales, de nombreuses cachexies, telles que le scorbut, les scrofules, le rachitis, les maladies chroniques de la peau, le crétinisme. On a considéré longtemps cette maladie comme exclusivement propre aux régions alpestres, mais il est prouvé aujourd'hui qu'elle se rencontre partout où se trouvent réunies des conditions semblables à celles des vallées du Piémont.

C'est le lieu peut-être de dire quelques mots d'un fait extrêmement curieux appelé *acclimatement*. Lorsqu'un homme change de pays, de ville, et quelquefois de quartier dans la même ville, il est rare que peu de temps après la translation de sa résidence il ne fasse une maladie plus ou moins grave. Ce fait bien connu n'a pas été toujours bien interprété. Que de fois l'humidité, l'odeur de la chaux dans une habitation neuve n'ont-elles pas été accusées d'un méfait dont elles étaient on ne peut plus innocentes ! Les étudiants, les employés, les ouvriers, les domestiques, qui de la province arrivent à Paris, sont très-communément atteints de fièvre typhoïde entre le cinquième et le quinzième mois de leur nouveau séjour. On sait qu'il y a peu d'étrangers à cette capitale qui n'y soient attaqués de coliques et de diarrhée.

On en a accusé les eaux de la Seine, mais c'est une supposition toute gratuite. J'ai vu des personnes, qui par excès de précaution s'étaient complétement abstenues d'eau, en être attaquées comme les autres. Il est à remarquer que l'indisposition est très-passagère, mais le payement d'un premier tribut n'en affranchit pas pour l'avenir.

Il n'est aucun naturaliste qui n'ait été frappé des modifications imprimées par le sol à tous les êtres qui y sont placés. Tout ce qui a vie revêt un caractère propre, porte une empreinte particulière en analogie avec ce qui l'entoure.

« Sur le territoire habité par chaque nation, dit Cabanis, s'il se rencontre de grandes variétés de sol, on en retrouve toujours la copie, si je puis m'exprimer ainsi, dans certaines variétés analogues, ou dans certaines nuances de structure, de couleur, de physionomie, propres aux habitants des différents cantons. Les hommes de la montagne ne ressemblent pas à ceux des plaines; il y a même des différences notables entre ceux de telle ou telle plaine, de telle et de telle montagne. Les habitants des Pyrénées ont une autre apparence que ceux des Alpes. Les riants et fertiles rivages de la Garonne ne produisent pas la même nature de peuple que les plaines, non moins fertiles et non moins riantes, de la Loire et de la Seine; et souvent dans le même canton l'on remarque d'un village à l'autre des variétés qu'une langue, des lois et des habitudes d'ailleurs communes ne permettent d'attribuer qu'à des causes inhérentes au local. »

Les influences nosogéniques du sol varient suivant qu'il est montueux ou plat. Dans les chaînes élevées, les vallées sont ou ouvertes aux vents et incessamment balayées par eux, c'est là que les rhumatismes et les fluxions de poitrine abondent; ou bien fermées, inaccessibles aux vents et aux rayons du soleil, humides, c'est là que règnent les scrofules, le rachitis, les goîtres, le crétinisme. A notre point de vue, il faut diviser les pays de plaine en sablonneux et en marécageux. Les premiers n'exercent sur l'économie aucune influence spéciale; la chaleur, la sécheresse qui y règnent d'ordinaire ont sur l'économie celle que nous avons indiquée plus haut; les seconds sont féconds en fièvres intermittentes, et quand une grande chaleur favorise la décom-

position des substances organiques renfermées dans les marais, on y voit naître les maladies les plus meurtrières, la peste, les dyssenteries, les fièvres intermittentes pernicieuses, les fièvres malignes et les éruptions éléphantiasiques et lépreuses. Il est bien évident qu'ici encore le sol n'agit pas seul, et que pour la détermination des conditions causales des phénomènes que nous venons d'indiquer, il faut tenir compte des autres circonstances coopérantes.

On ne sait encore rien de l'influence que peut exercer sur la production des maladies la constitution géologique du sol. Tout ce qu'on a avancé jusqu'à présent à ce sujet est purement hypothétique. Peut-être des recherches ultérieures pourront-elles y jeter quelque jour, mais quel qu'en soit le résutlat, on peut dire d'avance qu'il sera sans utilité pratique.

Dans la partie de la pathologie générale où nous sommes engagé, la limite entre elle et l'hygiène est si mal accusée, qu'il est presque impossible de ne pas la franchir à chaque instant. Plus nous avançons dans l'étude des causes, plus les rapports entre ces deux sciences se multiplient, et plus aussi la ligne de démarcation entre elles s'efface. Ce n'est pas cependant la seule difficulté contre laquelle nous ayons à lutter. L'extrême complexité des questions qui surgissent, le nombre sans cesse croissant de termes dont elles se composent, la multitude des facteurs qui concourent à la production des phénomènes auxquels elles se rattachent, jettent dans leur examen une confusion que nous craignons de ne pas pouvoir toujours éviter, à moins d'entrer dans de longs développements. Et cependant notre préoccupation constante, c'est le désir, le besoin d'être court, sans cesser d'être clair. Chargé de guider le lecteur sur un terrain auquel il est tout à fait étranger, nous désirerions de lui en faire connaître les principaux accidents sans le fatiguer.

§ 4. — *Des habitations.*

En traitant des maladies auxquelles peuvent donner lieu les défectuosités des habitations, nous n'avons pas à nous occuper de leur emplacement ni des dispositions à leur donner pour

qu'elles satisfassent aux exigences hygiéniques. Les règles en sont tracées dans le *Traité d'hygiène*. Si ce que nous avons dit des influences pathogénétiques des climats a été bien compris, on pourra en faire l'application au sujet en question, car les habitations sont des climats en miniature. Si petite que soit une localité, elle offre toujours en raccourci les conditions sur lesquelles nous avons insisté. « Le médecin qui arrive dans une ville, dit Hippocrate, doit en examiner avec soin la position, de quelle manière elle est située, car celle qui est exposée au nord n'exerce pas la même influence que celle qui est exposée au midi, et celle qui est exposée au levant que celle qui est exposée au couchant. » Ces préceptes, appliqués ici à une ville, n'auraient pas moins d'actualité s'il s'agissait d'une maison; malheureusement on les perd trop souvent de vue, et quand on construit ou qu'on achète une demeure, on fait bien plus d'attention au pittoresque qu'à la salubrité de la situation. Les influences nosogéniques des habitations, suivant les localités où elles se trouvent, ont été bien étudiées; seulement les conclusions que l'on en a tirées sont trop absolues, parce qu'on n'a pas assez tenu compte de plusieurs circonstances essentielles, telles que les professions qu'exercent les occupants, le genre de vie qu'ils mènent, les aliments dont ils se nourrissent, les passions auxquelles ils s'abandonnent, tous facteurs qui modifient profondément les influences locales.

§ 5. — *Des objets de vêtement et de couchage.*

« Pour se défendre contre l'intempérie des saisons, dit M. Dubois, il n'a pas suffi à l'homme de trouver un abri dans les habitations qu'il s'était construites, il a encore dû protéger ses organes par des *vêtements* appropriés. » Ces couvertures par lesquelles nous cherchons à nous garantir de l'intempérie des saisons peuvent nuire à l'économie, la prédisposer à des maladies ou les déterminer de deux manières : 1° par leur trop ou trop peu de chaleur; 2° par leur appropriation vicieuse. Les vêtements trop chauds donnent à la peau une impressionnabilité exagérée, augmentent sa vulnérabilité aux variations de

l'atmosphère, provoquent des sueurs abondantes souvent âcres, et prédisposent aux affections catarrhales et cutanées. Les vêtements trop légers, soit qu'ils laissent à découvert de larges surfaces, soit qu'ils ne les garantissent qu'imparfaitement, exposent aux rhumes, aux coliques, aux angines, aux diarrhées. — Au point de vue de l'appropriation vicieuse, nous ne signalerons que la constriction, abus qui se soutient malgré les recommandations des médecins et les anathèmes des philosophes, et qui, en se relâchant un peu chez les personnes du sexe, s'est étendu par compensation, sans doute, au nôtre, qui par sentiment de sa dignité, non moins que par raison, aurait dû l'éviter. Cette constriction peut avoir des suites graves, variant suivant les organes sur lesquels elle s'exerce, tels que déformation des membres, surtout chez les jeunes enfants, refoulement et stase du sang dans le cerveau, la poitrine, l'abdomen, phlegmasies pulmonaires, hémorroïdes, avortement.

Les *lits*, les *siéges* peuvent nuire ou par leur trop de dureté ou par leur excès de mollesse. Dans le premier cas, ils pourraient avoir des effets analogues à ceux de la constriction des vêtements; dans le second, qui est le plus commun, la moiteur où ils tiennent le corps, la chaleur qu'ils y concentrent, les sueurs abondantes qu'ils en font couler, d'un côté rendent la peau plus tendre et plus sensible, d'un autre appellent des congestions viscérales, surtout encéphaliques, enfin, soit à cause de l'échauffement des lombes s'étendant jusqu'aux reins, soit à cause de la sortie par la surface cutanée d'une grande quantité d'eau, disposent à la néphrite (inflammation des reins) et aux affections calculeuses.

§ 6. — *Des applications sur la peau et les orifices muqueux.*

Non-seulement, comme le remarque M. Dubois, « la malpropreté de la peau favorise le développement de plusieurs inflammations aiguës et chroniques de la peau, » mais nous croyons pouvoir ajouter qu'elle peut par son excès devenir une véritable cause de cachexie. Celui qui connaît l'importance des dépurations cutanées ne sera pas tenté de nous contredire.

On ne peut donc en principe qu'être favorable à l'usage des bains, dits de propreté (et ce que nous allons dire s'applique également à ceux que l'on emploie dans d'autres vues), mais il est bon de savoir qu'ils peuvent nuire essentiellement, 1° par leur durée, 2° par leur fréquence, 3° par leur inopportunité.

Quant à leur durée, les bains froids trop prolongés, surtout si l'on y reste immobile, accumulent le sang dans les organes internes et peuvent amener instantanément la mort; les bains chauds et trop longs déterminent de même des hypérémies internes, surtout dans le poumon et le cerveau, et même des morts subites; les bains tièdes trop fréquents attendrissent la peau, relâchent les tissus et appellent des écoulements muqueux opiniâtres.

Employés trop fréquemment, les bains froids provoquent à la peau des éruptions papuleuses et pustuleuses, des furoncles que les hydropathes considèrent comme des mouvements critiques et dépurateurs; les bains chauds débilitent et énervent le corps.

Des bains pris dans un moment inopportun, après un repas copieux ou en général pendant le travail de la digestion, pendant la menstruation ou à ses approches, peuvent donner lieu à des indigestions, des congestions cérébrales ou pulmonaires, la rétention ou le flux immodéré des règles.

L'expositionim prudente du corps au froid, au sortir d'un bain chaud, peut arrêter brusquement la transpiration et donner lieu à des accidents graves.

Il suffit de la présence dans plusieurs cosmétiques, tels qu'huiles, pommades, eaux destinées soit à faire pousser soit à teindre les cheveux, de substances âcres et irritantes, de sels plombiques, argentiques, mercuriques, arseniques, pour qu'on en fasse usage avec réserve et précaution, leur absorption pouvant entraîner des conséquences graves. — On peut en dire autant des eaux de senteur employées pour la toilette. Il en est peu dont on connaisse exactement la composition, et, en tout cas, l'excitation qu'elles produisent sur les centres nerveux n'en permet pas impunément l'usage à tout le monde.

§ 7. — *De l'alimentation.*

En abordant l'étude des aliments considérés comme agents nosogéniques, nous devons prévenir qu'il n'en est aucun dont l'influence soit moins absolue et se laisse modifier plus profondément par une foule de circonstances accessoires, telles que l'habitude, l'âge, le tempérament, l'état des organes digestifs et d'autres conditions individuelles. — Sans empiéter sur le domaine de la physiologie et de l'hygiène, qu'il nous soit permis de rappeler qu'un seul aliment, quelle qu'en soit la nature réparatrice, ne suffit pas à la nutrition, et que la variété dans l'alimentation est indispensable à la conservation de la vie.

Nous ne parlerons pas des maladies produites par une abstinence complète, puisqu'elle conduit imperturbablement à la mort. L'histoire de l'exténuation famélique, fort intéressante au point de vue physiologique, ne doit pas nous occuper. Il n'en est pas de même de l'alimentation insuffisante, c'est-à-dire incapable, soit par sa quantité, soit par sa nature, de réparer les pertes de l'économie. — Voici dans leur plus grande généralité les phénomènes qu'elle détermine. Une sensation pénible de vacuité à l'estomac, de faim, qui se perd quand l'abstinence se prolonge et s'échange alors contre celle de répugnance; un sentiment de lassitude et dc faiblesse; pâleur de la face; amaigrissement marqué; aridité de la peau; affaiblissement et ralentissement du pouls. L'abstinence se continue-t-elle encore, gastrite ou gastralgie, syncope, aberrations des sens, défaillance, anémie, scorbut, marasme. — Il ne faut pas oublier que les jeunes enfants, les vieillards et les convalescents supportent difficilement l'abstinence. On croirait avec peine quel déplorable effet exerce chaque jour, sur la durée et l'issue même des maladies, la prolongation indéfinie ou la rigueur excessive de la diète. Chossat en a déjà fait la remarque. Autant l'administration indiscrète ou inopportune des aliments est nuisible dans les maladies aiguës, autant le refus prolongé ou absolu de nourriture est dangereux chez les convalescents ou chez des malades atteints d'affections

chroniques ; il en est de même des hommes de peine, et en général de tous ceux dont l'activité corporelle demande une prompte et abondante réparation. — Si l'insuffisance de l'alimentation était due à la mauvaise qualité, à l'*indigestibilité* des aliments, elle déterminerait des maladies gastro-intestinales dont le caractère varierait suivant la nature des substances ingérées.

La privation rigoureuse ou prolongée de toute boisson a pour effet immédiat une soif ardente, la sécheresse et la chaleur de la bouche et de la gorge, la constipation et la diminution des urines, qui deviennent rouges et brûlantes, la fièvre, etc.

Une alimentation trop abondante, exigeant des organes digestifs un surcroît d'activité, y entretient une congestion qui, sous l'empire de toute cause nosogénique, peut s'élever à l'état de phlegmasie, soit aiguë, soit chronique. Il est à remarquer que les individus voraces sont rarement vigoureux. Il semble que le travail excessif auquel l'appareil de la digestion est incessamment sollicité en vicie le produit et le rende impropre à la nutrition.

Les eaux dures et crues (séléniteuses) paraissent prédisposer aux engorgements lymphatiques et aux scrofules ; les eaux stagnantes, renfermant les détritus d'une foule de substances organiques, peuvent introduire dans le sang les éléments morbifères les plus actifs et les plus pernicieux.

Les boissons alcooliques, dont on fait malheureusement un si grand abus, ont sur l'économie l'action la plus désastreuse, et si par suite de leur volatilité elles n'en étaient pas si promptement éliminées, elles y exerceraient des effets bien plus pernicieux encore. Les buveurs d'eau-de-vie sont exposés surtout aux apoplexies et aux hydropisies. C'est par ces maladies que se termine d'ordinaire leur carrière. La démence, ainsi que le tremblement alcoolique qui y est un acheminement, se remarque souvent chez eux.

Le lecteur nous pardonnera, espérons-nous, d'effleurer seulement un sujet, dont l'approfondissement nous entraînerait beaucoup trop loin et nous conduirait impérieusement à des détails de bromatologie (doctrine de l'alimentation) qui appartiennent plus spécialement à l'hygiène.

§ 8. — *Des facultés intellectuelles et affectives.*

Si nous plaçons les facultés de l'esprit et les mouvements de l'âme parmi les causes nosogéniques générales et externes, c'est que les premières n'entrent en exercice et que les seconds ne surviennent qu'à l'occasion d'impressions recueillies par les sens et perçues par le centre de relation, et qu'il n'est pas d'homme, si inactif et paresseux que soit son entendement, si calme et insensible que soit son caractère, dont l'attention ne soit tenue en éveil, et les affections mises en jeu, par les objets dont il est entouré et qui, ayant tous des rapports avec l'un ou l'autre de ses besoins, excitent nécessairement en lui ou du désir ou de la répugnance.

Non-seulement les émotions vives de l'âme qu'on appelle *passions,* mais encore l'activité ou la contention trop soutenue de l'esprit, prédisposent et peuvent donner lieu à une foule de maladies. Il suffit de se rappeler, que, quelle qu'en soit la source, les sensations s'accomplissent dans le cerveau, de songer aux communications infinies, à la corrélation étroite qui, par l'intermédiaire des nerfs dont il est le centre, lie cet organe aux viscères, pour comprendre que tout ébranlement dont il est le siége doit avoir du retentissement dans le reste de l'économie. Sans admettre en aucune façon, dit M. Royer-Collard, que l'âme et le cerveau soient une seule et même chose, on ne saurait nier, cependant, que tout ce qu'on appelle *affections de l'âme, passions, sentiment*, bien que provenant *peut-être* d'une source immatérielle, se rattache certainement à certains états du cerveau. — Assurément il est impossible que la force active qui est en nous entre jamais en exercice et réagisse consécutivement sur l'économie sans l'intermédiaire du cerveau, sans qu'il se produise par là même une manière d'être particulière de cet organe.—Or le cerveau gouverne et tient sous son empire, en quelque sorte, tous les organes vivants, tous les solides et tous les fluides. Ce mouvement moléculaire qui s'accomplit sans cesse au fond de l'organisme, et que M. Broussais appelle *chimie vivante,* est placé sous

sa dépendance : par conséquent il est impossible aussi qu'une vive et subite affection de l'âme, dans laquelle l'action cérébrale éprouve une modification considérable, n'imprime pas aux divers actes organiques un changement plus ou moins appréciable de ses résultats. C'est ainsi que la face rougit ou pâlit, que des altérations soudaines du sang produisent des ecchymoses par tout le corps, des colorations noires, bleues, jaunes, des hémorragies externes et internes... Ne suffit-il pas d'une pensée qui traverse l'esprit pour produire l'afflux des larmes, l'écoulement du flux prostatique chez l'homme ou du mucus vaginal chez la femme? La peur n'arrête-t-elle pas brusquement les règles? Ne cause-t-elle pas chez quelques individus l'évacuation brusque du mucus intestinal? La pudeur n'empêche-t-elle pas la sortie des urines, etc.? »

Quoi qu'il en soit, faisons un exposé rapide des accidents et des maladies auxquelles expose la perturbation des fonctions cérébrales. — Après des émotions morales vives et soudaines, causées, soit par la joie, soit par la terreur, on a vu survenir des morts subites, des paralysies, des épanchements sanguins dans le cerveau, des aberrations de l'entendement, des mouvements convulsifs, des syncopes, des hémorragies, des flux de ventre, l'ictère, des éruptions cutanées, etc.—La contention d'esprit trop soutenue excite le cerveau, en exagère la sensibilité, produit de l'insomnie, une excessive susceptibilité, des tremblements nerveux ; plus tard elle congestionne le centre sensitif, en alanguit les fonctions, détermine des maladies chroniques dans les viscères, surtout dans ceux de la digestion ; l'hématose est incomplète, la nutrition imparfaite, la peau se sèche et le malade dépérit sensiblement. — Tels sont les traits les plus saillants d'un tableau dont les nuances sont innombrables.

Quant aux espèces pathologiques produites par les passions proprement dites, il nous paraît impossible de les déterminer d'une manière générale, parce qu'elles sont subordonnées : 1° à la nature de la passion, suivant qu'elle est fondée tout d'abord, *a.* sur la douleur ou, *b.* sur le plaisir, ou *c.* secondairement sur la réaction excitée dans l'organisme pour écarter la première : dans le premier cas, la vitalité se concentre sur les viscères; dans le second,

les érections vitales se portent à la périphérie; dans le troisième, après avoir été refoulés vers l'intérieur, les mouvements organiques sont relancés violemment au dehors; 2° à la nature de leur objet : chaque passion exprime un besoin ou plutôt n'en est que l'exagération, chaque besoin émane d'un viscère et en traduit au dehors l'activité; si cette activité est très-prononcée, elle constituera une prédisposition pour une maladie, qui sera différente suivant la fonction du viscère intéressé; 3° à l'état antérieur de l'économie : le même mouvement passionnel n'aura pas les mêmes résultats chez un individu bien portant et chez un malade, chez un vieillard et chez un enfant, chez un jeune homme sanguin et vigoureux, chez une jeune fille délicate et nerveuse et chez un individu lymphatique et peu impressionnable.

Copions ici, afin de mieux rendre nos idées et de reposer agréablement l'attention de nos lecteurs, le beau passage suivant de la *Médecine des passions* de M. le docteur Descuret : « Les maladies produites par les passions sont, à elles seules, incomparablement plus fréquentes que celles qui proviennent de tous les autres modificateurs de l'économie. La moitié des phthisies, tant acquises qu'héréditaires, reconnaissent, en effet, pour cause l'amour et le libertinage. La goutte et les phlegmasies du tube intestinal ne sont, la plupart du temps, que les tristes fruits de l'intempérance, de la gourmandise surtout. Les maladies chroniques de l'estomac, des intestins, du foie, du pancréas et de la rate, sont plutôt dues à l'ambition, à la jalousie, à l'envie, ou à de longs et profonds chagrins. Sur cent tumeurs cancéreuses, quatre-vingt-dix au moins doivent leur principe à des affections morales tristes. On a vu aussi ces mêmes affections produire subitement les dartres les plus rebelles, entre autres le *lichen agrius*. L'épilepsie, la danse de Saint-Guy, les tremblements nerveux, les convulsions proviennent souvent d'une vive frayeur ou d'un violent accès de colère. Lorsque la fièvre lente nerveuse et le marasme, auxquels succombent un si grand nombre d'enfants et d'adolescents, ne sont pas déterminés par la funeste habitude de l'onanisme, nous devons reporter nos soupçons sur la jalousie. La passion de l'étude, surexcitant sans cesse le cer-

veau, au détriment des autres organes, n'amène-t-elle pas encore, chez les personnes qui s'y abandonnent, la dyspepsie, la gastralgie, l'insomnie, le flux hémorroïdal et la susceptibilité nerveuse qui les rend si malheureuses, en même temps qu'elle fait le tourment des êtres qui les entourent?

« D'un autre côté, les trois quarts des morts subites ne sont-elles pas occasionnées par l'ivrognerie, la gourmandise, le libertinage ou la colère?

« Le suicide, ce fléau que l'on voit régner épidémiquement aux époques de corruption et de perturbation sociale, n'est-il pas presque toujours la conséquence de quelque passion fougueuse, ou d'un chagrin secret?

« Enfin, sur 8,272 aliénés admis à Bicêtre ou à la Salpêtrière, dans le cours de neuf années, on trouve, d'après le compte rendu de l'administration des hôpitaux, que la majeure partie de ces infortunés avaient perdu leur raison par suite de violentes passions ou de chagrins trop vivement sentis. »

Art. 3.

Des causes spécifiques.

§ 1er. — *De la contagion, des virus.*

S'il est des expressions en médecine sur la signification desquelles il soit nécessaire de s'entendre, ce sont bien certainement celles que nous avons mises en tête de ce paragraphe.

Les interminables discussions auxquelles ont donné lieu les faits qu'elles sont destinées à désigner, ont en grande partie leur source dans une logomachie. Bien certainement, si avant de s'y engager on avait déterminé avec exactitude les conditions que

devaient remplir les affections morbides qu'elles représentent, un bon nombre de ces discussions auraient été évitées.

Pour ne pas échouer sur le même écueil, fixons-en nettement la signification en commençant par celle de cause spécifique. « Une cause spécifique, dit M. Requin, dont nous adoptons les idées, est un être ayant une existence propre, un être, non pas une modalité, un être occulte, ou même manifeste, un agent réellement distinct du corps vivant où il produit la maladie; un agent qui existe ou qui du moins peut exister isolément hors de ce corps vivant. » On voit tout d'abord en quoi ces causes diffèrent de celles que nous avons déjà étudiées.

La *contagion* est pour nous le transport, sous quelque forme que ce soit, d'un principe virulent élaboré ou sécrété par un individu malade, à un individu sain, reproduisant chez lui une maladie semblable à celle dont il est une émanation et de nouveau transmissible de la même manière. Peu importe que le contact immédiat des deux malades soit nécessaire au transport, ou que des corps intermédiaires, solides, liquides ou gazeux puissent servir de véhicule; dès que la communication a pour agent un virus provenant d'un individu malade et pour résultat une maladie semblable à celle dont ce virus était un produit et de nouveau transmissible, elle constitue une *contagion*. Il y a déjà un grand nombre d'années qu'après avoir défendu cette manière de voir par les faits et le raisonnement, je formulai dans les termes suivants les lois de transmission : *Concentration suffisante du principe morbifère; disposition propre à en subir l'influence chez celui qui est exposé à son action*. En effet, tout ce qui peut étendre, diluer, atténuer le principe contagieux, qu'il soit attaché sur un solide, mêlé à un liquide, ou suspendu dans l'air, en diminue le pouvoir de transmission, et, poussé au delà de certaines limites, l'anéantit complétement. D'une autre part, quelle que soit la maladie contagieuse, il se trouve toujours des individus qui, exposés à son influence, y échappent, ce qui semble impliquer l'absence de réceptivité pour l'agent. « Les causes spécifiques les plus énergiques, dit avec raison M. Requin, ne peuvent être, après tout, que des causes probables, c'est-à-dire des causes qui, du moment où elles inter-

viennent, ne produisent pas leurs effets nécessairement, mais donnent seulement à l'éventualité de ces effets un degré plus ou moins élevé de probabilité. » Mais après avoir vu et réfléchi davantage et avoir analysé un plus grand nombre de faits, j'en suis venu à croire que le second terme de ma loi est superflu, que le premier suffit à l'explication des faits de contagion. J'ai cru reconnaître qu'une concentration, une condensation suffisante du principe était la seule condition nécessaire pour le transport de la maladie. Jusqu'ici j'avais raisonné dans la pensée que certains organismes pouvaient se refuser à l'absorption, que les tissus destinés à cet usage pouvaient oblitérer la voie par où elle devait s'opérer ; je marchais dans le chemin tracé par Bichat, avec lequel il est bien permis d'errer. Aujourd'hui je pense différemment. C'est à la puissance d'assimilation ou d'élimination propre à tout organisme, mais qui est loin d'être la même chez tous et chez le même dans tous les temps, que j'attribue l'immunité dont jouissent quelques individus au contact des maladies contagieuses les plus actives. J'admets que tous les individus qui, sous des conditions d'ailleurs semblables, plongent dans un milieu infecté, en absorbent une quantité égale. Du moment que la puissance du poison, soit par sa masse, soit par son degré de concentration, est inférieure à celle d'assimilation et d'élimination de l'économie, la reproduction de la maladie échoue ; dans le cas contraire, elle s'accomplit. (Ceux qui désireront plus de développements pourront consulter mes *Propositions sur la fièvre typhoïde*. Gand, 1840.) Cette pensée n'est pas sans application à la pratique.

Quoi qu'il en soit, on suppose toujours que le principe contagieux réside dans un corps matériel, qui, pour être transporté, s'attache ou se mêle à un autre corps lui servant de véhicule. Il est à remarquer toutefois que des maladies essentiellement contagieuses peuvent naître *spontanément*, c'est-à-dire sans intervention apparente d'aucun principe contagieux produit par des maladies semblables. Telles sont, par exemple, la variole, la rougeole, la scarlatine, la gale, la rage, la dyssenterie et peut-être aussi la syphilis. Nées de cette manière, elles sont aussi sûrement transmissibles que si elles provenaient d'une origine connue. On a supposé, et M. Chomel incline vers cette supposi-

tion, que sans l'intervention d'aucun principe particulier, le pus, le mucus, la salive, etc., deviennent contagieux par un seul changement de proportion des éléments qui les constituent, et on les a rapprochés sous ce rapport de ces terribles poisons végétaux, dont la chimie ne parvient à extraire d'autres éléments que ceux qui constituent le sucre. Je doute qu'il en soit ainsi, et le choix de l'exemple, dans tous les cas, n'est pas heureux. Tout ce qu'il prouve, c'est l'impuissance des instruments d'analyse dont nous pouvons disposer. Quand un air, chargé de principes infectants, accusant par son odeur repoussante la présence de principes étrangers, déterminant chez ceux qui le respirent des maladies semblables à celles dont les émanations l'ont corrompu, quand cet air, dis-je, est soumis aux expériences eudiométriques, ne donne-t-il pas imperturbablement $\frac{79}{100}$ d'azote, $\frac{21}{100}$ d'oxygène, et une minime quantité d'eau et d'acide carbonique? Et parce qu'on ne peut y découvrir de substances hétérogènes, en conclura-t-on que ses propriétés délétères sont dues à un changement de proportion dans ses éléments?

M. Rochoux a fait des maladies contagieuses une division qui, malgré le vague du caractère de leur second ordre, nous paraît pouvoir être acceptée et en faciliter l'étude, savoir : en *maladies contagieuses par germe,* qui sont la gale, la syphilis, la rage, la variole, la rougeole, la scarlatine; on doit y joindre l'ophthalmie contagieuse : et les *maladies contagieuses sans germe ou dont le germe se détruit facilement,* telles que la peste, le typhus des hôpitaux, le typhus amaril, etc., auxquels nous pensons devoir ajouter la fièvre typhoïde, la dyssenterie, la pourriture d'hôpital, etc. Nous savons bien que le concours de diverses circonstances, mais avant tout de l'encombrement, est nécessaire pour investir ces dernières maladies de la propriété de se transmettre, mais comment l'encombrement agirait-il autrement ici qu'en donnant au produit matériel de ces maladies le degré de concentration nécessaire à sa reproduction? En comparant ces caractères à ceux que nous avons assignés plus haut aux maladies spécifiques, on voit que la contagion les réunit tous.

§ 2. — *Des miasmes.*

Une autre classe de maladies spécifiques est constituée par les miasmes. Nous entendons par là des effluves morbifères nés de la décomposition de substances organiques, tant végétales qu'animales, répandus sur une grande surface et produisant chez les individus qu'ils enveloppent des maladies de même nature.

En comparant cette définition à celle de contagion, on voit tout d'abord quelles sont entre ces deux facteurs nosogènes les analogies et les dissemblances. Tandis que le corps vivant sécrète les principes contagieux, les effluves ou miasmes sont dus à la décomposition des corps privés de vie. Tandis que les maladies contagieuses peuvent se transmettre indéfiniment en passant par plusieurs organismes et ne sont pas nécessairement bornées à une seule localité, les affections miasmatiques sont intransmissibles et n'ont qu'une action locale et circonscrite. Parmi les maladies miasmatiques, la seule, pensons-nous, qu'on ait bien étudiée, c'est la fièvre des marais.

Nous ne reviendrons pas sur les affections méphitiques dont nous avons déjà dit quelques mots plus haut.

§ 3. — *Des venins.*

Nous plaçons dans une troisième classe d'agents spécifiques les venins, substances liquides sécrétées par certains animaux dans l'état de santé, qui, déposées dans un réservoir commun, leur servent de moyens d'attaque et de défense, et, transportées sur d'autres, donnent lieu à des symptômes constamment les mêmes. Analogues aux virus, en tant que produits animaux vivants, ils en diffèrent en ce que la formation n'en est pas liée à un trouble fonctionnel et que les effets n'en sont pas transmissibles par celui qui en a subi les atteintes. Les animaux venimeux ne sont pas communs dans nos latitudes. Parmi les reptiles, on n'a guère que la vipère ; parmi les insectes, les abeilles, les frelons, les guêpes, les punaises, quelques araignées.

§ 4. — *Des poisons.*

En prenant le mot de poison dans son acception la plus large, et l'étendant à toute substance qui, introduite dans l'économie par quelque voie que ce soit, détruit la santé et menace la vie, on voit que les virus, les miasmes et les venins tombent directement sous son application et y ressortissent comme autant d'espèces; mais en en restreignant avec nous la signification à ces substances seules fournies par le règne végétal, animal ou minéral, qui attaquent la santé et la vie de ceux qui en subissent l'action en produisant chez eux des accidents déterminés, toujours les mêmes, mais sans pouvoir se régénérer ou se transmettre ultérieurement, on s'aperçoit qu'ils diffèrent essentiellement 1° de la contagion, en ce que leur formation n'implique pas une maladie préalable et que leur action s'épuise sur le sujet intoxiqué; 2° des venins, en ce qu'ils ne sont pas les produits d'une sécrétion morbide et qu'ils ne se renouvellent pas incessamment; 3° des miasmes, en ce qu'ils ne doivent pas leur origine à la décomposition de matières organiques et que l'air ne leur sert pas de véhicule, mais qu'ils se rattachent étroitement à ces facteurs par leur propriété d'être spécifiques.

Quoique l'action des poisons varie suivant leur nature et que le mécanisme de leur pouvoir destructeur ne soit pas pour tous le même, une condition indispensable de leur activité, c'est leur absorption. Appliquez sur la peau dénudée les poisons les plus violents, un sel arsenical soluble, l'upas ou d'autres substances toxiques également énergiques, recouvrez incontinent la peau d'une ventouse : aussi longtemps que celle-ci restera en place, aucun symptôme d'empoisonnement ne se manifestera, mais ils se déclareront promptement dès qu'elle sera enlevée. Aussi, tout ce qui peut rendre les poisons insolubles en constitue-t-il un antidote.

Nous diviserons, avec M. Orfila, qu'il faut toujours citer le premier quand il est question de toxicologie, tous les poisons en quatre classes, en nous contentant d'indiquer les principaux de chacune d'elles :

1° Les poisons *irritants,* tels que phosphore, iode, acides concentrés, potasse, soude, chaux, ammoniaque, préparations d'antimoine, d'argent, d'arsenic, de cuivre, émétine, coloquinte, gomme gutte, sabine, mancenillier, cantharides, etc.

2° Les poisons *narcotiques :* opium, morphine, jusquiame, acide cyanhydrique, chloroforme, amandes amères, laitue vireuse, solanum, safran, etc.

3° Les poisons *narcotico-âcres :* aconit, belladone, digitale, tabac et son alcali *la nicotine,* qui dans ces derniers temps a acquis une si triste célébrité, ciguë, noix vomique, strychnine, brucine, upas tieuté, upas antiar, ticunas, woroora et curare, champignons, seigle ergoté, vapeur du charbon, etc.

4° Poisons *septiques.* Ici nous retrouvons la plupart des substances dont nous avons parlé à l'occasion des virus, des miasmes et des venins.

Avant de clore ce chapitre, disons quelques mots des *constitutions médicales,* dont, malgré l'ignorance où nous sommes de leur manière d'agir, l'influence comme cause, soit prédisposante, soit efficiente, soit modificatrice des maladies, ne peut pas être méconnue.

§ 5. — *Des constitutions médicales.*

L'observation, qu'en médecine il faut toujours prendre pour guide, acceptant loyalement les faits qu'elle nous livre, si contraires qu'ils soient à nos opinions, et nous gardant bien de les dénaturer ou de les mutiler pour les faire entrer dans le cadre de nos théories, nous apprend qu'en dehors de toute influence contagieuse, miasmatique ou autre cause locale connue, on voit quelquefois à des époques variables, dans les lieux les plus différents, et sous les circonstances les plus diverses, au milieu des conditions atmosphériques les plus dissemblables, toutes les maladies prendre une certaine communauté de physionomie insolite, indice de la participation à leur genèse d'un agent commun. « Il est des époques, dit M. Andral, où les diverses maladies qui sévissent dans un lieu présentent toutes des caractères qu'elles n'of-

frent pas à une autre époque. C'est ainsi qu'il est des temps où la plupart des affections aiguës, qu'on observe dans un pays, s'accompagnent d'une excitation remarquable du système nerveux, d'une vive réaction du système sanguin, tandis que, dans d'autres temps, ces mêmes affections coïncident avec une singulière dépression des forces. Ensuite vous verrez ces affections se compliquer dans leur cours, avec une merveilleuse facilité, de l'inflammation d'un grand nombre d'organes, tantôt donner lieu à un accroissement singulier de quelques sécrétions, soit de bile, soit de mucus. » C'est à cet ensemble de modifications générales, que subissent à des époques indéterminées, dans des localités circonscrites, toutes les individualités morbides, qu'on donne le nom de *constitutions médicales*. Le lecteur voit tout d'abord en quoi elles diffèrent des *constitutions météorologiques,* confondues trop souvent avec elles. « Nous entendons par constitution atmosphérique, dit M. Dubois, cet ensemble de circonstances atmosphériques, qui, par une influence générale, modifie les dispositions individuelles, de telle sorte que les maladies qui en résultent ont toutes des analogies remarquables et que celles qui existaient déjà contractent également des analogies nombreuses. » Il existe donc ici quelque corrélation entre les causes présumées et le résultat observé : c'est dans les conditions physiques de l'air que l'uniformité des caractères morbides peut être cherchée : la constitution atmosphérique et la constitution médicale se lient comme cause et effet, mais si étroites et nombreuses que soient les analogies entre les maladies qui se développent sous leur règne, elles n'en conservent pas moins leur caractère propre et requièrent, sauf quelques modifications, leur traitement individuel. Il n'en est pas ainsi pour les constitutions médicales proprement dites : là, aucune relation de causalité à établir avec des circonstances antérieures. Non-seulement les maladies ont subi, sous l'influence du facteur inconnu, quelques modifications dans leur expression phénoménale, mais encore leur nature intime paraît s'en être ressentie, puisque, « sous l'empire d'une institution médicale donnée, dit M. Dubois, on voit tel moyen thérapeutique, la saignée, par exemple, jouir d'une efficacité qu'on pourrait appeler merveilleuse, dans le cours de toutes les

maladies, et chose singulière! une fois que cette constitution médicale a fait place à une autre, ce même moyen tombe dans un discrédit complet : il échoue complétement, employé dans la même maladie, si même il ne contribue pas à aggraver le symptôme. » — « Une chose dont je suis sûr par une quantité d'observations très-exactes, dit Sydenham, c'est que les espèces de maladies épidémiques, surtout les fièvres continues, diffèrent tellement l'une de l'autre, que la même méthode qui aura été salutaire une année, sera peut-être funeste l'année suivante. »

Le lecteur comprendra, d'après ce court exposé, de quelle importance il est pour le médecin de ne jamais perdre de vue ce point de doctrine quand il s'agit du traitement des malades, but suprême et terme final de la médecine.

§ 6. — *Des parasites.*

Il est quelques êtres organisés appartenant au règne végétal ou fournis par les degrés très-inférieurs de l'échelle animale qui, mis en contact avec le corps de l'homme, s'y attachent, s'y insinuent, s'y développent et y puisent leur moyen de subsistance. On les appelle à cause de cela *parasites*. Leur présence donnant lieu à des maladies, il ne serait pas permis de les passer sous silence. Parmi les premiers, nous ne citerons que les *cryptogames* de la teigne. Le nombre des derniers est grand. Les plus communs, et qu'il sera le plus utile par cela même de connaître, sont les *helminthes,* ou vers, et parmi eux, l'*oxyure vermiculaire*, qui se tient dans le gros intestin et autour de l'anus; l'*ascaride lombricoïde,* occupant de préférence l'intestin grêle; les *tricocéphales,* habitant le commencement du gros intestin, très-fréquents chez les typhisés; les *cestodes,* ou vers solitaires, dont une espèce, celle du *tœnia lata,* est commune dans le midi de la France, la Suisse, la Russie, la Pologne, jusqu'à la Vistule, et l'autre, celle du *tœnia solium,* se rencontre dans le nord de la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne. Il existe aussi une nombreuse classe de vers privés de sexe, mais leur nature spécifique est encore douteuse; ce sont les vers vésiculaires.

Si à l'occasion de l'étiologie des maladies nous sommes entré dans tant de détails, c'est que nous la considérons comme la base la plus sûre de la diagnose et du traitement. La diagnose, comme nous allons le voir, c'est le discernement du caractère propre aux maladies. Or ce caractère propre ne leur vient pas de leurs symptômes seulement; ceux-ci ne nous en font connaître que le siége et la forme, ils ne nous éclairent qu'indirectement sur leur nature. Tout comme, sous les dehors, rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un fripon, de même des affections graves et dangereuses prennent souvent le masque des incommodités les plus légères et les plus inoffensives, et dans l'un comme dans l'autre cas, pour se mettre en garde contre l'erreur, il est bon d'interroger les antécédents.

CHAPITRE III.

DE LA MANIFESTATION DES MALADIES ET DE LA MANIÈRE DE LES INTERPRÉTER.

On ne parvient à connaître les maladies qu'en étudiant bien leur nature propre et celle de leurs espèces et variétés par l'observation de la maladie et de l'état du malade, ainsi que des choses qu'il prend et de celles qui les donnent ; car les maladies deviennent ainsi plus graves ou plus supportables. Nous trouvons encore cette connaissance dans l'ensemble de la constitution de l'air et des différentes parties du ciel, dans chaque contrée, dans les habitudes, le régime, le genre de vie, l'âge du malade, ses discours, ses mœurs, son silence, ses idées, son sommeil ou ses insomnies, ses rêves, les picotements et prurits qu'il ressent : ses larmes, les exacerbations, les déjections, les urines, les crachats, le vomissement, etc. Dans les maladies, il convient d'observer comment elles se succèdent, quels sont les abcès critiques et ceux qui sont mortels ; les sueurs, le froid, les frissons, la toux, l'éternument,, le hoquet, la respiration, les vents rendus par haut et par bas, avec ou sans bruit ; les hémorragies et les hémorroïdes, etc.

HIPPOCRATE.

Tous les phénomènes de la nature annoncent leur existence et établissent leur droit à l'individualité, dans l'espace par la place qu'ils occupent, dans le temps par les actes qu'ils exécutent.

Tout comme l'organisme humain manifeste sa santé par l'in-

tégrité de ses organes et la régularité de ses fonctions, de même il exprime ses maladies par ses lésions matérielles et par les altérations fonctionnelles qui en sont les inséparables compagnes.

Tout comme l'activité fonctionnelle normale de chaque organe ou appareil organique s'exprime par des phénomènes propres et distinctifs, de même leur activité fonctionnelle anormale se traduit par des symptômes caractéristiques.

C'est sur la connaissance de ces lois qu'est fondée la symptomatologie, une des sources du diagnostic, ou discernement du caractère propre et particulier de chaque maladie et de ses différentes espèces.

La diagnose, dans laquelle nous comprenons la prognose, qui n'est en réalité que la diagnose de l'avenir, est sans aucun doute la branche la plus importante de la médecine, puisque la thérapeutique, but définitif de la science, y a son point d'appui principal. Mais (et ceci n'est pas moins encourageant pour le médecin que rassurant pour le malade), c'en est aussi la partie la moins chanceuse quand les opérations en sont conduites avec prudence et habileté.

Pour bien en comprendre les nécessités, étudions-la sommairement 1° dans son objet, 2° dans ses moyens, 3° dans son but.

Son objet est d'assigner à chaque cas donné de maladie son caractère propre pour la différencier de celles qu'on pourrait confondre avec elle, et d'en déterminer, à cet effet, le siége et la nature.

Toutes les circonstances, de quelque nature qu'elles soient, propres à différencier un état pathologique d'un autre sont nommées *signes diagnostiques*. On les divise en *caractéristiques* ou *univoques* et en *communs* ou *équivoques*. Les premiers sont ceux qui suffisent pour faire connaître la maladie ; ils sont qualifiés de *pathognomoniques* quand ils sont du petit nombre de ceux dont l'existence est inséparable de la maladie et ne se présente que chez elle. Une douleur vive et profonde dans le côté, survenue à la suite d'un violent frisson, avec matité de son du côté affecté, gêne de la respiration, toux, expectoration de crachats visqueux, aérés, teints de sang, est caractéristique et pathognomonique d'une pleuro-pneumonie (inflammation du poumon

et de son enveloppe). Les seconds sont ceux qui s'offrent dans beaucoup de maladies sans appartenir en propre à aucune. Les palpitations, les mouvements tumultueux du cœur accompagnent les affections nerveuses aussi bien que les inflammations; la dyspepsie (difficulté de digérer) s'observe dans toutes les affections de l'estomac, etc. On les a divisés aussi en *positifs* et *négatifs*, division bizarre au premier aspect et cependant fondée, et souvent utile dans la pratique. En effet, il est des cas où, à côté de quelques symptômes dont la présence pourrait induire le médecin en erreur, l'absence de quelques autres servira à l'éclairer. Un malade vomit, le médecin est dans le doute sur la cause de ce vomissement : est-ce d'une indigestion qu'il dépend, est-il dû à une névrose de l'estomac, ou provient-il d'une irritation de l'encéphale? le symptôme positif, le vomissement peut être un signe de l'une comme de l'autre de ces affections : cependant la langue n'est pas chargée, il n'y a ni dépravation de goût, ni amertume de la bouche, ni renvois, et c'est ce qui existerait s'il y avait surcharge de l'estomac; il n'y a ni pesanteur, ni embarras de tête, ni vertiges, ni aucun autre indice d'irritation cérébrale; donc le vomissement est nerveux.

Cette manière de parvenir au diagnostic d'une maladie par voie d'exclusion doit toujours être employée avec infiniment de réserve. Autant elle serait sûre, si toutes les modifications organiques dont peut dépendre un phénomène nous étaient bien connues, puisque en les passant successivement en revue on parviendrait à connaître la véritable par l'impossibilité d'admettre les autres, autant elle serait hasardée en présence de l'incertitude qui règne encore à cet égard.

Quand nous disons *nature* de la maladie, nous n'entendons pas par là la nature intime, l'essence; ce genre de recherches, comme nous l'avons déjà fait observer, étant inaccessible à l'observation, n'est pas du ressort des médecins. Nous aurions désiré même de pouvoir nous passer de ce mot, à cause de l'incertitude de son acception et de la multitude de ses significations, suivant les bouches où il passe, mais il est consacré par l'usage, et il a fallu nous y conformer. D'ailleurs, en fixant le sens dans lequel nous allons l'employer, nous espérons d'éviter

toute confusion. La nature de la maladie est pour nous *l'ensemble des attributs qui la constituent.* Voilà comme nous avons pu dire plus haut qu'il y a autant de maladies que de malades. En effet, jamais deux espèces pathologiques identiques n'ont été observées, ou, au moins, n'y a-t-il pas de praticien, quels que soient son âge et l'étendue de sa clientèle, qui en ait rencontré. Nous admettons que, par une opération de notre esprit, nous pouvons abstraire et réunir en groupes quelques phénomènes élémentaires communs à plusieurs maladies, pour en faire une espèce pathologique; mais, en réalité, les combinaisons incalculablement variées que dans chaque cas donné ces mêmes phénomènes forment par le concours de circonstances particulières au cas, lui donnent un caractère individuel. C'est ce caractère qu'il s'agit de saisir, de mettre en relief et d'apprécier. Si simple qu'on se représente un cas de maladie, c'est toujours une complication et un enchaînement de faits amenés par des influences extérieures ou intérieures, empruntant, tant au théâtre où ils se passent qu'aux agents qui les suscitent, une physionomie propre. Or ce sont les traits distinctifs de cette physionomie qu'il faut reconnaître et exprimer. Voilà l'objet de la diagnose.

Les détails très-circonstanciés dans lesquels nous sommes entré à l'occasion de l'étiologie, sur les modifications organiques produites par les agents nosogènes, tant internes qu'externes et spécifiques, nous dispensent d'examiner celles qu'en reçoivent les maladies quant à leur nature. Nous ne pourrions que nous répéter.

L'objet de la diagnose étant bien déterminé, examinons brièvement quels sont ses moyens d'action. Ce sont l'étude des symptômes avec lesquels une maladie se présente (symptomatologie) et l'interprétation, l'évaluation de ces symptômes (séméiotique). Jetons un rapide coup d'œil sur chacune d'elles.

Art. 1er.

Symptomatologie.

Nous entendons par *symptôme* tout phénomène soit statique ou anatomique, soit dynamique ou physiologique, par lequel une maladie manifeste son existence. Comme dans toutes les autres branches de la pathologie, l'école avait introduit dans la symptomatologie une foule de divisions et de subdivisions, dont peu sont dignes d'être conservées. Mais de toutes celles qu'on a proposées, il n'y en a pas de plus bizarre, nous paraît-il, que celle des symptômes en *précurseurs* ou *prodromiques*, dont l'ensemble constitue pour les auteurs *l'imminence* des maladies, et en *actuels* et *constituants;* les premiers étant l'attribut d'un état qui n'est plus la santé, mais qui n'est pas encore la maladie. Quel est donc cet état? Quelle en est la nature? Par où se différencie-t-il de ceux auxquels il sert d'intermédiaire? A quels agents faut-il recourir pour en arrêter les progrès ou en obtenir la rétrocession? De quelle utilité pratique peut en être l'admission? Toutes questions qui ressortent directement du sujet et auxquelles je ne connais pas de réponse. En effet, comme nous l'avons vu plus haut, santé et maladie sont deux états corrélatifs, deux modalités de la vie, se touchant par mille points et entre lesquels une ligne de démarcation exacte ne peut être fixée. On ne remédie certainement pas à cette difficulté par l'invention d'une espèce de zone interposée, neutre, qui n'est ni la santé, ni la maladie. C'est la doubler au contraire, puisque au lieu d'une seule limite, il y en a deux à assigner. C'est ainsi que pendant longtemps on a vu les métaphysiciens s'ingénier pour trouver un intermédiaire, une transition entre l'âme et le corps, sans être arrêtés par la pensée que, quel qu'il fût, il serait immatériel ou matériel, et qu'en supposer l'existence n'était pas lever la difficulté, mais en multiplier les termes.

Aujourd'hui on n'admet généralement plus que deux divisions :

1° celle des symptômes en *locaux* ou *primitifs*, et en *secondaires* ou *généraux*, suivant qu'ils se rapportent à l'organe, foyer initial, ou point de départ de la maladie, ou aux parties auxquelles elle s'est propagée, et 2° celle des symptômes en *subjectifs* et en *objectifs*, suivant que les troubles fonctionnels sont accessibles aux sens de l'explorateur ou ne se révèlent qu'à la conscience du malade. C'est ainsi que la fréquence ou l'irrégularité des mouvements du cœur, l'accroissement ou l'abaissement de la température, etc., sont des symptômes objectifs, parce qu'ils sont appréciables au toucher, tandis que la douleur, les vertiges et autres phénomènes semblables appartiennent aux symptômes subjectifs.

On a tort, et cependant cela n'a lieu que trop souvent, de confondre le *symptôme* avec le *signe*, attendu que ce sont des notions entièrement dissemblables. Tout signe est formé par un symptôme, c'est vrai, mais pour cela tout symptôme n'est pas un signe. Il suffit de se rappeler la définition que nous venons de donner du symptôme pour s'en convaincre. La peau échauffée ou refroidie, le cœur battant avec violence, avec irrégularité sont des faits matériels que tout homme pourvu de sens bien développés peut reconnaître; ils attestent une perturbation dans les fonctions de calorification et de circulation, mais c'est par une opération intellectuelle dont le médecin seul est capable que ces symptômes acquièrent une signification et que leur conversion en signes de pyrexies, d'inflammation, d'anémie, d'hypertrophie de la substance, de rétrécissement ou d'induration des valvules du cœur, peut seule être opérée. Il en est de même des symptômes subjectifs. En tant qu'altération de la sensibilité, la céphalalgie, les vertiges peuvent être perçus par celui qu'ils tourmentent; mais pour les rapporter à la perturbation organique dont ils sont l'expression, il faut autre chose que les percevoir, il faut les juger.

Nous empruntons à Double une ingénieuse comparaison très-propre à faire comprendre la différence entre les symptômes et les signes.

« Les symptômes, dit-il, sont comme les lettres de l'alphabet placées sous les yeux d'un homme qui les voit sans les as-

sembler. Jusque-là, elles n'ont aucune valeur, aucune signification ; mais lorsqu'on les assemble, lorsqu'on combine les voyelles avec les consonnes, on forme des syllabes dont la réunion constitue elle-même les mots, tout comme l'assemblage des mots sous une certaine construction constitue des phrases, et celui des phrases des discours. Il en est de même des symptômes. Ce n'est qu'en les rapprochant, en les combinant de diverses manières, que l'on parvient à en déduire des signes propres eux-mêmes à nous dévoiler la nature de la maladie, les dangers auxquels elle est liée, et les espérances qu'elle permet de concevoir. »

Mais avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un instant pour examiner et, si faire se peut, vider une question fort controversée. Les maladies peuvent-elles exister sans siége organique? des lésions fonctionnelles peuvent-elles avoir lieu sans lésion de texture? Nous ne le croyons pas, non parce que nous ne pouvons pas le comprendre,—à Dieu ne plaise que nous voulions donner notre intelligence pour la limite du possible! —mais parce que c'est contraire à la fois à l'observation et au raisonnement. En effet, jamais à la surface du corps, ou partout ailleurs où les parties sont accessibles à nos sens, on n'a vu de fonction lésée, sans lésion de l'organe chargé de son accomplissement ; jamais on n'a pu parvenir artificiellement à déranger le jeu d'un organe sans agir sur lui matériellement. La pesanteur est une notion abstraite créée par notre esprit comme la vie ; rien n'empêcherait d'abstraire du corps sa pesanteur comme on veut abstraire la vie de l'organisme. Cependant viendra-t-il jamais à l'esprit du physicien de dire que la pesanteur d'un corps peut changer sans qu'il survienne des modifications dans sa densité? de séparer des corps leurs propriétés d'attraction, d'impénétrabilité, etc., pour en faire des êtres particuliers, indépendants? Ce n'est pas seulement absurde en physiologie et en pathologie, c'est désespérant en thérapeutique. Si la vie peut être troublée dans ses actes sans lésion des organes, si elle possède une existence propre et séparée des organes, comment l'atteindre? comment agir sur elle? comment la modifier et en ramener les mouvements à l'état normal? Il n'existe qu'une physiologie rationnelle, utile et pratique, c'est

celle qui attache indissolublement la vie aux organes et les organes à la vie.

Pour faire comprendre à nos lecteurs l'extrême et quelquefois insurmontable difficulté de la séméiologie, il aura suffi de rappeler que les organes où siégent le plus communément les maladies ne sont pas placés à la surface du corps, ni, par là même, directement accessibles aux sens, et que pour en constater l'existence il faut avoir recours à des moyens artificiels. Et encore, malgré l'emploi de ces moyens, il est, dans toutes les maladies compliquées, des altérations fort difficiles à découvrir, soit à cause de la profondeur de leur situation, ou de leur peu d'étendue, soit à cause de la lenteur de la marche et du peu d'intensité du processus morbide qui en a empêché l'expression de retentir au dehors. Et qu'on veuille bien le remarquer : ce sont surtout les affections graves et dangereuses, telles que tubercules, cancers, etc., qui restent ainsi latentes. On ne croirait jamais ce qu'il faut souvent de temps, d'efforts et de patience pour parvenir à arracher à une maladie l'aveu de son existence. Et encore ce n'est pas tout de l'avoir fait parler. Si quelquefois son langage est clair et précis, s'il suffit d'ouvrir l'oreille pour le comprendre, bien souvent il est obscur, confus et a besoin d'être interprété pour acquérir une signification.

Il ressort de ces simples considérations combien est déraisonnable l'oubli dans lequel quelques médecins laissent, et le mépris avec lequel d'autres traitent, les moyens ou instruments par l'emploi desquels on peut parvenir à la découverte des phénomènes pathologiques, que nos sens dénués de leur secours ne peuvent atteindre ; combien par contre est rationnelle la manière d'agir de ceux qui, pour s'assurer de l'état exact des solides et des liquides, et pénétrer le plus avant possible dans les replis de l'organisme, ont recours à tous les procédés chimiques, physiques et mécaniques, etc., qui peuvent les aider dans leurs investigations. Il n'y a pas de données, en apparence si insignifiantes, qui, entre les mains d'un médecin habile et patient, ne puissent acquérir quelque valeur ; c'est en les recueillant avec soin, en les observant avec attention, en les comparant avec discernement dans chaque cas où elles se présentent, en en recherchant la cause

matérielle dans les cadavres de ceux qui succombent après les avoir offertes ,que, d'inaperçue ou négligée qu'elle était, plus d'une est venue occuper une position intéressante dans le diagnostic. Mais pour se livrer à de semblables recherches, ne pas se rebuter devant leur insuccès, ne regretter le temps qu'elles exigent, il faut avoir un dévouement sans bornes à l'humanité, un ardent amour pour son art et une confiance éclairée dans sa puissance et son avenir. Et malheureusement cette réunion de qualités est bien rare !

Il ne peut convenir au plan de cet ouvrage de dresser un tableau symptomatologique des maladies; ce serait entrer dans des détails qu'il ne comporte point; mais il peut être utile d'indiquer d'une manière très-générale les changements pathologiques que nos sens peuvent nous faire connaître, ainsi que les méthodes dont on se sert pour en constater l'existence.

On peut ramener ces changements à trois chefs : 1° l'état des organes; 2° l'état des fonctions; 3° la qualité de leurs produits.

Quant à l'état des organes, nos sens nous renseignent sur l'augmentation ou la diminution de leur volume, de leur température; sur l'altération de leur aspect, de leurs formes, de leur situation, de leur couleur, de leur odeur, de leur résonnance.

Quant à l'état des fonctions, les sens nous font connaître l'augmentation, la diminution, la perversion et l'abolition complète de leur activité.

Et quant aux changements survenus dans le produit des fonctions, à savoir les matières sécrétées et excrétées, si nombreux qu'ils soient, ils peuvent se ranger sous ces quatre classes : la couleur, la saveur, la température, la consistance. On pourrait y joindre leur altération par des matières hétérogènes (Rostan). C'est dans la recherche et l'appréciation de ces changements surtout que le microscope a rendu dans les derniers temps d'inappréciables services à la pathologie.

Les principales méthodes mises en usage pour les constater sont : 1° l'inspection, dont le domaine est circonscrit aux organes situés à l'extérieur ou peu profondément; 2° le toucher pratiqué avec le bout des doigts sur les organes placés aux orifices des

membranes muqueuses; 3° la palpation, qui se fait à l'aide de la main pleine et étendue sur des surfaces assez larges; 4° l'auscultation, appliquée surtout aux fonctions de la respiration et de la circulation; 5° la percussion, moyen précieux pour constater la densité des organes. La combinaison de ces deux dernières méthodes d'investigation, employées avec opportunité et sagement interprétées, est une des plus puissantes ressources du diagnostic. 6° La fluctuation, usitée dans la recherche des épanchements abdominaux, peut servir aussi, étant combinée avec la percussion, à éclairer sur la nature des tumeurs abdominales superficielles.

La reconnaissance de plusieurs liquides étrangers mêlés au sang requiert quelquefois, indépendamment du secours du microscope, celui des réactifs chimiques.

La connaissance du siége d'une maladie étant acquise, les symptômes par lesquels son existence est traduite étant reconnus, il faut procéder à leur évaluation, les convertir en signes. Ceci est du ressort de la *séméiologie*.

ART. 2.

Séméiologie.

Ceux qui admettent avec nous l'identité des notions *organisation* et *vie* comprennent que tout changement dans une fonction accuse une altération de l'organe chargé de l'accomplir, altération grave ou légère, durable ou fugitive, sensible ou inappréciable à nos moyens d'investigation, directe ou consécutive, mais nécessaire et fatale. Chaque fois qu'une fonction est dérangée, on en conclut que l'organe auquel elle est affectée est lésé. Voilà un symptôme converti en signe; c'est l'opération diagnostique dans sa plus simple expression. Cependant, comme

nous l'avons établi plus haut, les affections locales cherchent à s'étendre, c'est-à-dire à jeter la perturbation dans d'autres organes que ceux primitivement atteints ; de là, au lieu d'un symptôme, plusieurs, et ce nombre va toujours croissant à mesure que la maladie se propage. Chaque organe a sans doute sa manière d'exprimer sa souffrance, mais comment, au milieu de ces voix qui se mêlent, se heurtent, se confondent, reconnaître celle de chacun? Que d'hommes, dont l'oreille juste et exercée est blessée par la moindre fausse intonation poussée par une voix ou un instrument isolé, ne l'entendent plus quand elle se perd au milieu d'un morceau d'ensemble, et, l'ayant perçue, ne pourraient dire de quelle voix ou de quel instrument elle vient de partir ! Eh ! combien les cris de douleur des organes sont plus difficiles à saisir et à démêler ! Cependant pour parvenir à un diagnostic certain, il est non-seulement indispensable de les distinguer, mais de les analyser tous, d'en déterminer le point de départ, d'en saisir la succession et l'enchaînement. Et néanmoins quand on y est arrivé, la tâche n'est pas toute remplie, un résultat complet n'est pas atteint. Les mêmes symptômes expriment quelquefois des souffrances de nature différente (nous avons vu que le vomissement accompagne aussi bien l'inflammation qu'une névrose de l'estomac), et par contre des affections de nature dissemblable signalent parfois leur existence par un appareil phénoménal différent ; il suffira d'avoir cité les fièvres intermittentes et la syphilis. Que faut-il faire alors pour sortir d'incertitude? par quelle voie faut-il prendre pour ne pas aboutir à l'erreur? Interroger les circonstances au milieu desquelles les maladies ont apparu et qui ont influé sur leur production ; compter, analyser, évaluer l'action de tous les agents qui ont concouru à les constituer et qui peuvent en modifier la manifestation ; rapprocher, combiner les conditions au milieu desquelles elles sont nées et les symptômes qui en marquent l'existence. Travail immense, devant lequel recule un esprit vulgaire, mais dont la difficulté même plaît aux esprits supérieurs. Cependant n'est-il pas au-dessus des facultés de l'homme? Examinons.

Pour guider l'homme dans la poursuite de la vérité et l'aider à éviter les nombreuses erreurs qui l'offusquent et en encombrent

les abords, le Créateur lui a accordé deux instruments, les sens et l'intelligence : les sens pour recueillir et constater les faits où elle est cachée, l'intelligence pour en opérer l'éclosion et la faire jaillir. Pour répondre à leur destination, les sens doivent être sains, bien cultivés et ne s'exercer que sur des objets placés à leur portée. L'exercice des sens ajoute beaucoup à la justesse et à la rapidité de leurs opérations; une foule de nuances, qui échappent à des sens grossiers ou privés de culture, sont distinctement perçues par des organes cultivés. Les sens ont des bornes; tout ce qui est placé au delà ne leur arrive qu'indistinctement et ne leur donne qu'une aperception confuse, source infaillible d'erreurs. Pour reculer et agrandir la sphère sensoriale, la physique possède des appareils dont la médecine s'est enrichie. On voit tout d'abord l'importance du rôle dévolu aux sens dans la matière qui nous occupe : il est assez beau pour qu'on ne se l'exagère pas, comme cela n'a lieu que trop souvent. Quelque perfection qu'ait un instrument, avec quelque habileté qu'il soit manié, il ne peut être utile en dehors de sa sphère, et celle des sens est purement aperceptive. Aussi leur action, en quelque nombre et de quelque manière qu'ils interviennent, ne peut à elle seule résoudre le plus simple problème de diagnostic. L'intervention de l'intelligence y est nécessaire. Son action commence là où celle des sens s'arrête. Elle ne saisit point directement les symptômes, c'est vrai, elle est de ce chef tributaire des sens; mais elle anime et vivifie la matière qu'ils lui ont livrée. Encore une fois, car nous désirons d'être bien compris, tout diagnostic implique la possession de faits matériels recueillis et fournis par les sens, et la fixation de leur valeur comme signes de la maladie, ce qui est du ressort de l'intelligence.

Mais tout comme l'exercice est nécessaire aux sens pour leur donner de la perfection, l'intelligence aussi a besoin de culture pour acquérir un haut degré de développement et de justesse. Cependant l'intelligence n'est pas une faculté, mais une réunion de facultés, jusqu'à un certain point indépendantes dans leur action. Celles qui me paraissent s'appliquer plus particulièrement au diagnostic, et dont la culture me semble constituer spéciale-

ment à l'éducation clinique, sont l'attention, la mémoire, l'esprit d'analogie et celui d'induction : l'attention, pour ne laisser échapper aucune circonstance d'un cas à examiner ; « l'attention donnée fréquemment, dit Laplace, à une qualité particulière des objets finit par douer les organes d'une exquise sensibilité qui fait reconnaître cette qualité lorsqu'elle devient insensible au commun des hommes ; » la mémoire, afin d'avoir présents à l'esprit le plus possible de points de comparaison ; l'analogie, pour rapprocher les cas douteux d'autres cas à formes semblables de nature connue, à l'effet d'en saisir exactement les rapports de similitude et de dissemblance ; l'induction enfin, pour ne retirer des rapprochements opérés, des comparaisons établies que des conclusions légitimes et logiques. — Si la médecine inductive était enseignée avec plus de soin et appliquée avec plus de sévérité, une foule d'erreurs commises chaque jour dans la pratique et occasionnées par des fautes de diagnostic seraient évitées. « L'induction, l'analogie des hypothèses fondées sur les faits et rectifiées sans cesse par de nouvelles observations, dit Laplace, un tact heureux donné par la nature et fortifié par des comparaisons nombreuses de ces indications, tels sont les principaux moyens d'arriver à la vérité. »

En résumé, le diagnostic puise ses moyens d'action dans l'observation et l'évaluation de tous les phénomènes et de toutes les circonstances qui ont précédé et qui accompagnent chaque maladie. Le but du diagnostic, c'est d'en poser les indications curatives et d'en arrêter le plan général de traitement.

Art. 3.

Des indications curatives.

Nous entendons par indication curative ou thérapeutique le jugement déduit, au point de vue du traitement, de l'ensemble des conditions d'une maladie. On voit de suite en quoi l'*indi-*

cation diffère de la *médication*, avec laquelle dans le langage vulgaire on la confond communément; celle-ci n'est, en effet, que la conséquence de l'autre, l'application à la pratique de l'opinion conçue et du jugement porté. Tout le monde peut faire une médication, prescrire une substance médicamenteuse : c'est par la promptitude et l'assurance avec laquelle ils y vont que brillent les charlatans impudents et ignares : le médecin seul sait saisir une indication et la remplir avec connaissance de cause.

On divise généralement les indications en quatre genres principaux, auxquels les autres peuvent se rapporter comme espèces, savoir : 1° l'indication *fondamentale ;* 2° l'indication *accessoire ;* 3° l'indication *accidentelle*, et 4° l'indication *symptomatique*.

§ 1er. — *De l'indication fondamentale.*

L'indication *fondamentale* se déduit immédiatement de l'idée précise qu'on se fait de la nature d'une maladie. Un homme sur le déclin de l'âge, d'un genre de vie sédentaire, adonné aux plaisirs de la table, y prolongeant son séjour et l'échangeant seulement contre celui de son lit, ayant le cou court, la face et les yeux habituellement rouges, est brusquement atteint de perte de connaissance, ses membres sont frappés de paralysie. Le médecin appelé trouve sa face injectée, sa peau chaude, son pouls large, sa respiration bruyante, et juge avoir affaire à un coup de sang. Il pratique une saignée et remplit ainsi son indication fondamentale, celle de dégager la tête. — Une jeune fille, étant à son époque, se plonge dans un bain; l'évacuation menstruelle s'arrête, des éblouissements, des oppressions, des palpitations surviennent. On applique des sangsues aux parties génitales, on fait prendre des bains de pieds à la moutarde. L'indication qu'on remplit ici, celle de rappeler les règles, est encore fondamentale. Malheureusement la nature de la maladie n'est pas toujours aussi facile à reconnaître, les indications ne sont pas aussi positives que dans les cas cités ci-dessus, et cependant elles n'en sont pas moins fondamentales et pressantes, ni la guérison moins directement subordonnée à leur satis-

faction. — Un homme de cinquante ans, ancien militaire, ayant toujours servi dans les grades subalternes, peu réglé dans sa conduite et ayant amplement payé son tribut à la funeste maladie aux atteintes de laquelle la jeunesse échappe si rarement, se décida à épouser une jeune femme. Avant de contracter mariage, il se soumit à l'examen d'un médecin, qui, ne découvrant actuellement aucun signe suspect, se crut en droit de le rassurer complétement sur son avenir. Peu de temps après son mariage, il lui survint une foule de petites incommodités, de la fatigue dans les membres, de l'essoufflement, des palpitations au moindre exercice, des vertiges, de l'affaiblissement de la vue. Ses amis, comme ses médecins, attribuèrent ces phénomènes à un excès d'empressement près de sa jeune femme, et donnèrent des avis en conséquence. En vain repoussait-il ces reproches, ils n'y en persistaient pas moins. Il s'y joignit bientôt une grande céphalalgie augmentant la nuit, des insomnies causées par les douleurs et un dépérissement marqué. Consulté à cette époque et examinant notre malade avec soin, je reconnus sur le crâne l'existence de plusieurs tumeurs gommeuses et une exostose sur le tibia gauche. On convint d'un traitement spécifique, qui donna de si bons résultats qu'au bout de trois mois environ tous les symptômes avaient disparu. La santé n'a pas tardé à se remettre, et, malgré le grand âge auquel le sujet de cette observation est aujourd'hui parvenu, elle ne s'est pas démentie.

C'est très-souvent beaucoup moins dans l'état actuel des malades qu'aux circonstances commémoratives que cette indication doit être puisée. Il y a trente ans environ, qu'à la suite du débordement considérable de la Meuse, les communes riveraines de ce fleuve à l'aval de Namur furent désolées par des fièvres intermittentes, qui cédaient assez promptement à l'emploi du spécifique antipériodique. Cependant à leur suite, et quand la forme fébrile ne se manifestait plus que rarement, les hydropisies anasarque et ascite se manifestèrent en grand nombre. Un curé de village, cédant aux mouvements d'une charité plus ardente qu'éclairée, ayant découvert dans quelque vieux bouquin la recette d'une potion ou tisane hydragogue, dont l'ellébore noir constituait un des ingrédients, distribuait *gratis* les

espèces nécessaires à sa confection. Des évacuations alvines en suivaient généralement l'emploi, les collections aqueuses se dissipaient fréquemment et la renommée transportait au loin le bruit de ces réussites; mais les individus *guéris* par son intervention ne tardaient pas à se *charger d'eau de nouveau* (et alors la tisane avait perdu son efficacité), ou tombaient dans le marasme. Dans l'un et dans l'autre cas, ils finissaient par succomber et la mort était attribuée à la violence du mal. — Envoyé sur les lieux en qualité de membre de la commission médicale de la province, pour étudier le caractère de l'affection, je crus devoir la rattacher aux fièvres intermittentes qui l'avaient précédée, et jugeai qu'elle était de même nature. — Cette manière de voir ayant été goûtée, l'écorce du Pérou fut largement administrée aux malades et, autant que je me le rappelle, on n'eut plus de victimes à déplorer.

D'autres fois c'est aux habitudes du malade, plutôt qu'à la forme sous laquelle l'affection se présente et au siége qu'elle occupe, que l'indication fondamentale est empruntée. Un jeune homme, de condition aisée, était en proie depuis plusieurs jours à un délire furieux et à d'atroces convulsions qui menaçaient sa vie. Des saignées copieuses, tant veineuses que capillaires, avaient été pratiquées. Quand je le vis, le sang sortait encore avec abondance des nombreuses piqûres des sangsues appliquées à la tête et le long du cou. Cependant plus il perdait de sang, plus il devenait indomptable. En présence de l'insuccès des moyens employés contre l'excitation cérébrale, j'aurais été fort embarrassé moi-même du choix d'une indication curative rationnelle, si un de nos honorables confrères, me prenant à part, ne m'eût initié aux habitudes intempérantes du malade, qui faisait un abus excessif d'alcooliques et n'en était pas à la première atteinte du mal qu'il éprouvait. Dès lors mon opinion fut faite : j'avais affaire au délire des ivrognes, les émissions sanguines ne pouvaient que nuire. — Je proposai le laudanum à haute dose. Le malade s'endormit pendant quelques heures et se réveilla assez calme et sain d'esprit, mais il fut longtemps à se remettre de l'excessive faiblesse à laquelle une médication spoliative trop énergique l'avait réduit.

§ 2. — *Des indications accessoires.*

L'indication *accessoire* ou *adjuvante* a pour objet de combattre des phénomènes qui se rattachent à la maladie principale, mais sans en être des conditions essentielles. C'est ainsi que les purgatifs sont indiqués dans la constipation accompagnant une congestion cérébrale; les antispasmodiques dans les mouvements nerveux qui succèdent à une suppression de règles, etc.

§ 3. — *Des indications occasionnelles.*

L'indication *occasionnelle* ou *éventuelle,* comme son nom l'indique, ne ressort pas de la maladie principale, mais de circonstances fortuites qui viennent s'y joindre. Un pneumonique, étant en pleine sueur, se découvre imprudemment; le lendemain le genou est gonflé, tendu, rouge et douloureux. Quelques sangsues, des cataplasmes sont appliqués autour de l'articulation malade, et tout le cortége épiphénoménal se dissipe et permet de revenir à l'indication fondamentale.

Il arrive quelquefois que l'indication éventuelle l'emporte par son importance sur l'indication causale ou plutôt la remplace. Une jeune fille atteinte d'érésipèle facial, cédant au conseil d'un médicastre, se barbouille la figure d'une pommade saturnine. Vingt-quatre heures après se déclare une fièvre violente, avec délire, vomissement, etc. Des sangsues sont placées au cou-de-pied, des bandelettes vésicantes appliquées aux endroits où siégeait l'érésipèle : celui-ci reparaît et les accidents éventuels se dissipent.

L'appréciation de l'opportunité de cette indication est souvent entourée de grandes difficultés. Un malade est en proie à une phthisie tuberculeuse; un abcès se manifeste à l'anus et donne, en s'ouvrant, naissance à une fistule anale. Faut-il opérer pour obtenir la guérison de cette grave et dégoûtante infirmité ou respecter la dérivation que la nature paraît avoir établie?

§ 4. — *Des indications symptomatiques.*

On appelle indication *symptomatique* celle qui, à défaut de connaissance suffisante de la nature de la maladie pour établir l'indication fondamentale, tend à en combattre les accidents en s'attachant aux plus saillants et plus redoutables. C'est quelquefois la seule ressource qui reste au médecin, car il est malheureusement encore des affections, et, dans le nombre, de très-dangereuses, dont la nature est inconnue et le traitement empirique, et d'autres où l'absence totale de renseignements suffisants ne permet pas de s'y élever; mais c'est toujours une fâcheuse nécessité, parce que la médecine des symptômes est nécessairement incertaine, son effet hasardeux, le même symptôme pouvant être l'expression de maladies différentes dont l'éloignement demande des médications opposées. Après l'ingestion d'un repas, un malade est pris de vomissements incoercibles, d'aliments d'abord, puis de sang. Ce vomissement, quelque grave qu'il soit, peut-il seul, et dans l'ignorance où l'on est de sa cause, régler le choix des moyens pour le combattre? On a fort ingénieusement comparé le médecin qui poursuit les symptômes à un homme dont la montre est dérangée et qui se contente d'en mettre chaque fois les aiguilles à l'heure sans faire remédier au vice de la mécanique, d'où résulte le dérangement.

Ce n'est pas sans danger pour la vie que l'indication symptomatique est imperturbablement poursuivie. J'ai publié, il y a un grand nombre d'années, l'histoire d'un homme qui, ayant fait passer brusquement une éruption cutanée ancienne, éprouva une succession d'affections, incommodes seulement d'abord, mais ensuite assez graves pour menacer son existence, et qui disparurent toutes, pour ne plus revenir, après le retour, en quelque sorte spontané, de l'éruption. Ignorant les antécédents, ainsi que la cause sous l'empire de laquelle ces affections si variées se succédaient, je les traitai d'après leur expression phénoménale, et je m'applaudissais du succès de mes médications, sans me douter

qu'elles ne s'adressaient qu'à un symptôme. La nature, plus sage, plus puissante surtout que moi, produisit à l'aide d'une violente perturbation une crise salutaire dont on comprend sans peine que je respectai les mouvements.

Cependant, hâtons-nous de le redire, ne condamnons pas absolument la médecine des symptômes, c'est souvent la seule ressource qui nous reste dans les maladies incurables. Calmer les douleurs d'un cancéreux, les oppressions d'un anévrismatique, la toux d'un phthisique, c'est déjà remplir une intéressante indication, et en nous apprenant à connaître les caractères des affections supérieures aux ressources de l'art, les récents progrès du diagnostic ont servi la cause de l'humanité. Il est d'ailleurs des symptômes tellement menaçants pour la vie, qu'en les combattant on remplit réellement une indication fondamentale. Que la poitrine d'un pleurétique se remplisse de liquide et que la compression exercée par là sur le poumon fasse naître l'imminence d'une suffocation, en opérant l'évacuation de ce liquide, on ne remplit, à la rigueur, qu'une indication symptomatique, et cependant sans elle la mort serait presque inévitable.

Le plus souvent il est entre les tableaux symptomatiques de maladies de nature dissemblable, des différences suffisantes pour qu'avec un peu d'attention et un peu d'habitude on parvienne à les distinguer : parfois il y a entre elles une telle ressemblance, surtout quand elles occupent le même siége, que si, pour se diriger dans la diagnose, on n'en avait que l'expression phénoménale, on courrait risque de s'y tromper : parfois enfin elles ne sont différenciées que par un seul phénomène, très-insignifiant en apparence, mais qui, saisi à propos, peut devenir un véritable fil d'Ariane pour nous guider dans le labyrinthe où l'on est engagé et nous conduire à une favorable issue. Nous avons communiqué il y a quelque temps à l'Académie de médecine de Belgique l'histoire d'un malade chez lequel se trouvaient réunis, avec une cachexie scorbutique très-avancée, tous les signes d'une ancienne hypertrophie du cœur. L'absence de la voussure précordiale manquait seule au tableau. Frappé de ce fait, reprenant l'analyse de toutes les circonstances de l'état actuel du malade,

les rapprochant de toutes celles dont avaient été marquées les phases que l'affection avait parcourues, nous fûmes conduit à penser que les symptômes cardiaques n'étaient pas la cause de la cachexie et n'exprimaient pas jusque-là une altération organique du cœur. — Cette opinion fut assez heureuse pour triompher, et au bout de quelques mois de traitement par les toniques et les ferrugineux, le malade revint à la santé.

§ 5. — *De l'indication vitale.*

Faut-il admettre avec quelques auteurs une indication *vitale* prise dans l'état des forces, abstraction faite du genre de la maladie et de sa forme? Sans doute; mais ici, comme en beaucoup de points de pathologie générale, il faut bien se comprendre et se mettre d'accord sur le sens des mots. Les forces, dans les corps organisés, ne sont pas un être concret, existant par lui seul et à lui seul, de manière à pouvoir s'accroître ou diminuer séparément, directement. Le mot *force vitale* désigne d'une manière générale l'action produite par les organes; quand celle-ci est languissante, les forces sont en défaut. L'anéantissement des forces, expression équivalente à celle d'anéantissement de l'action organique, c'est la mort. Tout ce qui s'oppose à cet anéantissement contribue à prolonger l'existence. Or, comme sans la continuation de l'existence toute guérison est impossible, c'est à la maintenir qu'il faut avant tout s'attacher. Une hémorragie foudroyante se déclare ; la perte du sang, quelle qu'en soit du reste la cause, entraînerait la cessation de l'action organique; les forces se perdent à chaque instant davantage; on cherche vainement à conjurer l'écoulement du sang par des hémostatiques : alors on a recours à la transfusion; l'introduction d'un sang étranger remplace celui qui s'écoulait, elle procure aux organes une stimulation, à défaut de laquelle ils allaient cesser d'agir. On a rempli par ce moyen l'indication *vitale,* celle par laquelle on empêche la vie de s'éteindre.

Ceci une fois bien compris, il n'y aura plus de danger à se servir du mot de *forces,* et les mots d'*augmentation,* de *dimi-*

nution, d'*oppression*, de *suspension*, de *perversion* de forces, dont on a tant abusé, et qui, faute d'être bien définis, deviennent encore chaque jour entre les praticiens l'occasion de tant de disputes, auront désormais un sens précis et exprimeront des faits dont il importe au plus haut degré au médecin de tenir compte.

CHAPITRE IV.

DE LA PROGNOSE OU PRÉVISION DE L'ISSUE DES MALADIES.

L'objet le plus important pour un médecin est, à mon avis, l'étude du pronostic; quiconque peut déclarer d'avance aux malades les phénomènes présents, les causes passées, prédire l'avenir et suppléer à ce qui est omis, passera pour plus habile et inspirera une confiance telle, qu'on se livrera entièrement à ses soins.

HIPPOCRATE.

Nous définissons le *pronostic*, ou *prognose* d'une maladie, la prévision des changements qui peuvent survenir pendant sa durée. On voit combien cette définition élargit l'acception du mot, qui dans l'usage ordinaire n'exprime que la prévoyance de l'issue d'une maladie, la réponse à la question de savoir si elle aboutira à la guérison ou si elle se terminera par la mort; tandis que nous y comprenons également les rechutes auxquelles elle peut exposer, l'état stationnaire dans lequel elle peut se renfermer et tous les accidents auxquels elle peut donner lieu, soit qu'ils la compliquent, la prolongent et l'aggravent, soit qu'ils en indiquent, en préparent ou en amènent une terminaison heureuse.

Cette connaissance impliquant une compréhension complète de la maladie, on peut dire que la prognose n'est, comme nous l'avons dit plus haut, que le diagnostic de l'avenir.

On entend par *signes pronostiques* tout ce qui dans l'état du malade sert à donner au médecin une connaissance aussi exacte que possible de ce qui arrivera certainement ou probablement dans le cas donné. Nous disons probablement, parce que le grand nombre de problèmes sur lesquels s'exerce la prognose, la variété, la complexité des conditions auxquelles son issue est subordonnée, ne permettent pas d'émettre une opinion trop absolue. C'est pour être appuyés sur des conclusions illogiques ou prématurées, déduites de faits mal observés ou de fausses analogies, qu'on voit chaque jour tant de jugements démentis, de prévisions déçues, d'arrêts cassés par l'événement. Aussi remarque-t-on que plus un médecin est instruit, plus il est circonspect en ce qui touche la prognose des maladies. Et c'est sagesse. Que d'éventualités, dans le cours d'une maladie, en dehors des prévisions, dont on n'a que trop de tendance à le rendre responsable! Combien de fois ne nous est-il pas arrivé de lui entendre imputer des accidents survenus à la suite d'une vaccination, dont les uns, quoique s'y rattachant directement, n'auraient pu être prévenus, tels qu'inflammation étendue et douloureuse du pourtour des piqûres, et dont les autres y étaient complétement étrangers, ou, en accordant qu'ils s'y rattachassent, dont l'apparition était au moins sans aucun rapport avec le faire de l'opérateur, tels qu'ophthalmies, érputions cutanées de plusieurs espèces, tumeurs glanduleuses, etc. Que de mères s'indignent contre le médecin, parce qu'au lieu d'évacuations de ventre il est survenu chez leur enfant des vomissements après l'administration d'un purgatif! Qu'un bain ne produise pas tout le soulagement qu'on en avait espéré, ou qu'au sortir de là le malade se sente fatigué, et on ne manquera pas d'accuser d'incurie ou d'imprévoyance le médecin qui l'a ordonné. M. Chomel le remarque avec beaucoup de justesse. « Si rien, dit-il, n'est plus propre à concilier au médecin la confiance du malade et des personnes qui l'entourent que la prévision du pronostic par les événements, rien n'est plus nuisible pour lui que des erreurs du même genre. » On sait combien l'accomplisse-

ment d'une prédiction de Galien qui, chez un malade atteint d'un transport au cerveau, en avait annoncé la guérison par une hémorragie nasale copieuse et imminente, grandit sa réputation et étendit sa renommée.

Quoique le pronostic semble exercer spécialement son action sur l'avenir, il a cependant une influence directe sur le traitement. En effet, dans la prévision de ce qui peut ou doit surgir, le médecin s'y prépare et avise d'avance aux moyens de combattre les accidents ou d'aider aux mouvements favorables. Prévenus à l'avance, les alentours du malade ne sont ni surpris ni pris au dépourvu par les changements quels qu'ils soient.

Il est des médecins, et c'est peut-être l'effet de la bienveillance de leur nature, qui, déguisant la gravité des cas, l'urgence du danger, prédisent imperturbablement une issue favorable. Les démentis qu'ils reçoivent quelquefois des événements ne portent pas moins de préjudice à leur considération qu'à leur fortune. D'autres, par contre, ceux-ci par une fâcheuse disposition d'esprit, ce qui est un malheur, ceux-là par la suggestion d'un calcul, ce qui est mauvais, assombrissent toujours le tableau, exagèrent le péril et sèment autour d'eux les alarmes et les inquiétudes. Le malade succombe-t-il, le médecin est à couvert, il rappelle avoir prévu, avoir prédit la catastrophe, la maladie était au-dessus des ressources de l'art, il n'en a pas fait mystère, mais que faire contre un mal sans remède? Guérit-il, l'éclat du succès est d'autant plus brillant que la situation était plus sombre; c'est au talent du médecin, à l'habileté de son traitement qu'il faut l'attribuer. Aussi c'est lui qui en retire l'honneur et le profit. Ce n'est pas ainsi qu'agit le médecin honnête et consciencieux. Tout en cachant au malade, pour ne pas aggraver sa situation par des émotions et des angoisses, les craintes qu'elle lui inspire, tout en ménageant la sensibilité de ceux qui lui sont unis par les liens du sang ou de l'amitié, il exprime son opinion avec loyauté et franchise, sans la moindre arrière-pensée d'intérêt personnel, n'excluant jamais de sa manifestation le langage de l'espérance, et y mettant la sage réserve d'un homme qui sait que l'avenir ne lui appartient pas et que fou ou téméraire est celui qui l'engage.

Le pronostic puise ses éléments aux mêmes sources que le diagnostic, à savoir dans l'ensemble des conditions organo-dynamiques des malades. En conséquence, tout ce qui a le pouvoir de changer ces conditions le fait varier. On peut dire généralement que ce sont les modificateurs, rangés par nous dans la classe des causes internes ou individuelles, qui y influent avant tout. Ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, le pronostic est plus grave dans les maladies des vieillards et des enfants en bas âge que dans celles de l'âge adulte; chez les femmes aux époques critiques, pendant la grossesse ou dans l'état puerpéral, que dans d'autres temps; dans les maladies héréditaires que dans les maladies acquises; chez les individus intempérants et déréglés que chez les individus sobres et rangés; chez des hommes poursuivis et talonnés par l'image et la crainte de la mort que chez des caractères calmes et résignés. On peut dire généralement aussi que le pronostic est plus fâcheux dans les maladies chroniques que dans les aiguës; dans les épidémiques que dans les sporadiques; dans les maladies endémiques, quand les individus atteints sont étrangers aux climats où elles règnent, que chez les acclimatés. On sait aussi que certaines maladies sont plus dangereuses en hiver qu'en été et *vice versâ;* dans les climats à température extrême que dans les zones tempérées. Mais en voilà beaucoup plus que nous n'avions l'intention d'en dire, plus peut-être que ne comportait l'esprit de ce travail.

Le but et le terme final de l'étude de la médecine est, avons-nous dit, la guérison ou l'éloignement des maladies. L'ensemble des moyens pour obtenir leur guérison constitue la *thérapeutique;* pour s'en garantir, la *prophylaxie.* Celle-ci peut se borner aux individus, alors on l'appelle privée; quand elle s'étend à des populations entières, on la nomme publique. La prophylaxie appartient à l'hygiène; la thérapeutique est de notre ressort. Nous allons y jeter les yeux.

CHAPITRE V.

DE LA THÉRAPEUTIQUE OU TRAITEMENT DES MALADIES.

> Il n'y a aucun principe fixe de traitement des malades : la guérison s'obtient tantôt par les contraires, tantôt par les semblables, tantôt d'autre manière, sans qu'on puisse dire en vertu de quelle propriété.
>
> HIPPOCRATE.

Les indications curatives prenant leur source dans le diagnostic, c'est avec raison, pensons-nous, que nous écartant de la marche généralement suivie, nous en avons traité dans le chapitre relatif à celui-ci, et fait l'étude avant d'aborder celle de la thérapeutique, qui est pour nous *l'art de remplir ces indications.* Nous avons vu plus haut sous l'influence de quels agents la modalité de la vie qui constitue la santé passe à celle de maladie; nous avons à étudier à présent l'influence de ceux qui peuvent ramener l'organisme de l'état de maladie à celui de santé.

Mais avant d'en aborder l'étude, jetons un rapide coup d'œil sur les méthodes thérapeutiques, considérées dans leur plus grande généralité.

ART. 1er.

Des méthodes thérapeutiques.

Une loi qui domine toute la thérapeutique, c'est que la nature *seule* guérit un grand nombre d'affections et que l'art *seul* ne peut en guérir aucune. *Je te panse*, disait Ambroise Paré, *Dieu te guarisse*. Sans le concours favorable des actes vitaux, les maladies les plus simples sont incurables. Tout comme dans l'état hygiologique les aliments les plus substantiels ne nourrissent qu'autant qu'ils sont en harmonie avec la puissance digestive, de même les moyens thérapeutiques les plus héroïques restent sans effet, si la nature ne répond pas à leur action. « La thérapeutique, comme le dit si bien M. Chomel, n'a pour but que de modifier l'action intime des organes pour obtenir la guérison ou le soulagement des maladies. »

§ 1er. — *De la méthode expectante et agissante.*

Dans le cours de cet écrit, nous avons déjà eu l'occasion de parler de la force médicatrice ; nous avons dit alors ce qu'il fallait entendre par là; nous avons essayé d'en expliquer les actes et de fixer les limites où le raisonnement et l'observation nous ordonnent d'en circonscrire la puissance. Voici comment M. Bouillaud s'exprime à ce sujet : « Un fait constaté par tous les vrais observateurs, c'est que la même puissance, qui préside au maintien de la santé, tend, dans quelques maladies, surtout aiguës, à rétablir l'équilibre rompu et à ramener l'ordre et le rhythme naturel dans les fonctions organiques bouleversées. » C'est sur l'existence de cette puissance que repose la *méthode expectante* ou *négative*. Mais ici, comme il arrive toujours, les systématiques ont été au delà des bornes. De ce que quelques maladies guérissent spontanément, ils en ont conclu qu'il devait en être ainsi de toutes, et fermant les yeux sur cette foule de maux que leur durée aggrave

constamment, ils ont converti l'inaction en règle et en unique loi de la pratique. On voit que cette manière d'agir n'est que du fatalisme en même temps que la négation de l'art. Il est juste toutefois de faire observer que si, spéculativement et en théorie, cette méthode est une complète abstention de traitement, elle ne l'est pas en fait et en réalité. En effet, si dévoué qu'il se montre à la méthode expectante, avec quelque soin qu'il s'abstienne de toute médication qui pourrait troubler la nature dans aucun des actes qu'elle est censée susciter dans un but de guérison, le médecin expectant veille activement à ce que les règles du régime, les lois de l'hygiène soient scrupuleusement observées. Or, celui qui applique à propos le repos et la diète ne peut pas être considéré comme absolument inactif; la diététique, comme nous le verrons plus bas, est un précieux agent de la thérapeutique.

A la méthode *expectante* ou *négative* on oppose la méthode *agissante* ou *positive,* par où nous entendons celle qui emploie des médications actives, énergiques. On l'appelle *perturbatrice* quand elle a pour objet d'imprimer à l'économie une secousse soudaine, brusque, violente, en vue d'opérer un changement quelconque. Ces deux méthodes se concilient parfaitement et, judicieusement appliquées et combinées, elles peuvent rendre les plus grands services, car s'il est des maladies qui d'elles-mêmes tendent à la guérison, et soient, à ce titre, du ressort de la méthode expectante, il n'en est pas une de cette catégorie qui ne puisse, par le fait de causes tantôt évidentes, tantôt inconnues, revêtir tout à coup le caractère le plus grave et le plus menaçant, et tomber alors sous l'application de la méthode agissante. On ne peut donc mettre raisonnablement ces deux méthodes en opposition, moins encore en fixer la valeur *à priori*. Chacune est utile et préférable en son temps, et le choix doit en être abandonné dans chaque cas au jugement et au tact du médecin.

§ 2. — *De la méthode rationnelle et empirique.*

En les envisageant au point de vue de la source où elles puisent leurs éléments, on divise les méthodes thérapeutiques en *empirique* et en *rationnelle*. La première est « celle qui repose unique-

ment sur la connaissance brute de la vertu curative de tel ou tel moyen dont on ignore complétement le mécanisme. » La seconde est « celle qui est fondée sur une connaissance exacte de la nature de la maladie et du mode d'action des moyens qu'on lui oppose. » Ces définitions sont de M. le professeur Bouillaud.

Si la méthode rationnelle ne comportait que les seules médications dont l'appréciation peut se faire *à priori*, elle serait bien pauvre en ressources. En effet, dans l'état actuel des connaissances médicales, il est impossible d'arriver à la détermination exacte des données nécessaires à cet objet. Cependant le petit nombre que nous possédons déjà augmente à mesure que la nature des lésions et le mode d'action de leurs causes sont mieux connus. Quand la physiologie eut démontré naguère que l'absorption est d'autant plus lente et plus incomplète que le système veineux est plus plein, le thérapeutiste comprit que là où les maladies sont occasionnées ou les accidents produits par un défaut d'absorption, la phlébotomie peut être utilement employée. Quand il fut constaté que la gravelle rouge était constituée par des urates, on sentit la nécessité de bannir les substances azotées de l'alimentation des individus atteints de cette affection. La découverte de la conversion de la fécule en sucre au contact des tissus vivants conduisit à la proscription de la nourriture amylacée chez les diabétiques. La constatation de la diminution des globules dans le sang des chlorotiques, rationalisa la médication martiale qui jusque-là avait été empirique dans la chlorose.

Nous pourrions multiplier nos exemples, mais ceux-ci doivent suffire pour justifier l'espoir que nous avons d'en voir incessamment accroître le nombre.

Hors de ces cas, c'est à l'empirisme seul que nous devons la connaissance des agents thérapeutiques (nous parlons exclusivement de ceux qui ont rapport à la médecine interne), non à cet empirisme que Zimmerman a stigmatisé si éloquemment dans le passage suivant : « Un empirique en médecine est un homme qui, sans songer même aux opérations de la nature, aux signes, aux causes des maladies, aux indications, aux méthodes, et surtout aux découvertes des différents âges, demande le nom d'une ma-

ladie, administre ses drogues au hasard, ou les distribue à la ronde, suit sa routine et méconnaît son art; » mais à cet empirisme qui, réunion heureuse de l'observation et de l'expérience, s'appuie sur des *expériences* bien dirigées, s'allie avec le raisonnement, se purifie à son contact et porte le nom d'*empirisme rationnel*. C'est lui qui, saisissant les analogies et les dissemblances des cas nouveaux et de ceux antérieurement recueillis, en déduit l'opportunité ou l'inopportunité d'y appliquer des moyens dont l'expérience lui a fait connaître les vertus. C'est lui qui a généralisé dans les affections périodiques l'usage du quinquina employé seulement d'abord dans les fièvres intermittentes, qui a étendu à tous les accidents dus aux scrofules l'iode, opposé jusque-là au goître seulement, et introduit avec tant de succès ce métalloïde dans le traitement de la syphilis tertiaire. Si la syphilisation artificielle tient un jour les promesses que ses défenseurs font en son nom, c'en sera là encore un des fruits.

Loin d'être incompatibles et exclusives l'une de l'autre, la méthode rationnelle et la méthode empirique peuvent s'unir et se confondre, et elles puiseront dans cette heureuse alliance plus de promptitude et de sûreté.

Art. 2.

Des moyens thérapeutiques.

On comprend sous la dénomination générale de *moyens thérapeutiques*, dit le professeur Chomel, « tout ce qui peut être employé par le médecin pour rétablir la santé des malades. » Nous ajoutons à cette définition, d'ailleurs fort juste, « et soulager leurs souffrances. »

On renferme assez généralement la thérapeutique dans le cercle étroit d'une pharmacie, et pour bien des gens tout le traitement des maladies est dans la prescription de recettes. C'est un malheureux préjugé qu'on ne saurait combattre avec trop de

constance et d'énergie. Il n'est pas une seule maladie peut-être qu'on ne puisse guérir sans avoir recours à l'arsenal pharmaceutique, et il n'en est aucune dans laquelle l'administration de médicaments suffise seule pour faire la cure.

§ 1er. — *De la thérapeutique hygiénique.*

Si l'observation scrupuleuse des règles de l'hygiène est la condition *sine quâ non* du maintien de la santé (voy. le Traité d'hygiène), leur application intelligente et assidue n'en est pas une moins essentielle de la guérison des maladies. Il n'est pas de maladie, soit légère, soit grave, où on puisse les négliger sans de sérieux inconvénients. Toujours et partout les moyens hygiéniques sont des auxiliaires puissants des moyens thérapeutiques, et dans un grand nombre de cas ils peuvent les remplacer sans pouvoir jamais être suppléés par eux. Ce n'est pas la partie la moins difficile du traitement que le maniement des modificateurs hygiéniques, et il en est beaucoup qui n'échouent que parce qu'on n'a pas su en tirer un bon parti, ou parce que, mettant une confiance aveugle dans les agents empruntés à la matière médicale, on les a dédaignés. S'il ne nous était pas défendu par la nature de ce travail d'entrer dans des particularités, combien il nous serait facile de justifier par des exemples ce que nous venons de dire !

Déjà nous avons appris par quel mécanisme l'abus des *six choses*, si improprement nommées *non naturelles*, peut devenir cause, soit prédisposante, soit déterminante de maladie; de plus, nous savons qu'il est un grand nombre d'affections, même graves, où l'éloignement de la cause productrice suffit pour obtenir la guérison. Une contention d'esprit trop soutenue, des travaux intellectuels ardus, peuvent appeler des congestions cérébrales, des vertiges, de la céphalalgie, du trouble dans les fonctions de l'entendement : des distractions agréables, l'interruption des études suffisent souvent, sans l'intervention d'aucun modificateur pharmaceutique, à dissiper ces symptômes et à conjurer le danger dont ils étaient les avant-coureurs. En vain emploierait-on la médication la plus active, la plus énergique; instituerait-on les plus abondantes saignées, aurait-on recours

aux dérivatifs les plus puissants, du moment que le repos le plus parfait de l'esprit n'en seconde pas l'action, tous ces moyens resteront inefficaces. Maintenant combien ne voit-on pas résulter de rechutes, survenir d'accidents pendant la convalescence, à la suite d'une violation quelconque des règles de l'hygiène, de l'abus ou d'un usage intempestif de quelques-uns de ses matériaux! Plus d'un individu meurt poitrinaire qui aurait échappé à cette dure destinée si, pendant sa convalescence d'un rhume, il ne s'était imprudemment exposé au froid. Les gens du monde ne se doutent pas assez généralement de la puissance de la thérapeutique hygiénique, et beaucoup de médecins, tout en la proclamant, ne se montrent pas assez rigides dans la satisfaction de ses exigences. Ils transigent trop facilement avec celles de leurs malades, et par la raison même que la peine ne suit pas immédiatement la transgression, on méconnaît trop souvent leurs étroits rapports de causalité. Pendant la convalescence des maladies accompagnées de grandes pertes matérielles, soit naturelles, soit provoquées, un désir impérieux d'alimentation, un appétit irrésistible, quelquefois une faim vorace se déclare; il est urgent de donner satisfaction à ce besoin de l'économie épuisée, mais que de précautions à prendre, que de tâtonnements à faire, quelle surveillance à exercer pour que la restauration si vivement réclamée et si urgente reste en harmonie, soit en un juste équilibre avec le pouvoir d'assimilation. Lorsque le père de la médecine disait qu'après lui il laissait deux grands médecins, l'eau et la diète, c'est qu'il savait par expérience l'importance de la place que ces deux agents hygiéniques occupent parmi les modificateurs thérapeutiques. Non-seulement l'eau est la plus salubre de toutes les boissons pour l'homme, mais l'art de guérir ne possède aucun moyen plus universellement utile dans les maladies fébriles, rien n'étanche aussi efficacement la soif, qui en constitue un des plus pénibles symptômes. Aussi les malades la désirent-ils vivement. Il ne faut pas en excepter les fièvres typhoïdes, ni même le choléra. On a vu bon nombre d'individus attaqués de ces graves affections, placés de manière à ne pouvoir recourir aux secours médicaux, y échapper rien qu'en buvant de l'eau en abondance. Mais ce n'est pas seulement aux affections

accompagnées de fièvre que l'application en est efficace. La plupart des maladies de la peau sont exemptes de fièvre (exanthèmes chroniques), et il n'en est pas une dans laquelle l'emploi de l'eau fraîche ne produise un soulagement sensible. J'ai souvent eu lieu d'en admirer l'efficacité dans les névroses et surtout les gastralgies, maladies si communes dans toutes les classes de notre société et reconnaissant si souvent pour cause l'usage habituel des boissons chaudes. Chez une jeune femme, d'une constitution grêle, mal réglée et à laquelle par ce motif le fer avait été imperturbablement prescrit, mais sans effet, j'ai vu les douleurs stomacales s'apaiser comme par enchantement et les digestions jusque-là si lentes, si douloureuses, s'effectuer sans aucune sensation pénible, après l'usage de l'eau fraîche continuée pendant quelques semaines. Pour satisfaire au goût ou au caprice des malades, ou pour leur donner une salutaire confiance à l'agent modificateur, je prescris l'eau gazeuse obtenue par le petit appareil gazogène, mais je crois pouvoir affirmer que si quelquefois l'acide carbonique combiné avec l'eau a pu en accroître l'efficacité (ce que je suis loin de contester), dans la grande pluralité des cas il y a été étranger, et les mêmes bons résultats obtenus de l'eau gazeuse ont suivi l'emploi de l'eau de fontaine fraîche et pure.

La thérapeutique trouve un puissant auxiliaire dans un air pur et frais. Il n'est pas d'affection si légère dont un air vicié ou corrompu ne puisse envenimer le caractère. Renouveler l'air de la chambre d'un malade, en ayant bien soin toutefois de le garantir des courants, est une mesure de première importance. Si dans nos hôpitaux, nos prisons, nos églises, nos casernes et en général dans tous les lieux où un grand nombre d'hommes sont habituellement réunis, il existait un système convenable de ventilation, bon nombre de maladies seraient prévenues, bon nombre de décès évités. C'est dans les chambres des enfants atteints de variole, de rougeole ou de scarlatine, dans celles des femmes en couche, qu'un dangereux préjugé entretient surtout une température élevée, inséparable malheureusement d'un air renfermé, et c'est là surtout que le rafraîchissement fréquent de l'air est le plus désirable, le plus nécessaire,

On peut tirer aussi un grand avantage de l'emploi de la lumière solaire, surtout dans les maladies caractérisées par la langueur et la paresse de l'hématose (formation du sang). L'exposition des enfants scrofuleux dans un lieu élevé, bien éclairé et ventilé, devient pour eux un moyen efficace de guérison. Un grave préjugé contre lequel nous ne saurions protester assez, c'est de plonger dans une obscurité profonde des individus atteints d'ophthalmie scrofuleuse et en général tous les ophthalmiques photophobes, c'est-à-dire présentant une sensibilité extrême pour la lumière. On comprend que pour ceux chez lesquels elle existe à un haut degré; il soit convenable d'adoucir l'éclat d'un soleil trop brillant, d'en tamiser en quelque sorte les rayons au travers d'une étoffe légère, mais une soustraction absolue des yeux aux impressions lumineuses, loin d'en amoindrir la susceptibilité, la porte au plus haut degré d'exaltation et a d'ailleurs des inconvénients graves dont ce n'est pas ici le lieu de s'occuper.

La chaleur est aussi un modificateur thérapeutique très-actif. Nous avons déjà dit combien le froid est nuisible aux vieillards, aux enfants, aux convalescents et en général à tous ceux dont la caloricité est languissante. Nous ne saurions trop blâmer l'usage qui prévaut de plus en plus d'exposer les jeunes enfants à toute espèce de température en vue de les endurcir. Cet usage, qui perd de ses inconvénients à mesure que l'enfant s'éloigne du moment de sa naissance et gagne de l'âge, peut en avoir de très-graves pour les enfants à la mamelle. Il est très-nécessaire de les garantir du froid. Il est démontré par des expériences directes que chez les jeunes animaux la production de la chaleur dans un temps donné est beaucoup moindre que chez les adultes et que leur température baisse beaucoup plus rapidement (Edwards). Quand la poule abrite et couve sous ses ailes ses jeunes poussins, quand nos animaux domestiques pressent leurs petits contre leur corps pour les garantir du froid, ils nous donnent des leçons dont nous ferions bien de profiter. C'est aux malades atteints d'affections du cœur ou du poumon que le froid est surtout hostile. « Lorsqu'un individu éprouve un changement de constitution qui diminue sa production de chaleur ou de consommation d'air, il ne peut subir le degré de froid qui auparavant lui aurait été salutaire, sans que

le rhythme de ses mouvements respiratoires en soit tôt ou tard altéré. De là la nécessité, lorsque ces deux fonctions ont éprouvé cette altération, comme dans les cas d'affection organique du cœur ou des poumons, de mettre le malade en rapport avec une température plus douce, soit artificiellement, soit en le faisant changer de climat (Edwards).

Les applications extérieures de la chaleur comme moyen curatif sont fort multipliées; leur utilité s'explique aisément par la propriété qu'elles possèdent de ranimer la faculté de la produire naturellement. Aussi conviennent-elles surtout dans les maladies où la fonction de calorification est enrayée ou languissante, comme dans le choléra asphyxique, les fièvres intermittentes algides, les pertes abondantes de sang, etc.

Le froid ou soustraction du calorique trouve aussi des applications très-étendues en thérapeutique médicale. Le froid, s'il est assez vif, tend à amortir l'activité avec laquelle la chaleur se développe, et le froid humide est, de tous les moyens extérieurs de réfrigération, le plus propre à amener ce changement (Edwards). Les bains froids, les lotions froides sont d'excellents toniques sédatifs; on s'en sert surtout avec avantage dans plusieurs maladies où la sensibilité générale est fort exaltée.

L'état hygrométrique de la chambre d'un malade mérite au plus haut point d'appeler l'attention du médecin. Si trop d'humidité y est nuisible, une trop grande sécheresse a aussi ses inconvénients. C'est une précaution utile de tenir sans cesse dans des appartements étroits ou dans des locaux contenant plusieurs malades, de l'eau pure en évaporation.

Si l'on veut retirer quelques bons effets de l'emploi des remèdes, il ne faut pas surtout négliger les soins de propreté; il convient de changer les malades de linge aussi souvent que ce sera nécessaire, de les débarrasser surtout incontinent de toute pièce d'habillement ou de couchage salie par des excréments, du pus, ou trempée de sueur.

Pour les malades qui peuvent se lever et supporter la station assise, le séjour de quelques heures hors du lit réunit plusieurs avantages essentiels. Sydenham considérait, et avec raison, ce

moyen comme propre à prévenir le délire. Sans vouloir attribuer dans le fait en question un rôle trop éminent à l'exercice, nous devons rappeler que dans les grandes et fatales épidémies de typhus en 1809, 1813 et 1814, la mortalité était moins grande, toutes choses égales d'ailleurs, parmi les malades qui étaient évacués d'un hôpital sur un autre que parmi ceux qui n'en changeaient pas.

Les affections morales, au point de vue thérapeutique, méritent au plus haut point de fixer l'attention et la sollicitude du médecin. On connaît l'influence réciproque du moral et du physique; quelque sensible qu'il soit pendant l'état de santé, il est bien plus évident chez les malades. Que de fois on a vu de légères indispositions revêtir le plus dangereux caractère sous l'empire d'une vive émotion de l'âme! Un jeune réfractaire placé dans notre service, pleinement convalescent d'une fièvre grave, reçoit dans la journée la visite d'un camarade qui lui annonce sa translation prochaine à une compagnie de discipline : un délire furieux se déclare au bout de quelques heures; le lendemain le malade succombe avec un épanchement cérébral. On ne saurait user de trop de précautions, en recommander trop aux personnes qui entourent le lit d'une personne du sexe, surtout les nouvelles accouchées, pour leur cacher l'inquiétude qu'on peut concevoir de leur état. Il est de jeunes médecins, trop novices encore dans la carrière, ou trop naïfs, qui prennent à la lettre les instances des malades pour savoir s'ils sont en danger, ainsi que leur protestation répétée qu'ils sont résignés à tout événement et sans crainte de la mort, et qui se font un cas de conscience de leur dire sincèrement leur opinion alors même qu'elle est défavorable. Eh bien, ce sont ordinairement, je peux même dire presque toujours les plus pusillanimes qui tiennent ce langage ; ce qu'ils demandent, c'est à être rassurés. Si la réponse du médecin n'est pas pour eux un arrêt de mort, elle est la source des plus poignantes angoisses et une des plus insurmontables entraves à la guérison. S'il est une fraude pieuse, celle à laquelle sourient les anges, c'est celle du médecin faisant luire aux yeux d'un mourant un espoir que depuis longtemps il ne partage plus.

Les fastes de la médecine rapportent beaucoup d'exemples de

guérisons obtenues en donnant satisfaction à un besoin passionnel, et il n'est pas un médecin un peu ancien dans la pratique qui ne pût en augmenter le nombre. Tout le monde connaît l'histoire d'Antiochus, périssant d'un amour secret et concentré pour sa belle-mère Stratonice, et rendu à la vie et à la santé par la générosité de Séleucus son père, qui lui céda l'objet de sa passion Les arts, en immortalisant ce fait, ont refoulé sur l'arrière-scène le principal acteur de ce drame intéressant, le médecin Érasistrate.

Mais si la satisfaction d'une passion peut rendre l'harmonie à des troubles fonctionnels dus à son influence, l'excitation d'une passion peut remplir quelquefois aussi des indications thérapeutiques. Un jeune homme, à qui la nature et la fortune n'avaient rien refusé, abusant de leurs dons, était à l'âge de vingt-deux ans complétement blasé sur l'existence. Rien ne l'intéressait plus. Jadis la joie et l'espoir de ses parents, dont il était l'unique héritier, il était devenu le tourment de leur vie. Poursuivi par un ennui qui le minait, il dépérissait à vue d'œil. En vain mettait-on à sa portée toute espèce de distraction, il ne se saisissait à aucune. On chercha à émouvoir en lui la fibre de l'ambition, de l'amour. Efforts infructueux. Le hasard fit vibrer celle de la jalousie. Un de ses jeunes cousins, admis au château, devint l'objet de caresses dont il se montrait depuis longtemps si dédaigneux. Dès ce moment, il changea de conduite; pour contre-balancer et détruire l'ascendant que le nouvel arrivé avait pris dans la maison, il redevint empressé près de ses parents, reprit la culture de quelques talents qu'il avait négligés, accompagna son père dans ses promenades, à la chasse, son appétit revint, sa digestion se rétablit, et au bout de peu de temps il était rendu à une santé complète.

Le règlement de la diète dans les maladies est, comme nous l'avons déjà dit, un objet de la plus haute importance, en même temps que de la plus grande difficulté. « Il y a deux sortes de diète, dit Celse, l'une où le malade ne prend absolument rien, l'autre où il ne prend que ce qu'il convient. » — « L'abstinence et le repos, dit Hippocrate, guérissent une foule de maladies graves. » Souvent ce sont moins les malades eux-mêmes qui

réclament de la nourriture, au contraire, ils y répugnent; ce sont leurs alentours. Épouvantés par l'idée de la faiblesse dont la privation des aliments leur paraît devoir être nécessairement suivie, ils insistent pour qu'il en soit accordé, sans se douter qu'il ne suffit pas de manger pour se nourrir, qu'il faut savoir digérer. Tout en convenant des nombreuses modifications que peut devoir subir la règle par suite de l'état individuel des malades, voici celle que trace M. le professeur Bouillaud : c'est un commentaire, en quelques mots, du précepte de Celse : « 1° Tant que dans une maladie aiguë fébrile vous n'aurez point complétement ou à peu près éteint le mouvement fébrile, ne prescrivez pas le plus léger aliment; 2° lorsque, l'état fébrile étant dissipé, vous pourrez commencer l'usage des aliments, n'en permettez d'abord qu'une petite quantité, prise parmi les plus légers; n'en augmentez la dose que par des degrés bien ménagés, et, s'il faut pécher en pareille matière, que ce soit par *défaut* plutôt que par *excès*. »

§ 2. — *De la thérapeutique pharmaceutique.*

S'il fallait adopter une classification des agents thérapeutiques dont nous allons aborder l'examen, en harmonie avec l'esprit qui domine ce travail, c'est d'après leur action sur l'économie vivante qu'ils devraient être rapprochés. Mais trop de difficultés s'opposent à son adoption; l'action de ces modificateurs est trop complexe, trop variable et quelquefois même trop opposée dans ses résultats d'après les individus ou suivant les espèces pathologiques, pour qu'elle puisse servir de base à une classification méthodique.

Pour se former une idée exacte de la vertu thérapeutique d'une substance, quelques médecins recommandent d'en constater l'action physiologique sur un sujet sain, et du résultat ainsi obtenu, ils concluent à celui qu'on en obtiendra dans des cas de maladie. Nous ne saurions nous rallier à cette manière de voir, et nous considérons l'essai proposé comme ne répondant pas du tout au but qu'on veut atteindre. En effet, il n'est aucune maladie, quels qu'en soient le siége ou la nature, qui ne consiste prochainement dans une altération de la vitalité. Si cette altération

n'existait pas, il n'y aurait pas de perturbation fonctionnelle. Or, l'effet de l'action d'un modificateur quelconque n'a rien d'absolu, il est subordonné à la réaction excitée par son contact dans la matière animée, et variera donc nécessairement suivant les conditions de vitalité de celle-ci, qui, encore une fois, ne peuvent être les mêmes dans l'état de santé et dans celui de maladie.

Quoi qu'il en soit, répétons tout d'abord qu'il y a peu de remèdes dont l'action ne soit complexe : le tartre stibié fait souvent vomir, purge et excite la sueur quelquefois, et ralentit d'ordinaire les mouvements du cœur; l'opium endort souvent, mais chasse quelquefois le sommeil, resserre d'ordinaire le ventre, mais le relâche parfois. Tout cela est subordonné à la modification de la matière vivante qui réagit sur ces diverses substances.

Cela n'a rien, au reste, de surprenant. Qui ne sait que tel aliment, parfaitement supporté par celui-ci, dérange l'estomac de celui-là? Que de gens à qui on prescrit le régime lacté et féculent se trouvent mieux d'un bon rôti ou d'une salaison! Il est de règle que le médecin ordonne le régime; il est d'habitude que chez un convalescent il ordonne ce qu'on appelle des mets légers, mais combien ces prescriptions seraient plus rationnelles, si, au lieu de les emprunter à une pratique routinière, on s'enquérait près du malade de ses habitudes et de ses goûts! Je me suis toujours bien trouvé de cette manière de faire, et je ne sache pas avoir eu à me repentir d'avoir prêté l'oreille à la voix de l'instinct.

Les médecins, moins cependant que les autres hommes, se hâtent trop de conclure de la coïncidence fortuite de quelques faits, à leur dépendance. C'est ainsi qu'on voit chaque jour des remèdes prônés comme héroïques par les uns, à cause des succès qu'ils ont eus entre leurs mains, rejetés par les autres comme inertes, parce qu'ils n'en ont rien obtenu. Qui aura le courage de dresser le catalogue de ceux recommandés naguère contre le choléra? Nous ne doutons pas de la véracité des faits avancés à l'appui, mais infiniment de la légitimité des conclusions qu'on en a déduites.

Ce qui contribue beaucoup à accréditer de fausses notions, ce sont les erreurs de diagnostic. Faute d'attention ou d'expérience

suffisante, on prend une maladie légère pour une affection grave, un catarrhe chronique pour une tuberculose, un ulcère phagédénique pour un cancer, des atteintes d'hystéricisme pour une épilepsie; on en obtient la guérison et on se hâte de proclamer comme d'infaillibles remèdes antiphthisiques, ou anticancéreux, ou antiépileptiques, les substances qu'on a employées. Les progrès sans cesse croissants et la sévérité des exigences du diagnostic rendront ces erreurs de plus en plus rares.

Ce qui y contribue encore, c'est qu'on attribue imperturbablement le fait accompli à l'agent quelconque employé le dernier, sans tenir compte d'une foule de circonstances qui peuvent y avoir influé, de la part que des remèdes administrés antérieurement y ont eue, et de la tendance de quelques affections à s'éteindre et à disparaître au bout de quelque temps quand elles ne sont pas trop contrariées. Ces erreurs sont évidemment volontaires, et ce ne sera pas un médecin sage et prudent qui sera jamais exposé à les commettre.

Les temps sont très-rapprochés de nous, où l'on avait non-seulement un remède pour chaque maladie (et ces temps sont encore dans tout leur lustre pour les charlatans qui les exploitent avec autant d'impudence que d'impunité), mais encore pour chaque symptôme, de façon que plus une maladie était compliquée, plus une recette était longue. Sans égard aux décompositions chimiques que les médicaments pouvaient subir, on en entassait dans la même ordonnance une foule, ayant chacun leur destination comme une lettre qu'on met à la poste. Les progrès de la pathologie, de la pharmacologie et de la chimie ont fait justice de cet abus. Jamais un médecin entendant et pratiquant la médecine des indications ne sera polypharmaque.

Quoique la manière d'agir des médicaments et d'impressionner les organes soit inconnue (mais ni plus ni moins que celle de plusieurs agents hygiologiques), il en est un certain nombre dont l'efficacité contre certaines modifications pathologiques est constatée par une longue expérience et encore constatable chaque jour; tels sont, indépendamment de la saignée, les médicaments dits *spécifiques*, comme le quinquina, le mercure, le soufre, l'iode. Une meilleure direction donnée actuellement aux études

pharmacologiques en fera probablement encore découvrir d'autres. Remarquons dès à présent que les substances, dites *spécifiques,* réunissent à leur vertu spéciale contre certaines espèces maladives la propriété de modifier l'économie en général et de pouvoir être utilisées par conséquent dans d'autres affections que celles dont elles sont considérées comme les antidotes.

Le traitement, comme M. Bayle le remarque avec beaucoup de raison, n'est pas l'emploi de tel remède contre telle maladie, mais la manière de combattre cette maladie en remplissant, par tel moyen qu'on le juge convenable, une indication donnée.

DEUXIÈME PARTIE.

PROFESSION.

Medicis hodie minor quam par est reverentia et minora meritis præmia.

BAGLIVI.

Après avoir essayé de donner dans notre première partie une idée générale et sommaire de la médecine considérée comme science, il nous reste, pour remplir notre programme, à y jeter un coup d'œil comme profession.

Nous avons dit, dans notre *Préface*, qu'aucune profession n'est plus méconnue que celle de médecin, ce qui signifie, dans notre pensée, que l'importance et les difficultés en sont généralement ou ignorées ou mal appréciées. Pour une grande partie du public, le médecin est un homme qui tâte le pouls, regarde la langue et griffonne une ordonnance. Quelque triviale que puisse sembler cette phrase, nous la maintenons parce qu'elle exprime une vérité. On veut bien savoir quelque gré au médecin de sa promptitude à répondre à un appel, de sa ponctualité à rendre

ses visites, de ses attentions, de sa patience, mais on ne voit, on ne comprend rien au delà de la partie matérielle de la profession ; c'est la seule chose qu'on fasse entrer dans l'estimation et la rémunération de ses services. — C'est à rendre à la profession son véritable caractère, à dissiper les fausses notions accréditées à son endroit, à la justifier des calomnies dont elle est poursuivie, que nous allons nous attacher dans le peu de pages dont nous pouvons disposer encore. — Sous l'empire de la même pensée qui a présidé à la rédaction de la première partie de notre travail, nous esquisserons à grands traits le tableau que nous allons offrir à nos lecteurs, en en écartant avec soin tout ce qui l'étendrait sans utilité.

En indiquant dans les *Prolégomènes* l'*objet*, le *but* et les *moyens* de la médecine, nous avons fait remarquer qu'elle comprend l'homme à tous les âges, à toutes les époques et dans toutes les phases de son existence. En effet, le souverain le plus puissant, le plus absolu n'en est pas moins tributaire que le plus humble, le plus ignoré de ses sujets; l'opulent et magnifique propriétaire, que le serf attaché à la glèbe. Elle veille sur les jours de l'homme dès avant sa naissance, l'accueille à son entrée dans la vie par les soins les plus délicats, le défend contre les dangers dont son enfance est entourée, se rend à son appel chaque fois que dans le cours de sa carrière, ou longue ou courte, il invoque ses secours, et lui prépare pour sa vieillesse une existence exempte, autant que possible, d'infirmités. Si ses bienfaits ne sont pas mieux appréciés, si son assistance, prêtée si généreusement, est trop souvent méconnue, c'est qu'il est dans la nature de l'homme d'être ingrat, surtout quand il pense pouvoir l'être avec impunité; le péril passé, on en conteste la réalité pour être dispensé de reconnaissance; *passato il pericolo, gabbato il santo.*

Cependant ce n'est pas au soulagement des maux physiques que se bornent les secours de la médecine. Ses ministres ne sont pas seulement les médecins du corps, ils sont très-souvent aussi ceux de l'âme. Que de soucis, d'espérances, d'inquiétudes, de regrets, de remords leur sont confiés ! Que de secrets, dont au tribunal même de la pénitence on refuse l'aveu, sont

remis à leur discrétion, à leur probité ! Que servirait-il de chercher à les leur cacher ? Ne les pénètrent-ils pas? ne les savent-ils pas avant qu'on en fasse la révélation? Déjà nous avons rappelé le fait d'Érasistrate, surprenant, dans les derniers replis du cœur d'Antiochus, le secret d'un amour qui le conduisait au tombeau. Sans quitter l'histoire ancienne, nous aurions pu y ajouter celui d'Hippocrate, sauvant la vie à Perdiccas, mourant d'un amour secret pour Phylla ; et celui de Galien, arrachant à la mort une dame romaine, succombant à une passion ignorée pour le danseur Pylade. S'il n'est pas, comme dit le proverbe, de grand homme pour son valet de chambre, il en est bien moins encore pour son médecin.

Jusqu'ici cependant nous ne considérons le médecin que dans ses relations privées, mais combien la sphère de sa mission s'agrandit quand nous l'étudions dans ses rapports avec la chose publique ! En effet, il n'est aucune profession dont l'influence sur la société soit plus grande, plus multiple et plus incessante ; aucune dont l'action sur elle soit plus directe et plus intime. — En contact chaque jour avec les hommes de toutes les classes, de toutes les opinions, de toutes les croyances, ayant un accès également facile chez le riche et chez le pauvre, chez le citadin et chez le campagnard, chez l'homme instruit et chez l'ignorant, il connaît exactement l'état moral, les vœux et les besoins de la société, et par l'intimité même et la constance de ses relations et l'ascendant que lui donnent la variété et l'étendue de ses connaissances, la supériorité de sa raison et la solidité d'un jugement mûri par l'habitude de la réflexion, qualités que ses détracteurs les plus ardents n'osent lui contester, le médecin est plus à même que tous les autres de modifier et d'assainir les idées et les sentiments des masses.

En effet, et on ne saurait le répéter assez souvent, parce que c'est généralement méconnu, conserver la santé et guérir les maladies ne sont pas les seuls services que la science médicale ait rendus et continue à rendre à l'humanité. En démontrant que l'homme est tout entier dans son organisation, qu'il ne peut être autre que ce que son organisation lui permet d'être, en l'éclairant ainsi sur sa vraie nature, elle a jeté les fondements de la

seule philosophie solide et détruit une foule d'erreurs et de préjugés qui fourvoyaient l'étude des opérations de l'entendement et des affections de l'âme. « De même, dit Cabanis, que toutes les autres sciences physiques qui s'appuient sur l'observation de la nature, la médecine tend directement à dissiper tous les symptômes qui fascinent et tourmentent toutes les imaginations. En accoutumant l'esprit à ne voir dans les faits que les faits eux-mêmes et leurs relations évidentes, elle étouffe dans leur germe beaucoup d'erreurs qui ne sont dues qu'à des habitudes contraires. Elle détruit particulièrement toutes celles qui se trouvent liées à des absurdités physiques, c'est-à-dire presque toutes les croyances superstitieuses ; et dans le commerce intime de la nature, la raison contracte une indépendance et l'âme une fermeté qu'on a remarquées, dans tous les temps, chez tous les médecins vraiment dignes de ce nom. »

On peut dire, sans être taxé d'exagération, que pour être réellement à la hauteur de son mandat, un médecin doit être initié à toutes les connaissances humaines. Il ne peut pas les approfondir toutes, mais il ne doit en ignorer aucune. Nous avons déjà eu l'occasion de le faire remarquer : l'homme étant incessamment modifié par les milieux où il plonge, l'étude de ces milieux est inséparable de celle de son organisation. Le sol où il marche, l'air qu'il respire, les substances dont il se nourrit, la société où il vit et les institutions qui la régissent, la position qu'il y occupe exercent sur lui des influences dont le médecin doit connaître et évaluer la portée, car il a incessamment à compter avec leurs effets.

Cependant la culture de l'esprit, la possession d'un vaste savoir ne suffisent pas à constituer le bon médecin, il faut y joindre plusieurs qualités essentielles du cœur, telles que l'humanité, la douceur, la patience, mais surtout le courage, non ce courage instinctif, aveugle, bouillant, dû plutôt à l'ardeur du tempérament qu'à la fermeté du caractère, se précipitant au milieu des dangers sans en connaître l'étendue ni en calculer les suites ; mais un courage réfléchi, calme, froid, mesurant avec exactitude la gravité d'un péril, et ne l'abordant pas moins de propos délibéré et sans hésitation. S'il est vrai que le courage

soit l'oubli de soi-même en présence d'une lutte périlleuse, quelle profession en a plus besoin que la nôtre? En effet n'est-elle pas une succession non interrompue de semblables luttes? Les unes surgissent du dehors, les autres s'agitent au cœur même du médecin. Que de combats à livrer chaque jour contre des préjugés enracinés, contre la morgue et le dédain des grands, les obsessions des petits, les rivalités des confrères, l'indifférence dédaigneuse, l'injustice, l'ingratitude du monde! Que de fermeté et de prudence il faut pour les soutenir avec avantage et en sortir avec honneur! Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer les cas où chaque jour le courage du médecin est mis à l'épreuve. De combien de séductions n'est-il pas entouré, à combien de sollicitations n'est-il pas en butte pour lui faire rendre des services qui répugnent à son honneur et à sa délicatesse? Et quand ces sollicitations se convertissent en ordres émanés du pouvoir, quelle force d'âme il faut pour résister! Larrey proclamant l'innocence d'un grand nombre de soldats que d'injustes soupçons de l'empereur Napoléon menaçaient d'une mort infamante, nous en offre un magnifique exemple. Croit-on qu'il fallût moins de courage alors pour s'exposer à la disgrâce du chef de l'empire que pour marcher à une redoute vomissant des flammes et la destruction? Quand en 1832, après les affaires de juin, les médecins des hôpitaux de Paris refusaient catégoriquement de révéler les noms des insurgés blessés dans les rues et confiés à leurs soins, en même temps qu'ils posaient un acte de courage digne de servir d'exemple à la profession, ils stigmatisaient une injonction inique et donnaient au pouvoir une sévère, mais juste leçon.

Il n'est pas de profession dont les exigences soient plus impérieuses et plus assujettisantes. Avant de l'embrasser, il faut s'interroger sérieusement pour s'assurer du degré de dévouement et d'abnégation de soi dont on est capable, car c'est d'abnégation et de dévouement que la vie du médecin se compose. Il n'est pas de profession, il faut bien le dire, dont les commencements soient moins attrayants, moins faits pour flatter les sens et séduire l'imagination. Le jour même de son initiation, le néophyte est mis en présence d'un cadavre et prévenu qu'il ne

quittera plus cette atmosphère aussi longtemps qu'il suivra la carrière dans laquelle il fait le premier pas. Que de jeunes gens, et, dans le nombre, ceux qui semblaient les plus décidés, n'ai-je pas vus reculer en entrant à l'amphithéâtre! Jusqu'ici cependant il n'y a que des répugnances à vaincre, des dégoûts à surmonter. Nous tenons compte de ces répugnances et de ces dégoûts, mais ils ne sont que de peu de jours; une volonté ferme, une détermination bien arrêtée en triomphent promptement. Mais passons rapidement sur la difficulté des études ; ne nous arrêtons pas un seul instant à signaler ce qu'il y a de bizarre dans la marche actuellement adoptée d'y faire précéder toujours le concret par l'abstrait, et arrivons au moment où, muni d'un diplôme légitimement acquis, le jeune médecin entre dans le monde. Il a fait de bonnes études, fréquenté les cliniques avec succès; il n'est pas une question médicale qu'il ne se croie en état de résoudre, pas une maladie dont il ne pense pouvoir saisir le diagnostic et le traitement; il a de la conduite, de la tenue, le désir de se pousser et de se faire honorablement une position. Fort de la conscience de ne rien avoir négligé pour se mettre à la hauteur de son état et mériter le suffrage du public, il l'attend avec confiance. Mais quel mécompte tout d'abord ! quel désappointement ! Ce public, qu'il rêvait si juste, si intelligent, est esclave de ses préventions et de ses caprices, et d'une incompétence radicale quand il s'avise de juger la profession médicale. Et cependant il ne s'en fait pas faute. Que de fois, quand j'entendais de belles dames ou de beaux diseurs de salon déverser sur tel ou tel médecin la louange ou le blâme, ne les ai-je pas rappelés à la justice par ce vers du comique,

Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous?

En rappelant cette réflexion de Bacon, que les médecins n'ont de juges compétents que parmi leurs confrères, M. Forget ajoute : « Le public juge d'un artiste par la beauté plastique de ses œuvres, d'un avocat par son éloquence et son talent de persuasion, etc. L'œuvre du médecin, au contraire, est essentiellement et profondément occulte et inaccessible à l'intelligence du vulgaire, et,

pour comble de fatalité, ceux-là seuls qui peuvent le juger, ses propres confrères, sont le plus souvent intéressés à le déprécier. » A défaut d'une clientèle payante qu'il attend en vain, le jeune médecin sollicite-t-il et obtient-il une place dans un dispensaire ou un bureau de bienfaisance, espérant y acquérir une expérience dont il sent avoir besoin et des droits à quelque fonction payée, il s'éloigne d'autant plus du but qu'il espère d'atteindre, qu'il est plus assidu et plus zélé près de ses pauvres. Il existe chez le riche une répulsion en quelque sorte instinctive qui lui rend insupportable tout contact, même médiat, avec l'indigence. Espère-t-il qu'en se faisant connaître honorablement par ses écrits, il se fera une clientèle? Se fait-il imprimer, le malheureux? Alors il est perdu sans ressource. Nous avons déjà signalé la répugnance du public pour les médecins qui théorisent, pour les médecins qui écrivent, elle va jusqu'à la proscription. Un médecin de cabinet, fi donc! Avec cette intarissable verve d'esprit et de raison qui caractérise son beau talent, le docteur Munaret s'écrie : « Le médecin qui voit le plus de malades, dit-on, doit être le plus habile, par la raison que le pâtissier qui a la vogue des petits pâtés, est le pâtissier qui les fait le mieux; le médecin qui écrit n'a pas le temps de courir les malades, donc il n'a pas de malades, donc.... Vous devinez le reste. »

Les commencements sont ardus, dit-on, nous en convenons; mais, une fois les premières années passées, la clientèle une fois bien établie, le médecin n'a plus qu'à moissonner dans le champ où il a semé; il est désormais dispensé de travaux, il a assez de savoir et d'expérience pour se passer d'études ultérieures, et rien ne l'empêche de savourer à l'égal des autres les douceurs et les plaisirs du monde. — Grave erreur! Non-seulement les études du cabinet doivent marcher imperturbablement de pair avec la pratique. Si on ne veut pas que, et pour soi et pour les autres, les résultats de celle-ci soient perdus, il est indispensable de se rendre compte jour par jour de ce qu'on a vu, observé et obtenu, pour savoir tirer parti, au profit de l'humanité, et de ses succès et de ses revers. La science, comme nous l'avons fait observer ailleurs, est comme le Juif errant; elle marche toujours,

et celui qui se laisse distancer par elle ne peut plus la joindre. Dans l'esprit du médecin, science et humanité sont deux notions inséparables, et négliger celle-là, c'est porter atteinte aux intérêts de celle-ci. D'ailleurs, comme l'observe Vicq d'Azyr, renoncer à ses goûts les plus chers, faire abnégation de soi-même, tel est le sacrifice imposé aux médecins; ils appartiennent à la société, elle leur demande compte de tous leurs instants, elle surveille leurs plaisirs : un médecin ne peut goûter en repos aucun délassement; le jour, il ne peut se promettre quelques heures de tranquillité; la nuit, son sommeil ne dure qu'autant que les autres n'ont pas besoin de le troubler. La vie d'un médecin praticien, dit Fr. Hoffmann, peut à bon droit être considérée comme la plus malheureuse de toutes. Il est l'esclave des esclaves et presque tout son temps doit être employé à servir les autres et à ruiner sa santé à leur service. Aussi un vieux médecin est-il un oiseau très-rare.

En effet, le public est envers eux d'une exigence extrême; chaque heure du jour et de la nuit, en toute saison, ils doivent être à la disposition de ceux près desquels ils sont mandés. Nulle excuse n'est admise pour un refus. Mais à quel titre et de quel droit la société réclame-t-elle de semblables services? que fait-elle pour le médecin en retour des charges qu'elle lui impose, des sacrifices auxquels elle prétend le soumettre? Le refus d'un médecin de se rendre à l'appel d'un patient est une forfaiture, dit-on; il n'est pas de peine assez sévère pour le punir; l'indignation qu'il soulève, le blâme dont on le couvre, la réprobation dont l'opinion le frappe, ne suffisent pas à la vindicte publique, on demande une punition à la loi et on pense que le législateur aura la faiblesse d'écouter ces ridicules clameurs, de céder à cette prétention exorbitante. Examinons : le médecin se doit à l'humanité; comme homme sans doute, mais ni plus ni moins que les autres hommes. Soulager le malheur est un devoir impérieux pour tous ceux qui sont en position de le faire. Le riche, dont le superflu suffirait pour adoucir tant et de si poignantes misères, refuse, et durement quelquefois, l'aumône implorée, et ferme son oreille et sa bourse aux cris de détresse de l'indigent. C'est une mauvaise action, nous en convenons, la morale la réprouve,

le sentiment public en fait justice par le mépris, mais a-t-on jamais songé à en inscrire la répression au code pénal? Et vous prétendez contraindre le médecin, sous peine d'amende et de prison peut-être, à se rendre partout où il est appelé pour exercer son ministère? C'est absurde. Quoi! le riche refuse son superflu et l'action publique n'a sur lui aucune prise; et si éventuellement le médecin refusait son nécessaire, car son temps c'est son nécessaire, et il n'appartient à personne autre que lui d'en régler l'emploi, vous voudriez le faire de ce chef traîner devant les tribunaux! Folie et scandale!

Je traitais un jour, devant notre Académie, cette question qui me paraissait y avoir été mal comprise. Il s'agissait d'un praticien, traduit en justice pour avoir refusé de se rendre la nuit à un accouchement, s'excusant sur son état de maladie et renvoyé de la plainte à cause du silence de la loi à l'endroit de semblables faits. On s'apitoyait, et non sans raison, sur le sort de la malheureuse mère, abandonnée sans secours sur son lit de douleurs, et on s'indignait, très à tort suivant nous, contre le médecin que l'on condamnait sans l'entendre. Supposons, disais-je, qu'au lieu de se rendre directement chez le médecin, le mari, dans la crainte de trop prolonger son absence, eût été sonner à un de nos somptueux hôtels pour supplier l'un ou l'autre de ses habitants de se lever et d'aller querir le médecin. Comment y aurait-il été reçu? Voyez-vous l'indignation du maître dont un indiscret coup de marteau ou de sonnette a troublé le premier somme? entendez-vous les doléances de la femme qui, surprise par ce bruit inaccoutumé au milieu du plus agréable des rêves, ne peut retrouver son repos interrompu? entendez-vous grommeler le concierge forcé de quitter sa loge pour aller s'enquérir à la porte de la cause de ce dérangement nocturne? Est-il un de ces personnages qui se mette en devoir d'accéder aux supplications du mari et d'aller frapper à la porte de l'accoucheur le plus voisin? Cependant il s'agit pour eux, comme pour le médecin, du soulagement, de la conservation d'un de leurs semblables. Eh! pourquoi ce qui serait imputé à crime à celui-ci n'est-il pas seulement considéré comme un tort chez ceux-là? Parce que le public est aussi sot qu'il est injuste, aussi déraisonnable que passionné, et qu'isolé

au milieu de la société le médecin est hors d'état de lutter contre ses injustices.

Cependant on insiste. C'est un devoir pour le médecin, dit-on, une obligation qu'il a contractée en acceptant son diplôme, d'être sans cesse à la disposition de ceux qui réclament ses soins. Un devoir soit, comme la bienfaisance en est un pour ceux qui possèdent, la gratitude pour ceux qui ont accepté des bienfaits. Ce n'est pas au code pénal, mais dans la conscience, que la peine de la violation de ces devoirs est inscrite. *Gloria nostra est testimonium conscientiæ nostræ.* (Saint Paul.)

Après avoir été longtemps témoin de cet état de choses, et en avoir enduré les suites nous-même, nous sommes arrivé à cette conséquence, que de toutes les professions, dites libérales, il n'y en a pas de plus utile, de plus difficile et de plus ingrate que celle de médecin. C'est cette pensée que nous développâmes dans un discours prononcé devant notre Académie de médecine il y a neuf ans environ et dont nous allons reproduire ici les principaux passages.

« Ce qui est dans la nature humaine, ce qui en constitue deux des conditions inévitables, c'est souffrir et mourir : de là naît le premier, le plus pressant besoin de l'homme, celui de conserver la vie et de fuir les souffrances. Pourrait-on, d'après cela, révoquer raisonnablement en doute l'utilité d'une profession dont le principal but est de trouver les moyens de satisfaire à ce besoin ?

« Il est essentiel de faire observer qu'il ne s'agit pas ici de cette médecine mise à la portée de tout le monde, assemblage indigeste de préceptes faux et vrais, de formules plus ou moins bizarres, mais de la science médicale fondée sur l'observation et l'expérience, éclairée par l'anatomie, la physiologie, la physique, la chimie et les autres branches de l'histoire naturelle, s'enrichissant chaque jour de faits nouveaux et d'utiles découvertes, susceptibles de s'étendre comme l'attestent ses progrès incessants, et ne reconnaissant d'autre borne à sa perfectibilité que celle de l'esprit humain.

« Nous devons le redire encore ; les souffrances sont aussi

inséparables de l'existence humaine que le désir d'en être soulagé. Ce besoin est instinctif, irrésistible, antérieur à toute réflexion, et tous les hommes, ceux qui sont doués de l'intelligence la plus développée aussi bien que les pauvres d'esprit, y cèdent avec un égal empressement. Ces souffrances, quoique ayant toutes leur source dans l'organisation, varient suivant les individus et réclament des remèdes différents selon les cas. Or, à moins de prétendre que l'appréciation de ces divers états et la connaissance de ces remèdes sont acquises de prime saut à tout le monde, on est forcément conduit à cette conclusion : que les médecins qui consacrent tout leur temps, toutes leurs veilles, tout ce que Dieu leur a départi de force d'intelligence et de volonté, à les acquérir, sont des hommes essentiellement utiles et qui ne sauraient être remplacés par personne dans leur importante mission. « Il est vrai, dit Voltaire, que le régime vaut « mieux que la médecine; il est vrai que très-longtemps, sur « cent médecins, il y eut quatre-vingt-dix-huit charlatans ; il « est vrai que Molière a eu raison de se moquer d'eux ; il est « vrai qu'il n'est rien de plus ridicule que de voir le nombre « infini de femmelettes et d'hommes non moins femmes qu'elles, « quand ils ont trop mangé, trop bu, trop joué, trop veillé, « appeler auprès d'eux pour un mal de tête un médecin, l'in- « voquer comme un dieu, lui demander le miracle de faire sub- « sister ensemble l'intempérance et la santé. Il n'en est pas « moins vrai qu'un médecin peut nous sauver la vie en cent « occasions et nous rendre l'usage de nos membres. Un homme « tombe en apoplexie, ce ne sera ni un capitaine d'infanterie, « ni un conseiller de la cour des aides qui le guérira. Des cata- « ractes se forment dans mes yeux, ma voisine ne les lèvera « pas... Des hommes qui s'occuperaient de rendre la santé à « d'autres hommes par les seuls principes d'humanité et de « bienfaisance, seraient fort au-dessus des grands de la terre, « ils tiendraient de la Divinité; conserver et réparer est aussi « beau que faire. »

« Cependant, messieurs, un médecin n'est pas seulement utile en guérissant une maladie; il l'est encore, et très-essentiellement, en épargnant aux malheureux atteints de maux incura-

bles, des médications dont souvent le moindre inconvénient est d'être inefficaces, et en leur adoucissant la pente le long de laquelle ils glissent irrésistiblement vers la tombe. Croit-on qu'il y ait moins de mérite à reconnaître l'incurabilité d'un mal et à s'abstenir, en conséquence, de tout traitement, afin de laisser le patient mourir en paix, qu'à guérir une maladie curable? On exalte beaucoup ce mot de Mirabeau : « Il ne faut jamais abandonner un homme tant qu'il respire. » Sans doute, la nature a d'immenses ressources, et, en secondant savamment et persévéramment ses efforts, le médecin, son ministre, peut parvenir quelquefois à des guérisons inattendues; mais il y a des bornes à tout, même aux ressources de la nature : cette borne est reconnaissable, et il est du devoir du médecin de s'y arrêter. Honte à celui qui, pour la satisfaction d'un vain amour-propre ou dans les intérêts d'une stérile curiosité, sillonnerait de feu une poitrine où existent des cavernes tuberculeuses ou bien un cœur ossifié par l'âge, ou qui soumettrait à la torture de l'iode ou de la ciguë l'infortuné dévoré d'un cancer confirmé! C'est ainsi que le médecin est tantôt utile par le bien qu'il fait et tantôt par le mal qu'il empêche.

« Il en est peut-être parmi ceux qui m'écoutent, qui ont été témoins ou acteurs dans un de ces drames lugubres où un grand nombre d'individus sont soudain frappés d'une catastrophe : l'écroulement d'un échafaudage chargé de monde, l'explosion d'un gaz ou une submersion au fond d'une mine. Plus les circonstances sont graves et le danger pressant, plus aussi les avis sont multipliés, tumultueux, contradictoires. Tout le monde veut être maître : on se heurte, on crie, on ordonne, mais à un ordre succède bientôt un ordre contraire; plus il y a d'assistants, moins il y a de secours. Un médecin paraît; son autorité impose, il règle le service, le surveille, le préside : à sa voix, l'ordre sort du chaos et de nombreuses victimes sont arrachées au trépas.

« Écoutons Cabanis retraçant l'utilité de la profession considérée dans ses rapports avec la conservation des individus; jamais idées plus justes n'ont été rendues dans un plus beau langage : « Une famille éplorée, des amis frappés souvent d'une « consternation plus profonde encore, vous redemandent l'objet

« de leurs affections ; vous le rendez à tant de vœux réunis :
« n'êtes-vous pas à leurs yeux un dieu favorable? Quand vous
« renouez la trame du bonheur pour deux êtres nécessaires l'un
« à l'autre et prêts à se séparer pour toujours, ce n'est pas seu-
« lement la vie de celui qui ressuscite par vos soins dont vous
« rallumez le flambeau ; ce sont deux couronnes civiques que
« vous méritez à la fois. Et que dis-je? ne faites-vous pas en
« quelque sorte plus que la main qui nous appela du néant à la
« vie? Conserver à la patrie ses utiles serviteurs, prolonger les
« bienfaits du génie et l'exemple des vertus, n'est-ce pas l'acte
« le plus noble et le plus méritoire aux yeux des nations et du
« genre humain ? »

« Mais, messieurs, veuillez vous rappeler ce que j'ai dit en commençant. La médecine ne consiste pas seulement dans la thérapeutique, et son utilité en prévenant les maladies, n'est pas moins directe qu'en les guérissant. Celle de ses parties dont il s'agit ici, est l'hygiène. J.-J. Rousseau en reconnaît l'excellence, et, à l'entendre, ce serait la seule utile. Cependant, et pour atténuer encore, autant que possible, la portée de cette concession, il se hâte d'ajouter que l'hygiène est moins une science qu'une vertu. Soit, n'épiloguons pas sur les mots. Science ou vertu, l'hygiène a ses règles et ses lois. Leur découverte ne peut être que le fruit d'une observation patiente, attentive et généralisée à l'aide de son application à un grand nombre. Elle ne demande pas moins d'études que la thérapeutique, et son domaine est même plus vaste. En effet, elle n'est pas seulement une branche essentielle de la médecine proprement dite, elle est encore une partie importante de la morale. « Sans la santé, dit Montaigne,
« la volupté, la sagesse, la science et la vertu se ternissent et
« s'évanouissent. Et aux plus fermes et tendus discours que la
« philosophie nous veuille imprimer au contraire, nous n'avons
« qu'à opposer l'image de Platon étant frappé du haut mal ou de
« l'apoplexie, et en cette présupposition le défier d'appeler à son
« secours les riches facultés de son âme. » En effet, qu'est-ce qui met en jeu les facultés de notre intelligence? qu'est-ce qui excite nos affections? Ne sont-ce pas les impressions reçues par nos divers organes? n'est-ce pas par des organes que notre vo-

lonté s'exerce? et n'est-il pas démontré par l'expérience de chaque jour que tout abus des objets au milieu desquels nous vivons jette le désordre dans l'action des organes? « L'âme, » dit Descartes, cette éclatante lumière de l'école spiritualiste, « dépend tellement du tempérament et de la disposition des « organes du corps, que si l'on pouvait trouver moyen d'aug- « menter sa pénétration, ce serait dans la médecine qu'il fau- « drait le chercher. » Que d'hommes intrépides perdent leur courage avec leur sang! à combien de vaines terreurs, à quelle puérile crédulité n'a-t-on pas vu descendre les plus hautes et les plus puissantes intelligences affaiblies par l'âge ou les maladies! Que de fois un bon et sage régime suffit seul pour guérir les aliénations mentales, rappeler l'ordre dans les idées et la régularité dans les actions!

« Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'hygiène appliquée aux individus; cette branche de la science n'a pas moins d'utilité, transportée sur l'espèce. Si des obstacles de plus d'un genre ont rendu vains jusqu'à ce jour les essais faits en faveur de la mégalanthropogénésie, la réussite pleine et entière de ceux tentés en vue d'améliorer les races de plusieurs animaux domestiques ne peut laisser aucun doute sur la possibilité d'en obtenir d'analogues dans l'espèce humaine. Des expériences faites sur une grande échelle, et assez longtemps continuées, ont déjà démontré que, dans certains cas, on peut, à l'aide d'un régime systématique, parvenir à développer artificiellement et à volonté divers organes, et à créer, pour ainsi dire, de toutes pièces, un nouveau tempérament. Les résultats constants de l'espèce d'entraînement auquel, de l'autre côté de la Manche, on soumet les boxeurs, les coureurs et les jockeys, le prouvent chaque jour à la dernière évidence. Déjà dans un pays voisin, un homme, non moins distingué comme philosophe que comme médecin, a pris récemment, au nom de la médecine, possession de ce terrain, qui, cultivé par des esprits de sa trempe, promet une moisson aussi abondante que fructueuse. Et nous aussi, messieurs, nous ne sommes pas restés spectateurs oisifs de ces conquêtes de la science : un de nos honorables collègues en a fait une heureuse application à l'art de la macrobiotique.

« Si, après avoir envisagé l'homme comme individu et comme espèce, nous le considérons comme membre du corps social, nous voyons surgir pour lui de nouveaux besoins médicaux [1]. L'état social nécessite chaque jour, tant dans sa sphère administrative que dans sa sphère judiciaire et législative, des travaux dont l'accomplissement rend indispensable l'assistance des médecins. S'agit-il de creuser des égouts, de curer des ports, de dessécher des marais, d'ouvrir des canaux et des aqueducs, de

[1] On ne lira pas sans un profond intérêt le passage suivant, dû à la plume élégante de M. le docteur Jules Guérin : « Déjà nous avons eu occasion d'insister sur les nombreux rapports qui existent entre la médecine et la chose publique ; mais ces rapports, signalés à une époque où le cadre social était trop étroit et trop ancien pour les contenir, n'ont pu être indiqués que comme des applications partielles d'une médecine en quelque façon idéale. Aujourd'hui que toutes les barrières du passé s'abaissent devant le progrès, cette médecine idéale peut et doit entrer dans la réalité. Au lieu d'applications indécises et séparées qu'on avait comprises tantôt sous les noms de *police médicale*, d'*hygiène publique*, de *médecine légale*, le moment est venu de rassembler tous les faits épars, de les régulariser dans un ensemble, et de les élever à leur plus haute signification sous la dénomination, mieux appropriée à son but, de MÉDECINE SOCIALE. Oui, le temps est venu pour nos services de se grouper, de se systématiser de manière à être compris et acceptés dans leur caractère le plus noble et le plus élevé. La MÉDECINE SOCIALE, rien que par son titre, révélera à toutes les classes de la société la nouvelle et imposante mission du corps médical, et à ce corps le programme de cette mission. Ce n'est pas une révélation que nous ayons la prétention de faire à nos confrères, mais c'est une formule que la grandeur des circonstances nous commande de leur proposer, comme exprimant clairement et justement la nature et l'ensemble des services qu'ils sont appelés à rendre à la chose publique. Il n'est besoin, pour stimuler les moins zélés et convaincre les plus incrédules, que d'appliquer cette formule aux questions qui surgissent de toute part, et aux circonstances les plus importantes et les plus difficiles de la situation. Pour nous borner aux plus fondamentales, à qui appartient-il de mieux résoudre le grand problème de l'amélioration des classes inférieures? Qui montrera mieux que le médecin la voie directe pour développer le moral par le physique, depuis l'éducation de l'enfant pauvre jusqu'à l'épuration du vice? Qui déterminera mieux que lui les rapports utiles et humanitaires entre la capacité du travail aux différents âges et la nature différente des industries? Par qui seront fixées, si ce n'est par le médecin, les causes de détérioration physique de la classe au profit de laquelle vient de s'écrouler l'édifice des priviléges, et les moyens de la rendre plus saine, plus robuste et plus heureuse? Une grande difficulté préoccupe en ce moment tous les esprits : l'influence de l'augmentation du salaire et la réduction des heures du travail. Cette difficulté, examinée à la lumière de la médecine sociale, n'offre-t-elle pas une solution aussi heureuse que facile? La diminution des heures du travail épuisera moins le travailleur, et l'augmentation du salaire accroîtra ses forces avec son bien-être, en lui permettant d'améliorer et de substantialiser davantage son alimentation. La conséquence physiologique de ces deux données, si effrayantes en apparence pour l'industrie, se résoudra donc en un meilleur et plus productif labeur. C'est tout simplement le cheval qui marche plus vite en marchant moins longtemps et en mangeant plus d'avoine. »

transférer des cimetières, n'est-ce pas à leurs lumières qu'il faut demander comment on peut conduire ces diverses opérations sans nuire à la salubrité publique? Est-il question de bâtir des prisons, des églises, d'ériger des hôpitaux, des écoles, et, en général, toute espèce d'établissement où beaucoup d'hommes doivent se trouver habituellement réunis, n'aura-t-on pas autant besoin de médecins éclairés que d'architectes habiles? Qui pourra aussi bien que le médecin indiquer les mesures à prendre dans ces calamités publiques appelées maladies épidémiques ou contagieuses, pour en arrêter les progrès, en circonscrire les foyers, en diminuer les périls? Qui pourra le remplacer dans ces expertises de denrées ou de médicaments, sur la qualité desquels il peut y avoir des doutes, et dont la délivrance, sans contrôle, pourrait compromettre la santé publique?

« Si nous jetons maintenant les yeux sur l'administration de la justice civile, nous trouvons de nouveau la médecine étroitement liée aux intérêts les plus chers des citoyens. Comment, en dehors d'elle, résoudre avec connaissance de cause les plus importantes questions de possession d'état, déterminer l'instant de la conception ou celui de la mort en matière de survie, constater une erreur de sexe, prononcer sur l'état mental d'un individu, statuer sur son interdiction ou sur l'annulation, pour cause de démence, de l'un ou l'autre de ses actes?

« La part que le médecin est appelé à prendre dans la jurisprudence criminelle n'est pas moins essentielle, soit qu'il assiste le juge dans ses recherches pour parvenir à la découverte d'un coupable, soit qu'il l'aide à dissiper d'injustes préventions qui pèsent sur la tête d'un innocent. C'est à ses investigations éclairées, infatigables, que la justice a été plus d'une fois redevable de la mise à nu d'un corps de délit, dont le meurtrier se flattait que la terre avait pour toujours accepté le dépôt. C'est par une savante et lumineuse analyse et par une interprétation rationnelle des circonstances morales et physiques dont un homicide avait été accompagné, qu'on a vu naguère, dans une cité voisine, un médecin distingué qui siége dans cette enceinte établir victorieusement l'innocence d'un homme que l'opinion publique flétrissait déjà du nom de fratricide. Les annales judi-

claires abondent en faits semblables; chacune de leurs pages fait foi des secours immenses que la médecine fournit à la justice.

« Faut-il, enfin, signaler l'utilité de l'intervention du médecin dans la confection des lois? Mais, les lois et les mœurs ne doivent-elles pas être sœurs et se protéger mutuellement? N'est-ce pas de leur union que dépend la félicité des États? Or, que sont les mœurs sinon l'ensemble des qualités du cœur? Ces qualités ne sont-elles pas en très-grande partie déterminées par le caractère de l'esprit? Et qui oserait contester l'influence du climat et d'autres causes physiques, dont l'étude est directement du ressort de la médecine, sur le caractère des esprits nationaux? Montesquieu en a déjà fait la remarque.

« A présent, et quelque incomplète que soit cette indication des rapports nombreux qui lient le médecin à l'homme et à la société, ne suis-je pas fondé à dire qu'il n'est aucune profession libérale dont l'utilité puisse rivaliser avec la sienne?

« J'ai dit ensuite, messieurs, qu'il n'est pas de profession plus *difficile*. C'est au développement de cette proposition que je vais me livrer brièvement.

« Au nombre des caractères qui distinguent la médecine des autres sciences d'observation, même de celles qui, par leur objet élevé, se rapprochent le plus d'elle, un des plus frappants est que la théorie ne saurait y être complétement séparée de la partie technique, que toutes deux se servent mutuellement d'appui et de base, et qu'elles contribuent dans une égale proportion à leur commun développement. Si l'art profite des découvertes faites par la science, celle-ci s'enrichit à son tour des applications faites par l'art. La science marche toujours, ce qui ne veut pas dire que toujours elle avance; mais quelles que soient ses évolutions, il faut l'y suivre et ne pas l'abandonner un instant, car, pour peu qu'on s'en sépare, les liens par lesquels on y était attaché se rompent et les bouts sont trop courts pour qu'on puisse aisément les renouer. Ne conçoit-on pas combien il est difficile de marcher au pas avec une machine dont les mouvements sont si continuels, si rapides et si variés?

« Il n'est pas une théorie médicale, si insoutenable qu'elle soit dans son ensemble, qui n'ait quelque chose de vrai et par

conséquent d'utile. Il importe donc au médecin de les approfondir toutes, pour pouvoir séparer le bon grain de l'ivraie. Quel travail long et difficile à accomplir ! C'est avec raison que l'antiquité a compté à Hercule le curage des étables d'Augias, à l'égal de sa victoire sur Antée ou de la destruction de l'hydre.

« Nous entendons par art médical l'application, à des faits individuels, des principes généralisés par la science, et je dis que cette application est entourée des difficultés les plus grandes. En effet, de tous les problèmes de l'histoire naturelle, il n'en est pas de plus complexe qu'une maladie, aucun dont les éléments soient plus divers et plus mobiles, variant, non-seulement suivant chaque cas, mais encore, dans le même cas, d'un jour, d'une heure, d'une minute à l'autre, et il n'est aucun de ces éléments qui ne demande à être évalué, et qui n'ait sa part dans le choix d'une indication. Quelle force d'attention, quelle puissance d'induction, quelle ardeur de pénétration, quelle sagacité d'analyse, cette multitude de données ne supposent-elles pas pour arriver à une solution complète de la question qu'elles concourent à former ! Est-il une seule profession libérale qui exige des efforts d'esprit aussi soutenus ? Je sais que toutes ces qualités ne se rencontrent pas chez tous les médecins, mais cela ne leur rend que plus difficile l'assiette d'une indication, sans laquelle la médecine n'est que de l'empirisme.

« Mais, si difficile qu'il puisse être de réunir les connaissances nombreuses et variées qu'embrasse la médecine considérée comme science, et d'en faire une application raisonnée aux divers cas où la santé privée ou publique est intéressée, ce qui constitue l'art ; que ces difficultés sont encore faibles à côté de celles dont est entouré l'exercice de la profession, ce qu'on appelle la pratique !

« Ces difficultés me paraissent provenir de deux espèces de causes : les unes sont inhérentes à la profession, tiennent à sa nature et l'accompagnent partout ; les autres, que l'école appellerait extrinsèques, lui viennent du dehors et peuvent varier suivant les temps et les lieux.

« En tête des premières se trouvent celles qui résultent de l'importance des fonctions du médecin. Arbitre suprême de la

vie de ses malades, omnipotent près du lit du souverain comme au grabat du prolétaire, c'est d'un coup d'œil juste ou faux, d'un jugement vrai ou erroné, d'une prescription opportune ou intempestive, que peuvent dépendre l'existence d'un homme, l'avenir d'une famille, le sort d'un pays! Quelle mission difficile! quelle immense responsabilité! Le père lui confie ses enfants, la femme son époux, chacun ce qu'il a de plus cher. Il y a plus, si le médecin est souvent l'arbitre de la vie, il est fréquemment encore le dépositaire des secrets les plus graves et les plus compromettants. Une parole inconsidérée, un geste imprudent, un silence indiscret, peuvent trahir les uns, compromettre les autres, semer l'alarme, la désunion, détruire à jamais le repos des familles. Ce n'est pas tout. Chaque jour il est en relation avec les personnes du sexe; à tout âge les femmes ont besoin de ses services, il les entretient sans témoins à toute heure. La jeune fille est souvent forcée de lui faire les confidences les plus délicates et même quelquefois de laisser tomber en sa présence le dernier voile de la pudeur. Le médecin doit alors oublier qu'il est homme; son imagination doit rester aussi chaste que ses regards. Dans cet objet souvent si séduisant, il lui est défendu de voir une femme; pour lui, ce n'est qu'un individu souffrant de l'espèce humaine, une machine organisée à réparer.

« N'est-ce pas avec raison, messieurs, que j'appelle difficile une profession qui exige tant de lumières, de prudence, de discrétion et d'empire sur les passions?

« Parlerai-je du courage, du sang-froid dont le médecin doit être pourvu? Peindrai-je son attitude à ces époques néfastes où des épidémies meurtrières envahissent un pays et y portent avec la mort l'épouvante et la démoralisation? Quelle force de caractère ne lui faut-il pas pour se garantir de la terreur générale et pour étudier avec possession de soi l'origine, la nature, la marche du mal, et déterminer les moyens d'en arrêter les progrès, d'en atténuer la violence, d'en conjurer les effets! Quel dévouement pour rester imperturbablement sur un sol d'où s'élèvent, pour lui surtout, tant de périls! quelle abnégation de soi-même pour oublier ainsi le soin de sa propre conservation et ne songer qu'au salut de ses concitoyens! Eh bien! messieurs, au

milieu de ces grandes calamités dont chaque siècle offre plus d'un exemple, jamais les médecins n'ont failli à leur mission. Qu'il me serait facile de vous en citer une foule de traits ! Et ce n'est pas ailleurs que dans l'histoire contemporaine, dans les jours les plus rapprochés de nous, que j'irais les chercher ! Le souvenir de cet épouvantable fléau qui des rives du Gange fondit soudain sur l'Occident, sans se laisser arrêter ni par l'abîme des mers, ni par la barrière des montagnes, est, sans doute, encore présent à votre pensée. Vous vous rappelez la terreur qui précédait ses pas, la consternation que son arrivée répandait, les ruines qui marquaient son passage. Dans leur trop légitime épouvante, les populations se dispersaient à son approche : tout ce qui pouvait fuir fuyait. Les médecins seuls, sans se dissimuler la force de leur nouvel ennemi, ne s'en épouvantaient pas : au lieu de se dérober à ses coups, ils se précipitaient à sa rencontre, impatients de le voir de près et de se mesurer avec lui. Et, dans cette noble arène, les médecins belges ne furent ni les moins empressés de descendre, ni les moins heureux de combattre.

« Parlerai-je du noble désintéressement et de l'inépuisable bienfaisance dont la profession du médecin lui fait un devoir? le suivrai-je dans les demeures étroites et malsaines du pauvre, où, comme le dit Vicq-d'Azir, « les victimes de la misère, celles « de la maladie et de la mort, entassées, confondues, offrent un « tableau déchirant et pénible, » et le montrerai-je y consacrant aux besoins des malheureux, son temps, son labeur et son argent?

« L'accompagnerai-je, marchant à la suite des armées et prenant part aux événements de la guerre, luttant contre une foule d'obstacles, l'apathie des uns, le mauvais vouloir des autres, le manque des objets les plus indispensables, et n'en triomphant qu'à force de génie, d'activité, de zèle et de persévérance ; bravant avec le soldat les dangers du champ de bataille et gardant pour lui ceux plus grands et plus sûrs de l'atmosphère pestilentielle des hôpitaux encombrés ; associé aux privations, aux fatigues, aux misères, aux périls de la carrière des armes, étant de moitié dans tout... hors les récompenses et la gloire? Mais je pense en avoir dit assez, pour justifier cette proposition, que, parmi les professions libérales, il n'en est pas de plus difficile à

remplir que celle du médecin. En exigeant une sollicitude infatigable, un dévouement sans bornes aux intérêts d'autrui, elle commande un renoncement entier de soi-même, une abnégation de toute question de personne.

« Et cependant, messieurs, les difficultés dont je viens de vous entretenir ne sont pas à beaucoup près les seules que présente la pratique ; ce ne sont pas non plus les plus grandes ; celles dont il me reste à vous parler sont et plus nombreuses et plus graves.

« Dans l'exercice de sa profession, le médecin a des rapports assidus avec des personnes de tout âge et de toute condition. Pour obtenir des succès, il doit plaire à chacune. Or, comment espérer de satisfaire à la fois tant d'opinions et de volontés différentes, de s'accommoder à tant d'exigences opposées, de se mettre à l'unisson avec tant de goûts contraires ? Sans doute, s'il n'exerce sa profession que pour son seul amusement, en amateur, comme on le dit, il pourrait se mettre au-dessus des caprices du public, de cet être fantasque, léger, changeant, dont Chamfort demandait, *combien il faut de sots pour le composer* ; mais, comme c'est dans les produits de son état qu'il doit puiser ses moyens d'existence, qu'il est réduit à la nécessité de faire de l'art de guérir celui de gagner un peu de pain, c'est surtout avec ces caprices qu'il lui faut compter ; c'est leur étude qui devient une de ses besognes les plus pressantes. C'est un dur labeur, je ne crains pas de le dire, que la vie d'un médecin. Pour réussir dans le monde, il lui faut moins un mérite transcendant, un amour ardent de l'étude, un grand fonds de science, que de la souplesse dans l'esprit, de la flexibilité dans le caractère et du savoir-faire. « Il y a une sorte d'esprit pour faire fortune, ob-
« serve la Bruyère, et surtout une grande fortune ; ce n'est ni
« le bon, ni le bel esprit, ni le grand, ni le sublime, ni le fort,
« ni le délicat ; je ne sais précisément lequel c'est ; j'attends que
« quelqu'un veuille m'en instruire. » Eh bien, cet esprit que le célèbre auteur des *Caractères* ne savait comment définir autrement, c'est le savoir-faire [1].

[1] Médecins modestes, sacrifiez votre santé et votre fortune pour devenir savants et habiles ; séchez sur vos livres, pâlissez dans les hôpitaux ; méditez jour et nuit

« Je n'ai pas, messieurs, l'intention de tracer ici l'histoire du savoir-faire, car je connais trop mon impéritie en cette matière. Je puis cependant le signaler comme un des écueils sur lesquels le praticien consciencieux vient se heurter chaque jour. Je sais que des hommes d'un grand talent n'ont pas dédaigné de le prendre pour auxiliaire, mais je ne pense pas que ces hommes aient acquis par là un titre de plus à l'estime publique. Quelque tour qu'on donne à la chose, sous quelques séduisants dehors qu'on cherche à la déguiser, c'est toujours, il faut en convenir, un artifice, et l'artifice a toujours, à juste titre, quelque chose de suspect.

« A côté du savoir-faire, dont il n'est séparé que par une ligne de démarcation qu'il est plus facile d'admettre en théorie que de démontrer pratiquement, se place le charlatanisme, autre fléau de la profession médicale et dont l'origine lui est contemporaine. Je n'ai pas ici en vue ce charlatanisme qui descend sur la place publique, monte sur des tréteaux, débite sa marchandise à grand renfort de grosse caisse et de trompette, et n'attrape que les badauds ; mais celui qui, affublé d'une robe de docteur, pourvu quelquefois de beaucoup de savoir et d'une élégance remarquable de ton et de langage, hante la ville et la cour, et les exploite avec autant d'audace que d'adresse. Je n'oserais, messieurs, vous dérouler le tableau des expédients auxquels ces charlatans titrés descendent chaque jour pour attirer l'attention et surprendre la confiance. Je craindrais qu'au front des personnages que je devrais faire ainsi passer sous vos yeux, vos souvenirs, trop fidèles, n'inscrivissent des noms qui sont loin de ma pensée, et que je ne parusse avoir désigné des personnes quand je ne voulais que flétrir des turpitudes. Quel est, je le demande, le médecin jaloux de la dignité de sa profession, dont le cœur ne se soulève pas de dégoût à la vue de ces réclames

les points les plus difficiles de votre art ; étudiez-le, comme Boerhaave, quatorze heures par jour pendant soixante ans ; renoncez à tous les agréments de la vie, aux charmes de la société; faites une entière abnégation de vous-mêmes : si vous dédaignez le savoir-faire, vous serez souvent oubliés, rarement appréciés, et vous n'arriverez jamais au niveau de ces jongleurs qui distribuent leur poison en dépit des règles d'Hippocrate et du bon sens, contre lesquels vous tonnerez sans cesse et par qui vous serez toujours éclipsés. (Montfalcon.)

dont nos gazettes abondent, et au moyen desquelles la reconnaissance ou l'admiration se font jour et révèlent au monde le savoir incomparable, la merveilleuse habileté ou l'héroïque dévouement de messieurs les docteurs tels et tels? Que dirai-je de ces annonces insérées à la quatrième page de nos feuilles publiques ou placardées le long des murs, où, entre l'affiche d'une maison à vendre et l'avertissement d'un domestique sans condition, on voit figurer l'adresse d'un médecin avec l'indication des heures auxquelles on peut le consulter, annonces que, dans sa généreuse indignation, le docteur Munaret appelle les gémonies de la profession?

« Est-il, dans le vocabulaire du mépris, une épithète assez sanglante pour stigmatiser la conduite de ces docteurs qui polluent la robe qu'ils avaient juré de conserver pure, en la donnant en location à des empoisonneurs pour leur servir de manteau?

« J'aimerais à dire quelque chose des difficultés créées à l'exercice de la médecine par le grand nombre des préjugés et des superstitions qui l'entravent, mais cette tâche m'épouvante et je ne sais par où l'entamer... En effet, de ces préjugés on en rencontre partout : aucune position sociale n'en est exempte; on les trouve dans le monde élégant comme dans la classe ouvrière, dans les palais comme dans les chaumières, chez l'homme cultivé comme chez l'ignorant, près des esprits forts comme près des âmes crédules. Ils saisissent l'homme dès sa naissance : ce sont eux qui l'embandent, comme le dit J.-J. Rousseau, dans un maillot impitoyable; ils ne le lâchent pas un seul jour de sa vie et l'accompagnent jusqu'à la mort. Que dis-je? ils l'étreignent encore au delà du trépas. Ne sont-ce pas eux qui, couvrant incontinent la face de celui qui vient de rendre le dernier soupir, incerceptent l'accès de l'air qui aurait pu le rappeler à la vie? Qui empêche l'immortelle découverte de Jenner de se généraliser? Qui éloigne des hôpitaux tant de malheureux qui y trouveraient les soins les plus éclairés et les plus tendres? Qui suffoque, en le suspendant par les pieds, l'asphyxié qu'on vient de retirer de l'eau? Qui brûle impitoyablement, par des purgatifs âcres, des entrailles déjà enflammées? Qui livre aux aveugles

tâtonnements d'ignorantes matrones le malheureux enfant qu'étrangle le croup? Qui torture par des emménagogues irritants la jeune fille qu'un excès de vigueur empêche seul de devenir pubère? Les préjugés, partout et toujours les préjugés, qui, comme le mancenillier, portent le trouble dans les sens et bouleversent l'intelligence de tous ceux dont ils s'emparent. Il en est de timides qui se glissent terre à terre entre les jambes du médecin et embarrassent sa marche, mais la plupart se dressent devant lui hautains et impérieux et lui barrent fièrement le passage; si quelques-uns s'insinuent furtivement dans la ruelle du malade, cachés sous le mantelet de la femme du peuple ou la guimpe de la sœur de charité, d'autres se font ouvrir les deux battants et s'intronisent à son chevet, portés dans les bras d'une duchesse ou sur les épaules de quelque célébrité de la littérature ou du barreau. Gare au médecin qui les heurte, parce qu'il compromet sa popularité et sa clientèle! malheur à celui qui leur sacrifie, car il se déshonore à ses propres yeux [1]!

« Telles sont, messieurs, quelques-unes des principales difficultés dont l'exercice de notre profession est accompagné. Aucune autre profession libérale n'en présente certainement de pareilles, et cependant, il en est encore beaucoup sur lesquelles je me tais pour ne pas abuser de votre patience.

« Mais, messieurs, si parmi les professions libérales il n'en est pas de plus utile et de plus difficile que celle du médecin, il n'en est aussi aucune de plus ingrate : c'est ce qu'il me reste à établir.

« Si la médecine, comme connaissance humaine, a manifestement progressé depuis Hippocrate et Galien, je crois, d'un autre côté, qu'on peut dire qu'elle est bien déchue de son ancienne dignité, et que de toutes les professions libérales, elle est la moins rétribuée.

[1] Si le praticien s'impose pour première loi de plaire toujours au public, il est perdu pour la science et pour la vertu; pour la science, car il n'aura désormais pour ambition que de flatter et d'amadouer la sottise et les préjugés; pour la vertu, car il sera forcé de spéculer sur le mensonge, conformément à l'axiome : *Vulgus vult decipi*, et il ne tardera pas à capituler avec sa conscience, en se disant avec Guy-Patin : *Decipiatur, nam volenti et patienti non fit injuria.*

« Ce peu de mots, que j'emprunte à l'élégant et spirituel peintre des mœurs du médecin des villes et des campagnes, le docteur Munaret, de Lyon, expriment une grande et pénible vérité.

« En effet, quand on examine l'organisation sociale actuelle, on est aussi affligé que surpris de la place étroite et infime faite à la médecine. En retour des fortes garanties de savoir et de moralité que la société exige de ceux qui l'exercent, quel est le dédommagement qu'elle leur offre, les avantages qu'elle leur accorde, les égards publics qu'elle leur témoigne, la perspective qu'elle leur ouvre? Quelles positions honorables leur a-t-elle réservées, où, sans souci du présent, sans appréhension de l'avenir, ils puissent se livrer entièrement à la culture d'une science dont elle recueille tous les fruits? Où sont les retraites qu'elle leur a ménagées pour le temps où, prématurément vieillis par les fatigues endurées à son profit, accablés d'infirmités gagnées à son service, ils ne sont plus en état de continuer leur profession? Rien, absolument rien ; et, tandis qu'elle comble d'honneurs et de richesses des arts frivoles qui l'amusent sans l'instruire et la pervertissent souvent en l'amusant, elle n'a, pour les labeurs du médecin, qu'une mesquine rétribution accordée trop souvent de mauvaise grâce.

« Que dirai-je de l'impôt patente, dont seule de toutes les professions libérales la nôtre est frappée? Appliqué aux médecins en est-il un de plus irrationnel dans son objet, de plus arbitraire dans son assiette? Personne plus que moi n'honore le commerce et ne comprend mieux son importance et son utilité, mais je ne saurais me faire à l'idée d'être un marchand de santé.

« Voilà pour le côté matériel de la question ; que sera-ce si j'examine le côté moral? C'est là que se montre mieux encore le côté ingrat de la profession ; car veuillez bien le remarquer, messieurs, c'est de la profession en elle-même que je parle, car je suis loin de méconnaître la haute considération dont, à raison de leurs qualités personnelles, jouissent un grand nombre des hommes qui l'exercent. Est-il, je le demande, une seule profession qu'on traite avec plus de légèreté, et, tandis qu'il est si peu

de personnes capables de prononcer avec connaissance de cause sur les matières de médecine, tout le monde ne s'ingère-t-il pas de les juger? Y a-t-il des réputations dont on fasse meilleur marché que de la nôtre? Dans la loge du portier et dans le boudoir de madame, dans le bouge du savetier comme dans les salons de la haute aristocratie, elle est sans cesse livrée aux désœuvrés, et, dût le mot paraître à quelques rigoristes peu compatible avec la gravité académique, aux faiseurs de cancans. « Les gens du monde, s'écrie Cabanis, veulent avoir un avis « sur tout ce qui fait le sujet des conversations. On parle de « maladies et de médecins; ils veulent connaître les unes, ils « veulent prononcer sur les autres. Cette fièvre a été mal prise, « on a fait telle faute, on eût dû faire cela. Tel médecin a tué « son malade; si l'on eût employé tel remède, il ne serait pas « survenu tel accident. » Voilà le langage qu'on entend chaque jour, et, si téméraire, si injurieux qu'il soit pour la raison, car c'est outrager la raison que de juger ce qu'on ignore, il est tellement dans les habitudes, tellement à l'ordre du jour, qu'il ne se trouve personne pour en faire ressortir l'inconvenance. Voilà la justice de la société vis-à-vis des médecins.

« Et cependant, hélas! nous ne sommes pas encore au bout. Jusqu'ici le monde s'était arrêté à la censure de nos actes; il nous reste encore à voir son outrecuidance violer jusqu'au sanctuaire du for intérieur et incriminer nos sentiments. Vous le savez, messieurs, de toutes les calomnies débitées contre notre profession, il n'en est pas de plus répandue que celle d'impiété. On accuse les études médicales de pousser au matérialisme, et, partant de là, on conclut aussitôt que les médecins sont athées. Jugement aussi odieux que stupide! Que sont donc ces études si ce n'est l'observation de la nature? Quel est leur sujet, sinon ce que la nature offre de plus parfait? Et elles conduiraient à méconnaître son auteur, à révoquer en doute son existence? O déraison! Est-ce dans l'anatomie que le médecin puiserait ses idées de matérialisme? Mais, du sein même des cadavres n'y a-t-il pas une voix qui crie sans cesse que, dans les organes fonctionnants, il y a autre chose que ce que nous voyons et touchons? Est-ce dans la physiologie? Mais, en physiologie, tout

est subordonné à l'intervention d'un principe vivifiant, insaisissable à nos sens. Si j'interroge le médecin pour qu'il dise

. . . . Par quels secrets mystères,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé :
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur et penser mon cerveau ;
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
« Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie. »

« Oui, messieurs, disons-le avec confiance : bien loin que les études médicales tendent à affaiblir le sentiment religieux, rien n'est plus propre à l'exciter et à l'entretenir [1]. N'est-ce pas dans le spectacle imposant de la nature, objet constant des méditations du médecin, que la Divinité se manifeste incessamment? L'observation attentive des œuvres de la création, à laquelle il est forcé de se livrer sans relâche et par laquelle il reconnaît un accord admirable entre l'organisation de chaque être et la fin à laquelle il est destiné, n'élève-t-elle pas nécessairement son esprit vers l'auteur de tant de merveilles, en remplissant son âme d'adoration pour sa puissance, d'admiration pour sa sagesse, de reconnaissance pour sa bonté ? Un médecin athée serait un outrage au sens commun, une véritable monstruosité. Aussi, repoussons-nous avec indignation le stigmate flétrissant d'irréligion qu'on voudrait nous imprimer, incertain seulement de ce dont il faut s'étonner le plus, ou de l'ineptie ou de la témérité de l'imputation.

« Sans doute, tous les médecins ne sont pas irréprochables ; il en est même d'indignes de ce nom ; mais, déjà rares à présent, ils le seraient encore bien davantage, si, par la plus choquante

[1] Le médecin est religieux... Mais la religion du médecin est douce et tolérante ; elle ne fait acception d'aucune secte ; elle n'exclut aucune communion ; elle ferme les yeux sur l'impiété même ; son rôle à elle étant de rayonner sur tous les hommes, sans prétendre à censurer ou à diriger les consciences. Que si le médecin avait le malheur d'être athée, il devrait se garder de révéler ses convictions, moins encore de peur d'altérer l'estime que lui porte le public, que pour ne pas répandre l'amertume et le désespoir dans l'âme des malades, qui, sur sa parole, pourraient ne voir dans la mort que le néant. (FORGET.)

iniquité, le public ne mettait pas chaque jour l'ignorance au-dessus du savoir et le charlatanisme au-dessus de la droiture.

« La concurrence est grande; le nombre des docteurs a été croissant chaque année, et, depuis longtemps, il est hors de proportion avec les besoins. La concurrence est grande, dis-je; les ressources bornées, les besoins pressants : on met la médecine au rabais; c'est un malheur. Il n'y a ni mal ni courage à le dire, car la chose est de notoriété publique : le siècle est à l'argent. Les égards, la considération, sont mesurés sur la présomption de la fortune. On estime les hommes non ce qu'ils valent, mais ce qu'ils pèsent. C'est ce qui vous explique la déconsidération dans laquelle la profession est tombée. Ils sont bien loin de nous ces temps où l'art de Galien donnait l'opulence. Les millions de Dupuytren ont eu un retentissement immense. Quel dommage qu'ils n'aient pas pu être répartis entre cette foule de confrères qui végètent et meurent misérables ! « Vous seriez étonnés, » a dit le secrétaire général de l'association de prévoyance des médecins de Paris, « vous seriez étonnés, s'il m'était permis « de vous révéler les noms honorablement connus qui ont laissé « après eux leurs femmes et leurs enfants dans la détresse. « Triste exemple des difficultés, des dangers et de l'incertitude « de notre profession ! » La condition du vieux médecin de campagne qui vit et fait vivre sa famille de son état, est généralement très-fâcheuse, car si déjà la clientèle, aux exigences de laquelle il ne peut plus suffire, ne l'a pas abandonné, il se voit lui-même forcé de la laisser là. On pourrait certainement citer un ou deux praticiens qui, malgré leur grand âge, ont conservé leur vogue; mais ces citations ne prouveraient qu'une chose, c'est que des hommes pareils sont de rares exceptions. Peu de médecins parviennent d'ailleurs à un âge avancé. Voltaire avait déjà remarqué que parmi les centenaires dont l'histoire nous a transmis les noms, il n'y en avait pas un seul qui eût appartenu à la Faculté; et, plus récemment, le professeur Casper a établi par des documents officiels que la moitié des médecins praticiens périssent avant d'avoir atteint la cinquantaine [1]. Et vrai-

[1] Savez-vous ce qui tue sourdement un médecin avant son heure dernière? — Ce sont les peines morales à lui seulement connues; c'est une responsabilité sur-

ment, en ceci la nature paraît leur avoir offert une compensation des injustices de la société.

« Il n'y a pas assez d'union entre les médecins ; la jalousie ; cette misérable passion qui ne devrait pas pouvoir atteindre des hommes de talent, filtre entre les éléments du corps médical et le ronge. On semble trop souvent se plaire à mettre en évidence les fautes ou les erreurs d'un confrère, et ne pas se douter que la souillure que l'on imprime à la robe d'un seul, déteint sur celle de tous. A quelles sourdes menées, à quelles ineptes critiques, à quel lâche dénigrement n'a-t-on pas vu descendre quelques hommes pour ternir une gloire qui les offusquait, ou pour perdre une renommée qui leur faisait envie ! Et, tandis que le blâme mérité par des actes semblables aurait dû frapper les seuls coupables, l'injustice du public en couvre la profession tout entière, et la haine des médecins est devenue proverbiale à côté de celle des dévots ! ! J'en conviens : entre praticiens exerçant aux mêmes lieux, les amitiés sont rares ; tout en s'estimant, ils se redoutent le plus souvent et se déconsidèrent moins comme des confrères que comme des ennemis, mais on a tort d'en inférer que les médecins sont moins susceptibles d'attachement que les autres hommes. Une foule de traits conservés par l'histoire sont là pour démentir cette injuste conclusion. De tout temps, ils ont donné les preuves les plus touchantes de dévouement à l'amitié et d'intrépidité dans l'acquit des devoirs qu'elle impose ; seule-

humaine, un droit de vie ou de mort. qui l'empêchent de dormir sur l'oreiller le plus doux... C'est la fièvre de toutes les fièvres qu'il traite ; issue incertaine, d'où peut dépendre, avec la vie de son client, sa réputation et jusqu'à son avenir... Autant de gouttes d'eau qui finissent par creuser son cœur comme elles creusent le rocher, parce qu'elles y tombent incessantes et à la même place; et l'acide venin de l'ingratitude qui détrempe le pain qu'il mange, le pain qu'il a payé avec l'écu dont le public croit avoir payé, lui aussi, sa vie ou sa santé... Et les revers qu'on lui reproche, au lieu de le plaindre, comme le voulait le célèbre Jeanroi!... Et le regret, ombre de Banco, qui se dresse terrible et lui dit une fois dans sa vie au moins : « Si tu avais pris la peine d'ouvrir tel livre de ta bibliothèque, ce père de famille qu'on pleure vivrait peut-être .. » Et ce retour mélancolique sur lui-même, en observant tant de maladies cruelles et redoutables, auxquelles la pauvre espèce humaine est sujette ; en contemplant surtout celles contre lesquelles l'art a toujours échoué, et qui, tôt ou tard, emportent leurs victimes par une invincible fatalité. « Quand cette lugubre réflexion assiége la pensée, dit M. Requin, il y a réellement péril pour la santé; tant sont étroits et intimes les liens qui unissent ce qu'on a distingué sous le nom de physique et de moral. » (MUNARET.)

ment, pour me servir d'une expression de Montaigne qui rend bien ma pensée, *ayant à conduire les progrès de leur advancement en même sentier et même train, il est force qu'ils se heurtent et se choquent.* Ceci est, du reste, en quelque sorte le résultat nécessaire de leur ingrate position. Augmentez la part de champ et de soleil dont chacun d'eux pourra disposer, et, avec cet accroissement de ressources, cessera cette triste rivalité qu'engendre aujourd'hui la pénurie [1]. »

Avant de terminer notre travail, nous allons examiner une seule question encore. Les maux, sous lesquels la profession médicale gémit dans la société actuelle, et dont nous venons de signaler quelques-uns, sont-ils incurables, ou en existe-t-il un remède? et dans l'affirmation, quel est-il? Non, le mal n'est pas incurable, et il en existe un remède aussi infaillible dans ses résultats que prompt dans ses effets. C'est l'union, l'entente entre tous les membres de la profession. Du jour où ils sauront faire au bien-être général le sacrifice de leurs rivalités de position, de leurs dissentiments de doctrine, de leurs rancunes personnelles, de leurs antipathies de caractère, leur cause sera gagnée, et ils domineront là où ils sont aujourd'hui esclaves. Par une glorieuse exception, l'intérêt du corps est évidemment celui de la justice. Jusqu'ici, malgré le fréquent usage qu'on en fait, le mot de *corps médical* est un non-sens, car il n'y a pas de corps, là où tous les éléments sont disséminés, n'ont ni liens, ni rapports, ni ensemble de vues, ni unité de direction; mais il dépend des médecins d'en faire une réalité. A cet effet, ils n'ont qu'à se constituer en association, ayant une même pensée, un

[1] Il serait à désirer que tous les médecins pussent être des esprits d'élite, riches en dons naturels et enrichis par le travail et l'étude. Il serait à désirer que tous les médecins fussent des caractères indépendants, forts de leur valeur personnelle et de leur dignité professionnelle, n'écoutant d'autre préoccupation que celle de les accroître par leurs vertus et leurs services. Oh! qu'il serait beau le jour où la magnifique idée de M. Raspail se réalisant, les médecins seraient élevés au rang de magistrats civils et rétribués par l'État; où les hôpitaux ne seraient plus « les égouts de la misère, mais des temples de la santé, ayant les médecins pour prêtres, et ouverts à tous ceux qui souffrent, au riche comme au pauvre; de même » touchante comparaison! « que les temples de Dieu sont ouverts à tous ceux qui prient. »

The book, from page [illegible], demonstrates that [illegible] rights are not yet [illegible] as far as he is concerned.

même but : la pensée, c'est que les médecins sont loin de jouir dans le monde de l'estime et d'y occuper la place auxquelles leur donnent droit leurs talents, leur dévouement et les services qu'ils rendent à la société ; le but, c'est de leur assurer l'un et l'autre, non comme individus, mais à titre de membres de la profession. Réunis en faisceau, ces mêmes éléments, que, isolés et épars, la société traite avec une dédaigneuse indifférence, et avec lesquels elle se croit aujourd'hui dispensée de compter, formeront une masse compacte qui pèsera dans la balance sociale de tout le poids de sa légitime et salutaire influence. Lorsque autour d'eux tout proclame la puissance de l'association, en présence des merveilles qu'elle enfante chaque jour sous leurs yeux, comment les médecins n'ont-ils pas encore compris le parti qu'ils pourraient en tirer et la force qu'ils y puiseraient? Ils n'ont cependant qu'à vouloir pour pouvoir. — Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer les moyens d'exécution; il suffit à notre objet d'en avoir déposé la pensée.

FIN.

VOCABULAIRE

DES PRINCIPAUX MOTS TECHNIQUES

EMPLOYÉS DANS CET APERÇU.

A

Algidité. Froideur extrême.
Analeptiques. Aliments destinés à réparer les forces.
Anatomie descriptive. Science qui traite de la situation et de la forme de chaque organe du corps en particulier.
Anatomie générale. Science qui traite de la texture normale des organes.
Anatomie pathologique. Science qui a pour objet la connaissance des lésions de tissu et des déviations organiques.
Anémie. Diminution de la masse du sang.
Antidotes. Nom donné aux agents capables de neutraliser les poisons.
Antispasmodiques. Substances médicamenteuses calmant les mouvements nerveux.
Aréole. Cercle rouge qui entoure les éruptions cutanées.
Ascite. Hydropisie du bas-ventre.
Asphyxie. Suspension de la respiration.
Asthénie. Privation de force.
Atrophie. Dépérissement des organes par défaut de nutrition.

C

Cancer. Désorganisation spécifique des tissus.
Cachexie. État dans lequel toute l'habitude du corps est manifestement altérée.
Catarrhe. Affection fluxionnaire des membranes muqueuses.
Chémiâtrie. Doctrine médicale appuyée sur la chimie.
Chronique (Maladie), *Chronicité.* Maladie longue.
Congestion. Accumulation d'un liquide dans un organe.
Constitution ou *Complexion.* Organisation de l'ensemble d'un individu.
Contagion (Maladies contagieuses). Maladies transmissibles d'un individu à l'autre.
Convulsion. Mouvement nerveux total ou partiel du corps.
Crétinisme. Cachexie spéciale.
Crises. Phénomènes spontanés qui terminent quelquefois les maladies.
Cyanose. Couleur bleue de la peau.

D

Délire. Perversion des actes de l'entendement.
Diagnostic. Discernement des maladies.
Diététique. Ensemble de moyens relatifs au régime.

E

Éclectiques. Secte de médecins.
Économie. Ensemble des parties constituantes du corps.
Endémie. Maladie régnant dans une contrée déterminée.
Engorgement. Embarras formé dans les vaisseaux d'un organe par des liquides trop abondants ou trop épais.
Épidémie. Maladie régnant dans une population.
Épilepsie. Maladie nerveuse et convulsive.
Épiphénomène. Symptôme qui apparaît dans le cours d'une maladie et s'ajoute à ceux qui en forment le caractère propre.
Étiologie. Doctrine des causes des maladies.

F

Fébrifuge. Médicament qui combat les fièvres intermittentes.
Fébrile. Fiévreux.
Fonctions. Action d'un organe ou d'un appareil organique dans un but déterminé.

G

Gangrène. Mort d'un tissu.

H

Hémorragie. Perte de sang.
Humorisme. Doctrine médicale qui considérait les altérations des humeurs comme seules causes des maladies.
Hygiène Science de la conservation de la santé.
Hyperhémie. Augmentation de sang.
Hystérie. Maladie nerveuse propre aux femmes.

I

Iatromécanique. Système médical fondé sur la mécanique.
Idiopathiques. Maladies qui ne sont dans la dépendance d'aucune autre.
Idiosyncrasie. Disposition particulière et exceptionnelle du corps.

K

Kyste. Poche membraneuse contenant un liquide.

M

Marasme. Épuisement à la suite de maladie.
Miasme. Mot qui sert à désigner les émanations produites par les animaux ou végétaux morts.
Morbifère. Produisant des maladies.

N

Névralgie. Douleur produite par une affection des nerfs.
Névrose Affection du nerf non produite par son inflammation.
Nosogène (Agent, cause). Engendrant des maladies.
Nosographie. Description des maladies.
Nosologie. Doctrine des maladies.

O

Ophthalmie. Maladie de l'œil..
Organes. Parties constituantes de l'économie vivante.
Organique. Ce qui appartient aux organes.

P

Paralysie Perte de l'usage d'un membre.
Pathogénésique. Engendrant les maladies.
Pathologie. Étude des maladies.

Physiologie. Science de l'homme considéré dans son état de santé.
Pronostic. Prévision de la marche et de l'issue des maladies.
Prophylaxie. Préservation des maladies.

R

Révulsion, révulsif. Ce qui détourne les humeurs des organes où elles affluent.

S

Scorbut. Espèce de cachexie.
Scrofules. Espèce de cachexie.
Solidisme. Doctrine médicale qui considérait les solides comme les seuls siéges de la vie.
Syncope. Arrêt de la circulation,
Syphilis. Nom de la maladie vénérienne.

T

Tubercules. Espèce de cachexie.
Typhus. Maladie grave, caractérisée surtout par la stupeur.

V

Vivisection. Expériences sur les animaux vivants.

TABLE DES MATIÈRES.

ENCYCLOPÉDIE
populaire

ENCYCLOPÉDIE
POPULAIRE
publiée sous le patronage
DU ROI.

6e SÉRIE.

Sciences naturelles
et médicales.

Directeur, M. QUETELET,
Secrétaire perpétuel
de l'Académie, etc., etc.

A. JAMAR,
éditeur.